

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

---

LE  
CHANSONNIER  
DES FAMILLES

---

LYRE CANADIENNE

TROISIÈME ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

---

MONTREAL  
J. B. ROLLAND & FILS, EDITEURS  
12 ET 14 RUE SAINT-VINCENT

2 -  
C/50

LE  
CHANSONNIER  
DES FAMILLES

---

LYRE CANADIENNE

TROISIÈME ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

---

MONTREAL

J. B. ROLLAND & FILS, EDITEURS

12 ET 14 RUE SAINT-VINCENT

Institution des Sourds-Muets  
Montréal

C840  
cha  
784

---

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-trois, par J. B. ROLLAND ET FILS, au bureau du ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

---

3152

(r)  
eu  
nt  
am



LE  
CHANSONNIER DES FAMILLES

e/50

---

PREMIERE PARTIE

---

CHANTS CANADIENS. (1)

---

LA CANADIENNE.

AIR : *Connu.*

Vive la Canadienne,  
Vole, mon cœur, vole,  
Vive la Canadienne,  
Et ses jolis yeux doux !  
Et ses jolis yeux doux,  
Tout doux,  
Et ses jolis yeux doux !

Nous la menons aux noces,  
Vole, mon cœur, vole,  
Nous la menons aux noces,  
Dans tous ses beaux atours.  
Dans tous, etc.

Là, nous jasons sans gêne,  
Vole, mon cœur, vole,  
Là nous jasons sans gêne,  
Nous nous amusons tous,  
Nous nous, etc.

---

(1) Sous le nom de *Chants Canadiens*, nous avons inséré ici de  
eux chants qui nous viennent de la mère-patrie, la France, qui  
ont devenus populaires, et qui se sont pour ainsi dire naturalisés  
parmi nous.

2

Nous faisons bonne chère,  
Vole, mon cœur, vole,  
Nous faisons bonne chère,  
Et nous avons bon goût.  
Et nous, etc.

On passe la bouteille,  
Vole, mon cœur, vole,  
On passe la bouteille,  
Nous chantons nos amours.  
Nous chantons, etc.

Mais notre joie augmente,  
Vole, mon cœur, vole,  
Mais notre joie augmente,  
Quand nous sommes bien soûls.  
Quand nous, etc.

Alors toute la terre,  
Vole, mon cœur, vole,  
Alors toute la terre,  
Nous appartient en tout.  
Nous appartient, etc.

Nous nous levons de table,  
Vole, mon cœur, vole,  
Nous nous levons de table,  
Le cœur en amadou.  
Le cœur, etc.

En danse avec nos blondes,  
Vole, mon cœur, vole,  
En danse avec nos blondes,  
Nous sautons en vrais fous.  
Nous sautons, etc.

Nous finissons par mettre,  
Vole, mon cœur, vole,  
Nous finissons par mettre,  
Tout sens dessus dessous.  
Tout, etc.

Ainsi le temps passe,  
 Vole, mon cœur, vole,  
 Ainsi le temps passe,  
 Il est, ma foi, bien doux.  
 Il est, etc.

## LE ROSIER DE MAL

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR :—*Comm.*

Par derrière chez ma tante  
 Il y a un bois joli ;  
 Le rossignol y chante  
 Et le jour et la nuit.  
 Gai, lon, la, gai le rosier  
 Du joli mois de mai !

Le rossignol y chante  
 Et le jour et la nuit ;  
 Il chante pour ces dames  
 Qui n'ont point de mari.  
 Gai, lon la, etc.

Il chante pour ces dames  
 Qui n'ont point de mari ;  
 Il ne chant' pas pour moi,  
 Car j'en ai un joli.  
 Gai, lon la, etc.

Il ne chant' pas pour moi,  
 Car j'en ai un joli ;  
 Il n'est pas dans la danse,  
 Il est bien loin d'ici.  
 Gai, lon la, etc.

Il n'est pas dans la danse,  
 Il est bien loin d'ici ;  
 Il est dans la Hollande,  
 Les Hollandais l'ont pris.  
 Gai, lon la, etc.

Il est dans la Hollande,  
 Les Hollandais l'ont pris,  
 Que donneriez-vous, belle,  
 Qui l'amènerait ici ?  
 Gai, lon la, etc.

Que donneriez-vous, belle,  
 Qui l'amènerait ici ?  
 — Je donnerais Québec,  
 Sorel et Saint-Denis :  
 Gai, lon la, etc.

Je donnerais Québec,  
 Sorel et Saint-Denis,  
 Et la belle fontaine  
 De mon jardin joli.  
 Gai, lon la, etc.

## LE POMMIER DOUX.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR :—*Commu.*

Par derrière' chez mon père,  
 Vole, mon cœur, vole !  
 Par derrière' chez mon père,  
 Il y a un pommier doux ;  
 Il y a un pommier doux  
 Tout doux,  
 Il y a un pommier doux.

La feuille en est verte,  
 Vole, mon cœur, vole,  
 La feuille en est verte,  
 Et le fruit en est doux.  
 Et le fruit en est doux,  
 Tout doux,  
 Et le fruit en est doux.

Trois filles d'un prince,  
 Vole, mon cœur, vole !  
 Trois filles d'un prince,  
 S'sont endormi' dessous ;  
 S'sont endormi' dessous,  
 Tout doux,  
 S'sont endormi' dessous.

La plus jeun' se réveille,  
 Vole, mon cœur, vole !  
 La plus jeun' se réveille :  
 Ma sœur, voilà le jour !  
 Ma sœur, voilà le jour,  
 Tout doux,  
 Ma sœur, voilà le jour !

Ce n'est qu'une étoile,  
 Vole, mon cœur, vole !  
 Ce n'est qu'une étoile,  
 Qu'éclaire nos amours ;  
 Qu'éclaire nos amours,  
 Tout doux,  
 Qu'éclaire nos amours.

Nos amants sont en guerre,  
 Vole, mon cœur, vole !  
 Nos amants sont en guerre,  
 Qui combattent pour nous ;  
 Qui combattent pour nous,  
 Tout doux,  
 Qui combattent pour nous

S'ils gagnent la bataille,  
Vole, mon cœur, vole !

S'ils gagnent la bataille,  
Ils auront nos amours ;  
Ils auront nos amours,  
Tout doux,

Ils auront nos amours.

Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,  
Vole, mon cœur, vole !

Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,  
Ils les auront toujours ;  
Ils les auront toujours,  
Tout doux,

Ils les auront toujours.

---

## LA BELLE FRANÇOISE.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR :— *Connu.*

C'est la belle Françoise,  
Allons gai,

C'est la belle Françoise,  
Qui veut se marier,  
Ma luron lurette,

Qui veut se marier,  
Ma luron, luré.

Son amant va la voir,  
Allons gai,

Son amant va la voir,  
Le soir, après souper,  
Ma luron lurette,

Le soir, après souper,  
Ma luron luré.

Il la trouva seulette,  
 Allons gai,  
 Il la trouva seulette,  
 Sur son lit, à pleurer,  
 Ma luron lurette,  
 Sur son lit, à pleurer,  
 Ma luron luré.

Oh ! qu'avez-vous, la belle,  
 Allons gai,  
 Oh ! qu'avez-vous, la belle,  
 Qu'avez-vous à pleurer,  
 Ma luron lurette,  
 Qu'avez-vous à pleurer ?  
 Ma luron luré.

— On m'a dit hier soir,  
 Allons gai,  
 On m'a dit hier soir,  
 Qu'à la guerre vous alliez,  
 Ma luron lurette,  
 Qu'à la guerre vous alliez,  
 Ma luron luré.

— Ceux qui vous l'ont dit, belle,  
 Allons gai,  
 Ceux qui vous l'ont dit, belle,  
 Ont dit la vérité,  
 Ma luron lurette,  
 Ont dit la vérité,  
 Ma luron luré.

— Viens-t'en me reconduire,  
 Allons gai,  
 Viens-t'en me reconduire,  
 Jusqu'au bord du rocher,  
 Ma luron lurette,  
 Jusqu'au bord du rocher,  
 Ma luron luré.

Adieu, belle Françoise,  
Allons gai,  
Adieu, belle Françoise,  
Moi, je te marierai,  
Ma luron lurette,  
Moi, je te marierai,  
Ma luron luré.

Au retour de la guerre,  
Allons gai,  
Au retour de la guerre,  
Si j'y suis respecté,  
Ma luron, lurette,  
Si j'y suis respecté,  
Ma luron luré.

---

### LA FONTAINE EST PROFONDE.

AIR : — *Comm.*

J'm'en vais à la fontaine  
O gai, vive le roi,  
J'm'en vais à la fontaine  
O gai, vive le roi,  
Pour pêcher du poisson,  
Vive le roi, la reine,  
Pour pêcher du poisson,  
Vive Napoléon.

La fontaine est profonde ; }  
O gai, vive le roi. } *bis.*  
Je m'suis coulé au fond,  
Vive le roi, la reine,  
e m'suis coulé au fond,  
Vive Napoléon.



Que donneriez-vous belle ? }  
 O gai, vive le roi, } *bis*  
 Qui vous tir'rait du fond,  
 Vive le roi, la reine,  
 Qui vous tir'rait du fond,  
 Vive Napoléon.

Tirez, tirez, dit-elle, }  
 O gai, vive le roi, } *bis*.  
 Après ça nous verrons,  
 Vive le roi, la reine,  
 Après ça nous verrons,  
 Vive Napoléon.

Quand la belle fut tirée, }  
 O gai, vive le roi, } *bis*.  
 S'en fut à la maison ;  
 Vive le roi, la reine,  
 S'en fut à la maison ;  
 Vive Napoléon.

S'asseoit sur sa fenêtre, }  
 O gai, vive le roi, } *bis*.  
 Compose une chanson ;  
 Vive le roi, la reine,  
 Compose une chanson ;  
 Vive Napoléon.

Ce n'est pas ça, la belle ; }  
 O gai, vive le roi, } *bis*.  
 Que nous vous demandons ;  
 Vive le roi, la reine,  
 Que nous vous demandons,  
 Vive Napoléon.

Votr' petit cœur en gage, }  
 O gai, vive le roi, } *bis*.  
 Savoir si nous l'aurons ;  
 Vive le roi, la reine,  
 Savoir si nous l'aurons ;  
 Vive Napoléon.

Mon petit cœur en gage } *bis.*  
 O gai, vive le roi,  
 N'est pas pour un baron,  
 Vive le roi, la reine,  
 N'est pas pour un baron,  
 Vive Napoléon.

Ma mère l'a promis, } *bis.*  
 O gai, vive le roi,  
 A un joli garçon,  
 Vive le roi, la reine,  
 A un joli garçon ;  
 Vive Napoléon.

## LES TROIS CAPITAINES

CHANT POPULAIRE CANADIEN

Air : — *Connu.*

Nous étions trois capitaines (*bis.*)  
 De la guerre revenant,  
 Brave, brave,  
 De la guerre revenant,  
 Bravement.

Nous entrâmes dans une auberge : (*bis.*)  
 — "Hôtesse, as-tu du viu blanc,  
 "Brave, brave,  
 "Hôtesse, as-tu du vin blanc,  
 "Bravement ?"

"Oui, vraiment," nous dit l'hôtesse, (*bis.*)  
 "J'en ai du rouge et du blanc,  
 "Brave, brave,  
 "J'en ai du rouge et du blanc,  
 "Bravement."

— "Hôtess', tir' nous trois chopines, (bis.)  
 "Chopinette de vin blanc,  
 " Brave, brave,  
 " Chopinette de vin blanc,  
 " Bravement."

Quand la chopine fut buë, (bis.)  
 Nous tirâm's trois écus blancs,  
 Brave, brave,  
 Nous tirâm's trois écus blancs,  
 Bravement.

" Grand merci ! " nous dit l'hôtesse, (bis.)  
 " Revenez-y donc souvent,  
 " Brave, brave,  
 " Revenez-y donc souvent,  
 " Bravement."

OH : QUI ME PASSERA LE BOIS.

CHANSON POPULAIRE

AIR : — *Connu.*

" Oh ! qui me passera le bois,  
 " Moi qui suis si petite ?  
 " Ce sera monsieur que voilà ;  
 " Oh ! qu'il a bonne mine !... là,  
 Sommes-nous au milieu du bois ?  
 Somm's-nous à la rive ?

" Ce sera monsieur que voilà ?  
 " Oh ! qu'il a bonne mine ! "  
 Quand nous fum's au milieu du bois  
 La bell' se mit à rire ?... là.  
 Somm's-nous, etc.

Quand nous fûm's au milieu du bois,  
La belle se mit à rire.

—“ Oh ! qu'avez-vous, bell', qu'avez-vous ?  
“ Qu'avez-vous à tant rire ! . . là,  
Somm's-nous, etc,

“ Oh ! qu'avez-vous, bell' qu'avez-vous,  
“ Qu'avez-vous à tant rire ?

—“ Je ris de toi, je ris de moi,  
“ De nos foll's entreprises . . là,  
Somm's-nous, etc.

“ Je ris de toi, je ris de moi,  
“ De nos foll's entreprises,  
“ Et de m'avoir passé le bois,  
“ Sans petit mot me dire . . là,  
Somm's-nous, etc.

“ Et de m'avoir passé le bois,  
“ Sans petit mot me dire,  
—“ Oh ! revenez, bell', revenez !  
“ Je vous donn'rai cent livres . . là,  
Somm's-nous, etc,

“ Oh ! revenez, bell' revenez,  
“ Je vous donn'rai cent livres,  
“ Ni pour un cent, ni pour deux cents.  
“ Ni pour trois, ni pour mille . . là,  
Somm's-nous, etc.

“ Ni pour un cent, ni pour deux cents,  
“ Ni pour trois, ni pour mille.  
“ Il fallait plumer la perdrix,  
“ Tandis qu'elle était prise . . là,  
Somm's-nous, etc.

## DANS LES PRISONS DE NANTES.

Dans les prisons de Nantes *bis.*

Il y a-t-un prisonnier,  
Gai, faluron, falurette !  
Il y a-t-un prisonnier,  
Gai, faluron, dondé !

Personne ne va l'voir (*bis.*)  
Que la fill' du geôlier,  
Gai, faluron, falurette !  
Que la fille du geôlier,  
Gai, faluron, dondé !

Elle lui porte à boire, (*bis.*)  
A boire et à manger,  
Gai, faluron, falurette !  
A boire et à manger,  
Gai, faluron, dondé !

Un jour il lui demande : (*bis.*)  
—“ Belle, que dit-on de moi,  
“ Gai, faluron, falurette !  
“ Belle, que dit-on de moi ?  
“ Gai, faluron, dondé !

—“ Le bruit court dans la ville : (*bis.*)  
“ Que demain vous mourrez,  
“ Gai, faluron, falurette !  
“ Que demain vous mourrez,  
“ Gai, faluron, dondé !

—“ Oh ! si demain je meurs, (*bis.*)  
“ Lâchez-moi donc les pieds  
“ Gai, faluron, falurette !  
“ Lâchez-moi donc les pieds,  
“ Gai, faluron, dondé !

La fille encor jeunette (*bis.*)  
Les pieds lui a lâché !

Gai, faluron, falurette !  
 Les pieds lui a lâché,  
 Gai, faluron, dondé !

Le galant fort alerte (*bis*),  
 Vers la mer a filé,  
 Gai, faluron, falurette !  
 Vers la mer a filé,  
 Gai, faluron, dondé !

De la première plonge (*bis*)  
 La mer a traversé,  
 Gai, faluron, falurette !  
 La mer a traversé,  
 Gai, faluron, dondé !

Quand il fut sur la côte, (*bis*)  
 Il se prit à chanter,  
 Gai, faluron, falurette !  
 Il se prit à chanter,  
 Gai, faluron, dondé !

“ Que Dieu béniss’ les filles ! (*bis*)  
 “ Surtout cell’ du geôlier !  
 “ Gai, faluron, falurette !  
 “ Surtout cell’ du geôlier !  
 “ Gai, faluron, dondé !

“ Si je retourne à Nantes, (*bis*)  
 “ Oui, je me marierai,  
 “ Gai, faluron, falurette !  
 “ Oui, je me marierai,  
 “ Gai, faluron, dondé !

“ Je prendrai pour ma femme (*bis*)  
 “ La fille du geôlier,  
 “ Gai, faluron, falurette !  
 “ La fille du geôlier,  
 “ Gai, faluron, dondé !”

## MA BOULE ROULANT

Derrière chez nous y a-t-un étang,  
 En roulant ma boule ;  
 Trois beaux canards s'en vont baignant,  
 Rouli, roulant,  
 Ma boule roulant,  
 En roulant, ma boule roulant,  
 En roulant ma boule.

Trois beaux canards s'en vont baignant,  
 En roulant ma boule ;  
 Le fils du roi s'en va chassant,  
 Rouli, roulant, etc.

Le fils du roi s'en va chassant,  
 En roulant ma boule ;  
 Avec son grand fusil d'argent,  
 Rouli, roulant, etc.

Avec son grand fusil d'argent,  
 En roulant, ma boule ;  
 Visa le noir, tua le blanc,  
 Rouli, roulant, etc.

Visa le noir, tua le blanc,  
 En roulant, ma boule ;  
 O fils du roi, tu es méchant !  
 Rouli, roulant, etc.

O fils du roi, tu es méchant !  
 En roulant, ma boule ;  
 D'avoir tué mon canard blanc,  
 Rouli, roulant, etc.,

D'avoir tué mon canard blanc,  
 En roulant ma boule ;  
 Par-dessous l'aile il perd son sang,  
 Rouli, roulant, etc.

Par-dessous Paile il perd son sang,  
 En roulant ma boule ;  
 Par les yeux lui sort' des diamants,  
 Rouli, roulant, etc.

Par les yeux lui sort' des diamants,  
 En roulant ma boule,  
 Et par le bec l'or et l'argent,  
 Rouli, roulant, etc.

Et par le bec l'or et l'argent,  
 En roulant ma boule,  
 Toutes ses plum's s'en vont au vent,  
 Rouli, roulant, etc.

Toutes ses plum's s'en vont au vent,  
 En roulant ma boule,  
 Trois dam's s'en vont les ramassant,  
 Rouli, roulant, etc.

Trois dam's s'en vont les ramassant,  
 En roulant ma boule,  
 C'est pour en faire un lit de camp,  
 Rouli, roulant, etc.

C'est pour en faire un lit de camp,  
 En roulant ma boule,  
 Pour y coucher tous les passants,  
 Rouli, roulant, etc.

---

### CHANSON DE VOYAGEUR

J'ai fait une maîtresse n'y a pas longtemps ; (bis,)  
 Dimanche, j'irai la voir, dimanche j'irai ;  
 Je ferai la demande à ma bien-aimée. } bis.



Car, si tu viens dimanche, je n'y serai pas, (bis.)  
 Je me mettrai biche dans un beau champ, }  
 De moi, tu n'auras pas de contentement. } bis.

Si tu te mets biche dans un beau champ, (bis.)  
 Je me mettrai chasseur ; j'irai chasser, }  
 Je chasserai la biche, ma bien-aimée. } bis.

Si tu te mets chasseur pour me chasser, (bis.)  
 Je me mettrai carpe dans un étang ; }  
 De moi tu n'auras pas de contentement. } bis.

Si tu te mets carpe dans un étang, (bis.)  
 Je me mettrai pêcheur pour te pêcher ; }  
 Je pêcherai la carpe, ma bien-aimée. } bis.

Si tu te mets pêcheur pour me pêcher, (bis.)  
 Je me mettrai malade dans un lit blanc. }  
 De moi tu n'auras pas de contentement. } bis.

Si tu te mets malade dans un lit blanc, (bis.)  
 Je me mettrai docteur, pour te soigner ; }  
 Je soignerai la belle, ma bien-aimée, } bis.

Si tu te mets docteur pour me soigner, (bis.)  
 Je me mettrai sœur dans un couvent ; }  
 De moi tu n'auras pas de contentement, } bis.

Si tu te mets sœur dans un couvent, (bis.)  
 Je me mettrai prêtre, j'irai prêcher ; }  
 Je prêcherai la sœur, ma bien-aimée. } bis.

Si tu te mets prêtre pour me prêcher, (bis.)  
 Je me mettrai soleil au firmament : }  
 De moi tu n'auras pas de contentement. } bis.

Si tu te mets soleil au firmament, (bis.)  
 Je me mettrai nuage pour te cacher, }  
 Je cacherai la belle, ma bien-aimée. } bis.

Si tu te mets nuage pour me cacher,  
 Je me mettrai saint Pierre au Paradis  
 Je n'ouvrirai la porte qu'à mes bons amis.

(bis.)  
 bis.

## A SAINT-MALO

AIR :— *Connu*

A Saint-Malo, beau port de mer,  
 Trois gros navir's sont arrivés.

1  
 Nous irons sur l'eau  
 Nous y prom' promener,  
 Nous irons jouer dans l'île.

Trois gros navir's sont arrivés,  
 Chargés d'avoin', chargés de blé.

Chargés d'avoin', chargés de blé :  
 Trois dam's s'en vont les marchander.

Trois dam's s'en vont les marchander :  
 — " Marchand, marchand, combien ton blé ?

" Marchand, marchand, combien ton blé ?  
 — Trois francs l'avoin', six francs le blé.

Trois francs l'avoin', six francs le blé.  
 — C'est bien trop cher d'un' bonn' moitié.

C'est bien trop cher d'un' bonn' moitié.  
 — Montez, mes dam's, vous le verrez.

Montez, mesdam's, vous le verrez.  
 — Marchand, tu n'vendas pas ton blé.

Marchand, tu n'vendras pas ton blé.  
—Si j'ne l'vends pas, je le donn'rai.

Si j'ne l'vends pas, je le donn'rai.  
—A ce prix, on va s'arranger.

## A LA CLAIRE FONTAINE

### CHANT NATIONAL.

À la claire fontaine,  
M'en allant promener,  
J'ai trouvé l'eau si belle,  
Que je me suis baigné ;  
Il y a longtemps que je t'aime,  
Jamais je ne t'oublierai.

J'ai trouvé l'eau si belle,  
Que je me suis baigné,  
Et c'est au pied d'un chêne  
Que je m'suis reposé,  
Il y a longtemps, etc.

Et c'est au pied d'un chêne  
Que je m'suis reposé,  
Sur la plus haute branche  
Le rossignol chantait ;  
Il y a longtemps, etc.

Sur la plus haute branche  
Le rossignol chantait ;  
Chante, rossignol, chante,  
Toi qui a le cœur gai ;  
Il y a longtemps, etc.

Chante, rossignol, chante,  
 Toi qui as le cœur gai,  
 Tu as le cœur à rire,  
 Moi, je l'ai à pleurer.  
 Il y a longtemps, etc.

Tu as le cœur à rire,  
 Moi, je l'ai à pleurer,  
 J'ai perdu ma maîtresse !  
 Sans pouvoir la trouver :  
 Il y a longtemps, etc.

J'ai perdu ma maîtresse,  
 Sans pouvoir la trouver ;  
 Pour un bouquet de rose  
 Que je lui refusai ;  
 Il y a longtemps, etc.

Pour un bouquet de rose  
 Que je lui refusai ;  
 Je voudrais que la rose  
 Fut encore au rosier.  
 Il y a longtemps, etc.

Je voudrais que la rose  
 Fût encore au rosier ;  
 Et que le rosier même  
 Fût dans la mer jeté.  
 Il y a longtemps, etc.

## MARGOTTON ET SON ANE

### RONDE

Quand Margotton s' rend au moulin,  
 Filant sa quenouille de lin,  
 Ell' monte sur son âne :  
 Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !  
 Ell' monte sur son âne Martin  
 Pour aller au moulin.

Quand le meunier la voit venir,  
De rire il ne peut se tenir ;

“ Attache-là ton âne,  
“ Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !  
“ Attache-là ton âne Martin  
“ A la port' du moulin.”

Pendant que le moulin moulait  
Le meunier la belle amusait ;  
Le loup a mangé l'âne.  
Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !  
Le loup a mangé l'âne Martin  
A la port' du moulin.

“ J'ai douze écus dans mon gousset,  
“ Prends en cinq et laisse-m'en sept,  
“ T'achèteras un âne,  
“ Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !  
“ T'achèteras un âne Martin  
“ Pour venir au moulin.”

Le mari la voyant venir,  
De gronder ne put se tenir ;  
“ Ce n'est pas là mon âne !  
“ Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !  
“ Ce n'est pas là mon âne Martin  
“ Qui t'portait au moulin.”

“ Mon âne avait les quat' pieds blancs,  
“ Et les oreill's en rabattant :  
“ On m'a changé mon âne !  
“ Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !  
“ On m'a changé mon âne Martin  
“ A ce maudit moulin.”

“ Le bout de sa queue était noir.  
“ Je suis volé, c'est clair à voir ;  
“ Longtemps j'pleur'rai mon âne,  
“ Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !  
“ Longtemps j'pleur'rai mon âne Martin  
“ Qui m'portait au moulin.”

" Ne sais-tu pas, pauvre nigaud,  
 " Que les bêtes changent de peau ?  
 " C'est ce qu'a fait ton âne,  
 " Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !  
 " C'est ce qu'a fait ton âne Martin  
 " En allant au moulin."

---

 GUILLERI

Il était un p'tit homme,  
 Qui s'appelait Guilleri  
 Carabi ;  
 Il s'en fut à la chasse,  
 A la chasse aux perdrix,  
 Carabi,  
 Titi Carabi,  
 Toto Carabo,  
 Compère Guilleri,  
 Te laiss'ras-tu mourir'.

Il s'en fut à la chasse,  
 A la chasse aux perdrix,  
 Carabi ;  
 Il monta sur un arbre  
 Pour voir ses chiens courir',  
 Carabi,  
 Titi Carabi, etc.

Il monta sur un arbre  
 Pour voir ses chiens courir'  
 Carabi.  
 La branche vint à rompre,  
 Et Guilleri tombi',  
 Carabi,  
 Titi Carabi, etc.

La branche vint à rompre,  
Et Guilleri tombi',

Carabi ;

Il se cassa la jambe  
Et le bras se démi'

Carabi,

Titi Carabi, etc.

Il se cassa la jambe,  
Et le bras se démi',

Carabi ;

Les dam's de l'hôpital  
Sont arrivés au bau',

Carabi

Titi Carabi, etc.

Les dam's de l'hôpital  
Sont arrivés au brui'

Carabi ;

L'une apporte un emplâtre,  
L'autre de la charpi',

Carabi,

Titi Carab, etc.

L'une apporte un emplâtre,  
L'autre de la charpi',

Carabi ;

On lui bande la jambe,  
Et le bras lui remi',

Carabi,

Titi Carabi, etc.

## CECILIA

### CHANT CANADIEN.

Mon père n'avait fille que moi, (*bis*)  
Dessus la mer il m'envoya ;

Sautez, mignonne Cécilia,  
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !  
 Ah ! ah ! Cécilia. (*bis.*)

Dessus la mer il m'envoya ; (*bis.*)  
 Le marin cr qui m'y menait,  
 Sautez, etc.

Le marinier qui m'y menait (*bis.*)  
 Devint fort amoureux de moi.  
 Sautez, etc.

Devint fort amoureux de moi (*bis.*)  
 Souvent de moi il s'approchait,  
 Sautez, etc.

Souvent de moi il s'approchait, (*bis.*)  
 Et me disait d'un air niais :  
 Sautez, etc.

Et me disait d'un air niais : (*bis.*)  
 Ma mignonnette, embrassez-moi.  
 Sautez, etc.

Ma mignonnette, embrassez-moi (*bis.*)  
 Nenni, monsieur, je n'oserai .  
 Sautez, etc.

Nenni, monsieur, je n'oserais, (*bis.*)  
 Car si mon papa le savait,  
 Sautez, etc.

Car si mon papa le savait, (*bis.*)  
 Fille battue je le serais !  
 Sautez, mignonne Cécilia,  
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !  
 Ah ! ah ! Cécilia. (*bis.*)



## QUAND J'ETAIS CHEZ MON PÈRE

CHANT CANADIEN.

AIR : — *Connu.*

Quand j'étais chez mon père,  
 Petit gars pastoureau,  
 J'allais par la bruyère  
 Conduire mon troupeau.

REFRAIN.

Hioupe, hioupe sur la rivière  
 Vous ne m'entendez guère,  
 Hioupe, hioupe sur la rivière  
 Vous ne m'entendez pas.

J'allais par la bruyère  
 Conduire mon troupeau,  
 Quand un loup, fin compère,  
 Vint gober un agneau.  
 Hioupe, etc.

Quand un loup fin compère,  
 Vint gober un agneau,  
 Se disant tant qu'à faire  
 Choisissons le plus beau.  
 Hioupe, etc.

Se disant tant qu'à faire  
 Choisissons le plus beau,  
 Je prendrais bien la paire,  
 Mais que dirait l'rusteau ?  
 Hioupe, etc.

Je prendrais bien la paire,  
 Mais que dirait l'rusteau,  
 C'est bien assez, l'espère,  
 Monsieur du Louveteau.  
 Hioupe, etc.

Institution des Sourds-Muets  
 Montréal

C'est bien ass z, j' spère,  
 Mon ieur du Louveteau,  
 Il allait, en bon frère,  
 Laisser du moins la peau.  
 Hi uppe, etc.

Il allait en bon frère  
 Laisser du moins la peau,  
 Et sa cornett' légère  
 Pour me tre à mon chapeau.  
 Hi upp, etc.

Et sa cornette légère  
 Pour mettre à mon chapeau,  
 Et l'os que je préfère,  
 Pour aire un chalumeau.  
 Hi upp, etc.

Et l'os que je préfère  
 Pour air un chalumeau,  
 Afin de nous distraire  
 Chaque printemps nouveau.  
 Hiouppe, etc.

Mais chut !...il faut vous faire  
 La morale en un mot :  
 Bergers, ne laissez guère  
 Le loup près de l'agneau.  
 Hiouppe, etc.

---

LE 25 DE MAI

VIEUX CHANT CANADIEN.

AIR :— *Connu.*

J'ai vu le 25 de mai  
 Sur la glace un gros béliet, } *l'os*  
 Qui fricassait des oignons  
 Avec des p'lott's de neige,

Dans l'oreille d'un pigeon  
Dessus le dos d'un lièvre.

Un carosse bien agréyé ;  
Quat' crapauds bien attelés. } *bis.*  
Un wawaron p udré, frisé,  
Assis dans ce carosse  
Un' frémille à ses côtés ;  
Je crois qu'ils vont aux noces.

Il avait pour son laquais  
Un gros taon qui jabotait. } *bis*  
Il avait pour son cocher  
Un maringouin 'automne,  
Qui sacrait comme un charretier,  
E' cor' faisait-il l'homme !

Un' sauterell' mal avisée } *bis*  
S'en va pour les voir danser }  
Elle est tombée du haut en bas,  
S'est cassé la cervelle ;  
Elle est mort' depuis ce temps-là,  
J'en ai su la nouvelle.

### LE CONFITEOR

Mon père, je viens devant vous  
Avec une âme repentante.  
Pour m'accuser, à vos genoux,  
D'avoir été trop indulgente (*bis.*)  
Pour un amant (*bis.*) que j'aime encor,  
Dirai-je mon *Confiteor* ? (*bis.*)

Ah ! mon père, si vous saviez  
Quel charme avait cet infidèle !  
Sans doute vous m'excuseriez.  
Il me disait que j'étais belle, (*bis.*)  
Qu'il m'aimerait (*bis.*) jusqu'à la mort.  
Dirai-je mon *Confiteor* ? (*bis.*)

Dans mes peines, dans mon ennui  
 Son image me suit sans cesse.  
 C'est encor pour parler de lui  
 Que vous me voyez à confesse (*bis.*)  
 Son nom, mon père, (*bis.*) est A'tender.  
 Dirai-je mon *Confiteor* ?

Dites lui, s'il vien devant vous  
 Pour recevoir sa pénitence,  
 Que le plus grand péché e tous,  
 Est le péché de l'inconstance. (*bis.*)  
 Et renvoyez (*is.*) le moi d'abord  
 Pour dire son *Confiteor*.

Allez vous en ma fille, en paix,  
 Je plains votre malheur extrême.  
 Qu'il ne vous arrive jamais  
 D'aimer à moins que l'on vous aime,  
 Méfiez-vous (*bis.*) de ces ingrats.  
 Dites votre *mea culpa*.

## VOLE, MON AMANT, VOLE

### VIEUX CHANT CANADIEN.

Voici la saison qui doit arriver, (*bis.*)  
 Que tous les amants vont à l'assemblée,  
 Vole, mon amant vole !  
 La lune est levée.  
 Vole, mon amant, vole !  
 La lune s'en va.

Que tous les amants vont à l'assemblée : (*bis.*)  
 Le mien n'y va pas, j'en suis t'assurée.  
 Vole, etc.

Le mien n'y va pas j'en suis t'assurée : (*bis.*)  
 Il est à Par s qui fait son entrée.  
 Vole, etc.

Il est à Paris qui fait son entrée : (bis.)  
 Qu'apportera-t-il à son arrivée :  
 Vole, etc.

Qu'apportera-t-il à son arrivée ? (bis.)  
 Une bague d'or, bell' ceintu ' dorée.  
 Vole. etc.

Une bague d'or, bell' ceintur' dorée. (bis.)  
 La bague sera pour la mariée.  
 Vole, etc.

La bague sera pour la mariée. (bis.)  
 La ceintur' sera pour la ceinturer.  
 Vole, etc.

---

### LA BOITEUSE

Quand la boiteuse s'en va-t-au bois  
 Ell' n'y va pas sans ses arriats.  
 Donnez moi du bois :  
 Voilà mes arriats.  
 N'a-t-on amais vu  
 Une boiteuse  
 Aussi joy. use ?  
 N'a-t-on jamais vu  
 Une boiteuse  
 Aussi tortue ?

Quand la boiteus' s'en va-t-à l'eau,  
 Ell' n'y va pas sans sès deux seaux  
 Donnez-moi de l'eau :  
 Voilà mes deux seaux.  
 N'a-t-on, etc.

Quand la boiteus' s'en va-t-aux choux  
 Ell' n'y va pas sans ses deux sous.  
 Donnez-moi des choux :  
 Voilà mes deux sous.  
 N'a-t-on, etc.

Quand la boiteuse s'en va-t-au pain,  
 Ell' n'y va pas sans ses deux chiens.  
 Donnez-moi du pain ;  
 Voilà mes deux chiens.  
 N'a-t-on, etc.

Quand la boiteuse s'en va-t-au lait.  
 Elle n'y va pas sans son gob'let.  
 Donnez-moi du lait :  
 Voilà mon gobelet.  
 N'a-t-on, etc.

### SUR LE COIN D'UN PONT

Mon père a fait bâtir maison  
 Sur le coin, sur le coin d'un pont.  
 Sont trois charpentiers qui la font,  
 Sur le coin d'un coin,  
 Sur le coin d'un pont,  
 Ah ! le beau joli petit coin,  
 Que le coin d'un coin,  
 Que le coin d'un pont.

Sont trois charpentiers qui la font  
 Sur le coin, sur le coin d'un pont ;  
 Dont le plus jeune est mon mignon.  
 Sur le coin, etc.

Dont le plus jeune est mon mignon  
 Sur le coin, sur le coin d'un pont ;  
 D'un saut, il monte sur le pignon.  
 Sur le coin, etc.

D'un saut il monte sur le pignon  
 Sur le coin, sur le coin d'un pont ;  
 Il appelle ses compagnons,  
 Sur le coin, etc.

Il appelle ses compagnons  
 Sur le coin, sur le coin d'un pont  
 " J'ai-t-un paté de trois pigeons : "  
 Sur le coin, etc.

" J'ai-t-un paté de trois pigeons, "  
 Sur le coin, sur le coin d'un pont  
 " Assis-toi là, et le mangeons. "  
 Sur le coin, etc.

" Assis-toi là et le mangeons. "  
 Sur le coin, sur le coin d'un pont.  
 En s'asseyant il fit un bond.  
 Sur le coin, etc.

En s'asseyant il fit un bond  
 Sur le coin, sur le coin d'un pont ;  
 Qui fit trembler mer et poissons.  
 Sur le coin, etc,

Qui fit trembler mer et poissons.  
 Sur le coin, sur le coin d'un pont ;  
 Et les cailloux qui sont au fond.  
 Sur le coin, etc.

---

### MON MOINE

Ah ! si mon moine voulait danser  
 Un capuchon je lui donnerai.  
 Danse, mon moin', danse,  
 Tu n'entends pas la danse,  
 Tu n'entends pas, maluré lon la,  
 Tu n'entends pas, maluré, danser.

Ah ! si mon moine voulait danser  
 Un ceinturon je lui donnerai.  
 Danse, etc,

Ah ! si mon moine voulait danser,  
Un chapelet, je lui donnerai.  
Danse, etc.

Ah ! si mon moine voulait danser  
Un froc de bur' je lui donnerai.  
Danse, etc.

Ah ! si mon moine voulait danser  
Un beau psautier je lui donnerai.  
Danse, etc.

S'il n'avait fait vœu de pauvreté  
Bien d'autre chos' je lui donnerai.  
Danse, etc.

### J'AI TROP GRAND PEUR DES LOUPS

M'en revenant de la Vendée,  
Dans mon chemin j'ai rencontré...  
Vous m'amusez toujours.  
Jamais je m'en irai chez nous :  
J'ai trop grand peur des loups.

Dans mon chemin j'ai rencontré  
Trois cavaliers fort bien montés.

Trois cavaliers fort bien montés :  
Deux à cheval et l'autre à pied :

Deux à cheval et l'autre à pied :  
Celui d'à pied m'a demandé :

Celui d'à pied m'a demandé :  
"Où irons-nous ce soir coucher ?"

"Où irons-nous ce soir coucher ?"  
— "Chez moi, monsieur, si vous voulez."



“ Chez moi, monsieur, si vous voulez ;  
 “ Vous y trouvez un bon souper.”

“ Vous y trouvez un bon souper,  
 “ Et un bon lit pour vous coucher.”

“ Et un bon lit pour vous coucher.”  
 Les cavaliers ont accepté.

### LA GINGUE ME PREND.

Mon mari est ben malade  
 En grand danger de mourir,  
 Il m'envoie dessus ces côtes,  
 Pour cueillir des pomm's pour lui  
 La gingu' me prit, gai, gai, gai,  
 V'la qu'ça m'prend,  
 Gai, gaiment.

Il m'envoie dessus ces côtes  
 Pour cueillir des pomm's pour lui  
 Quand je fus dessus ces côtes  
 J'entendis sonner pour lui,  
 La gingue, etc.

Je me j'tis à deux-genoux  
 Pour dire un *pater* pour lui.

Je m'en r'vins à la maison  
 Pour ensev'rir mon mari.

Quand je fus devers les yeux  
 J'avais peur qu'il me r'gardit.

Quand je fus devers le nez,  
 J'avais peur qu'il me sentit.

Quand je fus devers la bouche,  
J'avais peur qu'il m'embrassit.

Quand je fus devers les mains,  
J'avais peur qu'il me poignit.

Quand je fus devers les pieds,  
J'avais peur qu'il gigotit.  
La gingue me r'prit gai, gai, gai.  
V'là qu'ça m'r'prend  
Gai, gaiment.

### DEDANS PARIS

Dedans Paris y a-t-une brune } *bis*  
Qui est plus belle que le jour. }  
Mais elle avait une s rvanté  
Qu'aurait (*ter*) voulu  
Etre aussi bell' que sa maîtresse,  
Mais elle n'a pu.

Elle s'en va chez l'apothicaire : }  
" Combien vendez-vous votre-fard ? " } *bis*.  
— " Nous le vendons par demi-once,  
" C'est un (*ter*) écu. "  
— " Pesez moi-z'en un' demi-once  
Voilà mon écu. "

Quand vous serez pour vous farder } *bis*.  
Prenez ben gard' de vous mirer ; }  
Vous éteindrez votre chandelle  
Barbouil—(*bis*.) barbouillez-vous.  
Le lendemain vous serez belle  
Comme le jour.

Le lendemain au petit jour  
 La belle met ses beaux atours. } *bis*,  
 Elle met son beau jupon vert,  
 Son blanc (*ter*) corset,  
 Pour aller faire un tour en ville  
 S'y promener.

Dans son chemin elle fit rencontre  
 De son gentil cavalier.  
 " Où allez-vous, — blanche coquette.  
 Si barbe (*bis*.) si barbouillée ?  
 Vous avez la figur' plus noire  
 Que la ch'minée."

Ell' s'en va chez l'apothicaire :  
 " Monsieur, que m'avez-vous vendu ; } *bis*.  
 — " Je vous ai vendu du cirage  
 Pour vos (*ter*) souliers :  
 Pour apprendre à une servante  
 De se farder.

# DEUXIEME PARTIE

## LA CASE DE L'ONCLE TOM

### CHANT COMIQUE

Ecoutez que j'vous raconte  
 Ce que j'ai vu l'autre soir,  
 Ce récit n'est pas un conte,  
 C'est un mélodram' tout noir,  
 On pleur dans c'te pièc' nouvelle  
 Et l'on rit *ad libitum*,  
 A l'Ambigu ça s'appelle  
*La Case de l'Oncle Tom.*

(*Parlé.*) J'étais donc parti pour me divertir, et j'avais pas emmené ma Stasia. J'entre à l'Ambigu ; on frappe les trois coups : bon !... La toile se lève, c'est un appartement avec des blancs et des noirs... Un bon planteur nommé Chénevis est embêté par un marchand de marons qui veut lui acheter un vieux noir nommé Tôme !... Le planteur tient à ce vieux *noir-ci* ; mais il faut qu'il s'en défasse pour payer un gueusard ; le marchand aperçoit le petit d'une mulâtresse nommée Elisa, il le demande par-dessus le marché en disant : *Encore un quart'ron brave homme ! Encore un quart'ron !*... La mulâtresse a tout entendu, elle se sauve avec son moucheron. Elisa est belle femme et mariée à un esclave : elle a donné dans l'œil d'un homme de couleur libre nommé Harris, qui est le Rotschild du canton de Ki ; c'est pour le payer que le bon Chénevis livre son vieux Tôme. Harris et le marchand Halley veulent rattraper la marchandise qui se sauve ; ils prennent deux bouledogues élevés à la chasse aux nègres et se mettent à la poursuite d'Elisa. (*Criant*)  
 PREMIER TABLEAU..... Les gredins !

J'sais bien que l'hom'm' n'est pas parfait  
 Mais vrai comm' j'ador' ma femme,  
 Foi d'pip'let j'aime et j'plains du fond de l'âme  
 Les négresses, les quart'rons,  
 Les mulâtr' les néggrillons ;  
 Et les marrons, les marrons,  
 J'aime surtout les marrons  
 Les marrons, oui les marrons  
 J'aime surtout les marrons.

L'tableau change....  
 Et voilà comme nous somm' chez la tant' Chloé,  
 La négresse dont c'Tom est l'homme ;  
 Tout l'peuple est rassemblé.  
 Halley cherch' sa marchandise,  
 Harris est d'mauvaise humeur :  
 Au p'tit d'celle qu'il courti-e  
 Il voudrait faire une *noirceur*.

(*Parlé.*) Il y a là un nommé Bengali, un niais noir qui dit des bêtises comme vous et moi, avec un autre qui lui flanque des coups de pieds partout et puis encore quelque part... Elisa se resauve avec son petit quarteron... TROISIÈME TABLEAU : La scène représente un fleuve qui charrie des glaçons et qu'on appelle l'Ohio ! La mulâtresse arrive avec son moutard dans l'dos ; elle aperçoit un bon blanc... "Batelier, lui dit-elle, je voudrais passer l'eau !" L'autre lui répond : "il gèle ça casserait mon bateau..." Le bon blanc est ému en voyant le petit marron glacé... Arrivent Halley et Harris avec deux gueux et leurs chiens terribles. La mulâtresse est perdue : d'un côté elle a l'Ohio en perspective, de l'autre les chiens avec une "mort sûre." Elle s'élançe avec son petit sur les glaçons, les gredins sont glacés d'effroi... Les glaçons crient et se fendent que c'est à fendre l'âme, à hérisser les cheveux de ceux qui en ont... L'enfant disparaît ! La mère pousse un cri ! que toutes les femmes s'en trouvent mal... Elle repêche son petit mulâtre et le confie à la bonne Vierge... Pauvre petit moricaud, je n'te voyais pas blanc ! (*Au refrain.*)  
 J'sais bien qu'l'homme, etc.

Nous v'là dans l'salon d'la femme  
 D monsieur Birbe l'sénateur,  
 C'est c'magistrat qui réclame  
 Qu'l'esclavage reste en vigueur.  
 Mais à part ça l'pauvr' cher homme  
 A l'cœur doux comme un agneau,  
 Nègre ou blanc, il les sauv' comme  
 S'ils étaient dans la mém' peau.

(*Parlé.*) La mulâtresse a traversé l'Oh'io comme un  
 s ul homme ; elle n'en peut plus, la pauvre f mme, el e  
 demande l'hospitalité à Mme Birbe qui se fait aider par  
 son mari pour secourir l'esclave échappée... C'est fort  
 "inégal" dit le magistrat ; mais bath ! l'hospitalité se  
 donne quand i se trouve aux abois, les chiens' abo ent l  
 ils ont fla ré a chair noire. Y en a un surtout, un nom-  
 mé Hourrah qui enfonce le chien de Montagis à six pieds  
 au-dessous du niveau de la mer... M. Birbe fait échap-  
 per la mère et l'enfant dans sa cariole ; et malgré que ça  
 soit "inégal" il fait un pied de nez aux gredins, aux  
 Quimbos, à leurs chiens et aux lois négrophobes...  
 Brave homme va... ! (*Au refrain.*)

J'sais-bi n que l'homme, etc.

L'rideau se r'lève : on regarde  
 On s'croit au Niagara,  
 Une superbe cascade,  
 C'est comme un diorama.  
 Aux nègr's Harris donn' la chasse  
 Afin d rattraper son bien ;  
 Halley, que c te chasse lasse,  
 Trouv' que c'est un métier d'chien.

(*Parlé.*) Les esclaves sont découverts... Le gredin  
 d'Harris veut les tuer ; il rate... Halley veut flanquer un  
 coup de pistolet à M. Birbe, mais l' bonhomme est armé !  
 "Ah ! laid ! ce n'est pas beau !" qu'il s'écrie. Et v'lan !  
 il casse une côte à Halley qui se trouve le mauvais mar-  
 chand. Il tombe dans le ravin, ce qui empêche le mar-  
 chand de noirs a'y voir. Les autres gueux se sauvent. Mais

les bons nègres ne veulent pas s'en aller avant que le marchand soit aveint du ravin... Pendant qu'on le panse, ça lui donne à penser... (*criant*) SEPTIÈME TABLEAU ! Le quarteron est libre, la mulâtresse et son fruit sont vendus sur la place du Châtelet du canton de Ki... Le mulâtre rachète sa moitié et le petit quarteron passe dans les mains du gueusard. HUITIÈME ET DERNIER TABLEAU. George flanque une caïotte au traître. Ils se battent à coups de fusil et Harris reçoit sa récompense : il est occis. Les mulâtres s'embrassent ; le vieux Tôme voit respecter ses cheveux blancs ; les blancs et les noirs se mêlent... on crie : " Bravo ! qu'ils paraissent ! tous ! tous !... Et c'est sensible !... (*Au refrain.*)

J'sais bien que l'homme, etc.

Enfin, pour les gens intègres,  
 Tout cela semble prouver  
 Qu'on trait' les noirs comm' des nègres,  
 Ce qu'il n'faut pas approuver.  
 Dans les cases, les savannes,  
 Qu'on en fass' des port' coton ;  
 Mais quand ils plant' beaucoup d'cannes,  
 Qu'on n'leur fich' plus d'coups d'bâton.

(*Parlé.*) Car enfin, ces pauvres noirs, on les reçoit comme des Anglais dans une charlotte russe... On les vexé : on leur dit qu'en musique une blanche vaut deux noirs, qu'une noire égale deux croches ; Ça les fait rougir, eux qui ne donneraient pas trois noirs pour six blancs. Tout ça, c'est un effet de lumière : la nuit tous les blancs sont noirs, et tous les chats sont gris, et les nègres aussi... Mme Beacher Stowe et l'Ambigu ont blanchi les noirs à nos yeux ; j'en suis content, car (*Au refrain.*)

J'sais bien que l'homme, etc.

## C'EST TROP FORT POUR MA VACHE

SCÈNE COMIQUE.

Mes bons amis c'est pas ben drôle  
 Que votre siècle de progrès,  
 Et c'est surtout c'maudit *révol*.  
 Que j'voudrais ben voir aux arêts.  
 Quand ça vous poign' ça vous emmène.  
 Cent fois plus vite q' e vent,  
 Et pis ça chauffe et ça s'emmène  
 Ben plus, ça c'aque ort souvent.

Vous m'e pl'indrez noble auditoire  
 Si vous écoutez un moment.  
 Ma triste et lamentable histoire,  
 Ah ! c'est un affreux accident !

(*Parlé.*) Avant de commencer à vous raconter l'histoire de c't accident, il faut que je vous demande excuse ; parce que, moi, voyez-vous j'su pas indiqué *pointoute*, j'connais pas toutes les règles de l'orthographe ; mais j'vas faire mon possible et vous m'quindrez compte de ma bonne volonté. D'abord, il faut vous dire que, naturellement, j'su pas chicagnier de mon naturel, mais, y a des fois, vous savez, qu'ça surmonte et pis il faut qu'ça éclate. Donc, c'était un soir, il mouillassait ; l'temps était couvert. J'avais été en ville à Brise-Culottes pour vendre des alimaux. J'avais emmené au marché trois paires de bœufs, quatre paires de vaches et une paire de dindes, ma femme et moi. Sur c'lot-là, il m'était resté une vache, et c'te vache-là, il fallait que j'yins la ramener cheu nous ; et pis ma jument blanche était fatiguée sans bon sens ; elle tortillait de la queue, p's elle tricotait, tricote, tricote. Ben sûr que j'me rendrai pas, que j'dis. Comment faire ? J'étais ben en peine. J'avais ben pensé au *radrole*, mais quand que je voyais ces grand's *ragiennes* et pis cette grosse bête qui fait psch ! psch ! psch !... ça me faisait frayer. Pourtant quand je vis que ma jument allait si mal, je m'décide. Je m'en vas donc trouver le *foreman*, et pis comme



j'croyais qu'c'était un Anglais, j'y dis comme ça : " Vous, monsieur, capable d'emmener mon vache avec moi cheu nous ? " Il parlait français comme moi-z-et-vous " Mets-la derrière qu'il m'dit mon vieux. " Pour lors, j'pars pis j'amarre ma vache derrière la dernière, *waginne* et pis j'embarque dans la troisième en avant. Juste comme j'embarquais l'train partait. (*Au refrain.*)

Mes bons amis, etc.

Ce fut trop fort pour ma rouette,  
Et le ne p't trotter comin' ça :  
Ah ! c'est ben sûr, la pauvre bête  
Dut m'en vouloir d'l'avoir mis là.

(*Parlé.*) Dame, j'vous assure que ça partit un peu raide. Moi, j'étais su la p'ti e machine en arrière, et pis vrai comme j'su t'un homme d'honneur, ça passait dru comme moi che. les piquets en faisaient du feu. Me y'là b'n en peine : C'est ben trop fort pour ma vache, que je m'dis. Comment faire ? Essaye à regarder en arrière, pas moyen ; et pis débarquer, pas ben aisé. C'est à savoir s'ils m'auraient attendu, ces gens-là.

l'me ré-gne à attendre un peu et à pren're mon mal en patience, mais pas moyen d'y tenir ; j'éré, ma foi dé gueux, qu'ça allait encore plus raide. Pour lors, j'prends mon parti, et j'vas trouver le *foreman*. " Vous trouvez pas que c'e t un peu fort pour ma vache, monsieur le *foreman* ? " que je lui dis. Il me regardit tout hébété, et me dit de ficher mon camp en haussant les épaules.

" C'est bon que j'réponds, mais si il y arrive malheur, tu me la payera. " Je r'tourne donc dans ma *waginne*, et pis j'me remets à regarder les piquets ; et ben, vous me crairez si vous voulez, mais ça marchait encore plus raide. Alors, j'me fâche, et je r'vas trouver le *foreman* :

" Pour le coup, M. le *foreman*, C'est ben trop fort pour ma vache ; y a pas moyen. Vous comprebez ben qu'ça pas dé bon sens d'faire trotter un' pauy' bêt' comme ça pendant quinze élieux. Pis ensuite, qu'est-ce qui vous pouss-? vous avez ben l'temps d'vous rendre en ville, que j'dis. " — Va donc, va donc, vieille bête, qu'il me ré-

pond, ta vache sera rendue comme toi cheu vous."—  
 "C'est bon, que j'dis, mais si y arrive malheur, encore  
 une fois, tu me la payer.s." Et pis comme j'disais ça,  
 crac !... on était arrivé. (Au refrain.)

Mes bons amis, c'est etc.

Quand je pense à tout ça, j'enrage,  
 Oui, j'enrag., soyez en sûrs,  
 Car j'ai pe du dans ce voyage,  
 Ma vachè et tous mes veaux...futurs !...

(Parlé.) Aussitôt que le train fut arrêté, rien de plus  
 pressé, vous comprenez, que d'débarquer pour aller voir  
 ma vache. Mais la brenante commençait à tomber ; il  
 faisait comme on dit vulgairement entre chien-z'et-loup.  
 J'approche...regarde...rien !...Approche encore...  
 rien ! approche, ben proche, ben proche, ben proche...  
 Et ben vous m'crérez p'tet ben pas, hein ! Et ben y  
 avait pu rien que la corde...avec un p'tit brin d'poil  
 a rès ! ! ! Me v'là blanc comme un linge. Je m'en vas  
 trouver le foreman et je l'emène avec moi. "Là e  
 vous l'disais ben M. le foreman qu'c'était ben trop fort  
 fort pour ma vache. Voyez-la c'te pauvre bête, si vous  
 m'avez endommagée."—"Pourquoi c'que t' pas mis  
 ta vache d'ns les chars qu'y me dit ? Je vous demande  
 un peu si ça du bon sens. Quand que vous allez mener  
 quelque bestiau à la ville les mettez-vous dans la char-  
 rette en ben derrière, M. le foreman ? Mais c'est pas ci  
 ni ça, vous allez m payer ma vache. J'vas aller voir un  
 avocat que j'y dis. Et pis j'y a été. Savez-vous ce  
 qu'il m'a dit ? Il a commencé par me dire que mon affai-  
 re était ben embrouillée, et pi enfin finale ; il m'a envoyé  
 chez le diable. Vous comprenez ben que j'ai pas entre-  
 pris le voyage. Et ben, messieurs, v'là c' que c'est que  
 d'être né dans un siècle de progrès. J'avais une vache  
 magnifique, trois veaux par année, ni plus ni moins ; eh  
 ben on me l'a tellement avariée, tellement endommagée  
 qu'il n'en reste plus ni tête ni queue. Vous voyez donc  
 qu' j'ai ben raison de vous dire....(Au refrain.)

Mes bons amis, c'est, etc.

## L'AIDE-MÉMOIRE

## NOUVEAU SYSTÈME D'ÉDUCATION

## SCÈNE COMIQUE.

Accourez, messieurs les parents  
 Venez m'amener vos enfants ; ---  
 Mon nom doit être en vérité,  
 Dans l'univers cité

Pour mieux faire juger le beau de mon système  
 J'ai là l'échantillon d'un élève insolent,  
 Dont j'ai fait un gaillard aussi fort que moi-même,  
 Vous verrez ce que j'ai tiré d'un *cerveau lent*.

(*Parlé.*) Mais d'abord, messieurs et dames, laissez-moi vous expliquer mon nouveau mode d'éducation. Il ne suffit pas d'apprendre par cœur pour se souvenir, il faut que les choses se gravent dans la mémoire par des faits matériels palpables, visibles, à la portée de l'œil autant que de l'intelligence. C'est là le problème résolu, exemple : Je vais interroger mon élève sur la ponctuation. Répondez, jeune et intéressant Cabochard qu'est-ce que c'est que ça ? (*il lui montre le poing.*) (*Voix d'enfant*) c'est un point, (*voix naturelle*) très bien (*voix d'enfant*) le point sert à indiquer que les phrases sont finies et qu'il est temps de se mettre en ligne. (*Voix naturelle*) voyez comme j'ai appelé son attention en lui montrant le poing... et je ne me féliciterais pas l'en être arrivé à ce point là ! (*Montrant les deux poings*) Qu'est-ce que c'est que ça ? (*Voix d'enfant*) deux points... les deux points suspendent le raisonnement pour lui donner ensuite plus de force. (*Voix naturelle*) très bien.—Quand deux hommes s'interpellent vivement, quel accent vous rappellent ces deux hommes ? (*Voix d'enfant*) P. postrophe. (*Voix naturelle*) s'ils s'embassent ? (*Voix d'enfant*) le fait d'union. (*Voix naturelle.*) De mieux en mieux ! une dernière question grammaticale : quelle voyelle vous représente un monsieur qui ne parle pas du nez ? (*Voix d'en-*

*font*) un é muet. (*Voix naturelle*) Cet enfant fait ma gloire ! dites-moi enfin, jeune et intéressant Cabochard, que voyez-vous dans une parente satisfaite de vos réponses ? (*Voix d'enfant.*) Une paienthèse.... (*Voix naturelle*) très bien ! très bien ! (*Au refrain.*)

Bienheureux est l'enfant qu'à mes soins l'on confie,  
Fut-il un vrai dindon, en classe il est le coq :  
Mais il brille surtout par la géographie  
Que j'enseigne au moyen d'un énorme *ad hoc*.

(*Parlé.*) Pour le cours de géographie, chaque élève endosse une grande robe sur laquelle sont représentés les principaux points du globe (*montrant successivement sa tête, son épaule, sa poitrine, son dos et son bras*) voici la *boule du monde*, voici les *pôles*, ici sont situées les *côtes*, voici le *Rhin*, voici la *Manche*.... Cabochard, ne vous essuyez pas sur la *manche*. En géographie comme en grammaire, ma méthode consiste à rafraîchir la mémoire de l'écoulier par la vue d'objets matériels en rapport avec le but de son étude : procédons à l'examen géographique de Cabochard. (*Montrant les uns après les autres : un morceau de tulle, une bougie, un bouchon et un gant.* (*Voix d'enfant*) une vue de *tulle*.. Tulle, Corrèze, chef-lieu de préfecture une vue de *bougie*.. Bougie, la ville la plus éclairée de l'Algérie, faisant un commerce de c.r.. constance, Bone, Bougie, villes principales. Une vue de *liège*.. Liège, Belgique, ville connue par ses nombreux marchands de vin, vulgairement appelés *bouchons de Liège*. Une vue de *gant*.. Gand, autre ville belge, célèbre par le séjour d'un monarque surnommé *père de Gand*. (*Voix naturelle*) Qu'en dites-vous ? qu'un lycéen élevé dans la routine ordinaire des collèges, rencontre un gentleman dernier genre, un dandy, un roi de la mode, et qu'on lui demande : Quel est ce monsieur ? il répondra : c'est un monsieur. Ecoutez, Cabochard, (*voix d'enfant*) Une vue de *lion*.. Lyon, seconde ville de France où l'on n'a qu'à se rendre pour devenir millionnaire à moitié chemin. (*Voix naturelle*) ce qui veut dire qu'on devient riche à (*mi-Lyon.*) (*Au refrain.*)

Eh bien ! messieurs, eh bien ! vrai ! c'est à n'y pas croire ;  
 Vit-on jamais progrès plus rapides, plus beaux ?  
 Attaquons maintenant l'étude de l'histoire  
 De Rome et de la Grèce év. quons les héros !

(*Parlé.*) (*Montrant son nez.*) Que vous rappelle ceci,  
 jeune et intéressant Cabochard ? (*voix d'enfant*) l'origine  
 des Romains descendants d'*Enée*. (*Voix naturelle*) Quand  
 vous voyez une personne affligée d'un tic, à quel fameux  
 Romain songez-vous ? (*voix d'enfant*) Je songe à Caton  
 d'*Utique*. (*Voix naturelle*) Qu dites-vous lorsqu'on vous  
 présente un pot de graisse d'oie.. (*voix d'enfant*) je me  
 dis : c'est bon sur du pain avec un peu de sel. (*Voix natu-*  
*relle*) Malheureux enfant ! la gourmandise vous perd...  
 répondez.. (*voix d'enfant qui pleurniche*) je me dis : la  
 graisse d'oie.. (*voix naturelle*) après.. (*voix d'enfant*) la  
 graisse d'oie.. (*voix naturelle, plus fort*) après.. ah ! c'est  
 comme ça que vous entretenez votre mémoire... h bien !  
 puisque vous n'êtes pas digne de l'éducation nouvelle..  
 je reviens à l'ancien système.. (*frappant sur le dos de sa*  
*main*) le fuet ! le fouet !.. petit polisson ! (*cris d'enfant*)  
 holà, là ! holà, là ! (*voix naturelle*) ah ! tu m'égratignes.  
 jeune cannibale ! (*cris*) ah ! tu me mords, antropophage !  
 tiens ! tiens ! (*nouvelles claques sur la main, nouveaux*  
*cris*) en voilà de l'aide-mémoire.. tu te rappelleras de la  
 leçon.. voilà une méthode bien appliquée.. Et mainte-  
 nant, Cabochard, allez vous asseoir, si vous pouvez, et  
 n'oubliez pas que la Grèce doit.. son illustration à ses lé-  
 gislateurs... (*Au refrain.*)

## LE RÉGENT DE MATHÉMATIQUES

### CHANSONNETTE

Régent de mathématiques,  
 J'enseigne les éléments  
 Des calculs les plus pratiques  
 A vingt petits garnements.  
 Qui, loin d'être des savants. } *bis.*  
 Sont tous des zéros vivants.

(*Parlé.*) Et dire que voilà trente-deux mois que je leur fais un cours d'arithmétique en quinze leçons. Ils sont toujours à côté des calculs les plus simples, voilà comment ils apprennent les sciences exactes. Ah ! je puis bien le dire :

J'ai des élèves d'un bête  
Que ç'en est honteux.  
Je ne puis leur mettre en tête  
Qu'un et un font deux.

En vain sur les quatre règles,  
Je leur fais un cours oral ;  
Le cerveau de ces espiègles  
N'est point apte au numéra .  
Mais il est bien au total  
*Treize et trois, nombre fatal !* } *bis.*

(*Parlé.*) Ah ! oui, *très étroit*, c'est-à-dire que si je leur demande l'*addition*, ils perdent tous *la carte* ! et ça *reste au rang* . . . des créatures qui raisonnent ! par l'absurde ! je ne dis pas ! vous allez voir : monsieur Fortebal, levez-vous, mon ami, et répondez : Combien font neuf et neuf ? (*voix d'enfant*) plaît-il, m'sieu . . . (*le maître*) neuf et neuf, combien cela fait-il ? (*l'enfant*) vous dites, m'sieu ? (*le maître*) je vous dis, petite cruche, de m'écrire au tableau un neuf et un neuf, et de me dire ce que cela fait ? (*l'enfant*) Oh ! m'sieu, je sais bien . . . un œuf et un œuf, ça fait deux œufs ! . . . (*le maître*) bourrique ! ça ne saura jamais combien font un et un. (*l'enfant*) oh ! si, m'sieu, que je le sais (*le maître*) voyons ! (*l'enfant*) un et un . . . ça fait un . . . (*le maître*) comment, un ! (*l'enfant*) oui, m'sieu, à preuve papa y dit comme ça qu'un âne et puis vous. ça ne fait qu'un ! (*le maître*) sont-ils gentils ! (*Au refrain.*)

J'ai des élèves d'un bête, etc.  
Vraiment je n'en puis extraire  
Le nombre le plus normal ;  
Pour diviser ou soustraire,  
Mieux vaudrait un animal !  
Quant au calcul décimal,  
Ils le font encor plus mal ! } *bis.*

(*Parlé.*) C'est au point que si je leur enseignais les *fractions* (l'effraction) ils seraient capables de me traiter de voleur. Que je leur demande le mètre, ils prétendent que c'est moi le maître. Si je leur parle de stère (*de s'taire*, je ne puis plus en ar achér un mot. Enfin est-il question de l'unité de surface ? de l'are ? (*de lara*) ils répondent que c'est de la charcuterie, comme des enfants bouchés ! je voudrais les voir tous enrhumés du cerveau ! ils auraient du moins une aptitude réelle pour les mathématiques, puisqu'ils seraient *enchiffrenés* ! (en chiffres nés !)  
(*Au refrain.*)

J'ai des élèves d'un bête, etc.

Enfin, c'est catégorique,  
Je n'obtiens de ces ob'us,  
Sur le système métrique,  
Que bêtise, ou rien du tout.  
Ça n'y comprend, au surplus, } *bis.*  
Rien du tout, ni moi non plus. }

(*Parlé.*) Que voulez-vous ? chacun son métier . . . terminons la classe. M. Mange-avoine, approchez ; résolvez-moi ce problème : vous avez trois mules . . . (*voix d'enfant*) oui, m'sieu, trois mules, (*le maître*) ôtez votre casquette . . . vous en achetez trois autres . . . (*l'enfant*) oui, m'sieu, trois casquettes . . . (*le maître*) mais non, trois autres mules . . . (*l'enfant*) ah ! bien, m'sieu, trois autres mules, (*le maître*) eh bien ! combien cela vous en fera-t-il de mules ? (*l'enfant*) oh ! m'sieu, quelle bête de somme ! (*le maître*) vous dites, M. Mangeavoine ? (*l'enfant*) je ne dis rien, m'sieu, je *dis six mules*. (*Le maître*) A la bonne he re, passons à la soustraction, et rappelez-vous qu'on appelle différence ce qui reste, c'est-à-dire, le restant ! (*l'enfant*) oh ! oui, m'sieu, le restant de ce qui reste ; (*le maître*) gros bêta ! . . . tenez, je vous donne trois pommes . . . (*l'enfant*) ah ! bien, merci, m'sieu, trois pommes ! (*le maître*) vous en mangez deux . . . (*l'enfant*) oh ! m'sieu, je les mangerai bien toutes les trois . . . (*le maître*) mais c'est une supposition ; eh bien ! celle qui vous reste, cette dernière pomme, voyons, comment l'appellerez-vous ? (*l'enfant*) oh ! m'sieu, c'est pas la peine, je la mangerai bien sans *la peler*.) (*Au refrain.*)

J'ai des élèves d'un bête, etc.

## LE CHAPEAU DU P'TIT JEAN-LOUIS

## CHANSON COMIQUE

Ah ! ah ! c'est ça qu'est du guignon !  
 Qu'est-c'qu'on va m'dire à la maison,  
 Quand on va m'voir rentrer nue-tête,  
 Juste aujourd'hui l'jour de la fête ?  
 V'là qu'on va m'dire : oùs qu'est ton chapeau ?  
 Moi, j'peux pas dire qu'il est dans l'eau.  
 Ah ! mon Dieu, qué guignon ! qué que l'leux dirai donc ?  
 J'vas r'cevoir un savon, et p'têt des coups d'bâton !

Ah ! mon Dieu, c'est toujours comm' ça,  
 Mais c'est ben fait, ça m'apprendra !  
 Qué qu'j'allais fair' près d'la rivière ?  
 Tout ça pour voir à qui l'rait mieux  
 Des ricochets avec un' pie re.  
 Y m'disaient tous : c'esi toi qu'es l'preux !  
 Moi ça m'rendait tout orgueilleux.  
 Effectiv'ment j'ai fait l'plus beau,  
 Mais ça n'me rend pas mon chapeau.

(*Parlé.*) Et dire que c'est toujours la faute à Pichu !  
 c'maudit Pichu ! c'diabe de Pichu ! c'fichu Pichu ! (*Au refrain.*)

Ah ! ah ! c'est ça qu'est du guignon, etc.

Jean-Louis, prêt' moi ton p'tit chapeau,  
 Qu'y m'dit, pour faire un p'tit bateau :  
 Moi v'là que j'y prêt' comme un' vraie bête.  
 Mais en l'voyant filer sur l'eau,  
 Je m'mets à crier à tu' tête.  
 Mais plus j'criais, plus y s'moquaient,  
 Tant plus j'pleurais, tant plus qu'y riaient.  
 Un chapeau qu'm'a donné c'matin  
 Mon parrain en poil de lapin.

(*Parlé.*) C'est vrai, c'satané Pichu, il a toujours des  
 idées qui sont si choses. V'là donc qui m'dit comm' ça,



qui dit, dit-y : Oh ! eh ! Jean-Louis, qué beau p'tiot chapeau qu't'as là ! — Eh ! oui, qu'il est beau, mon chapeau, qu'j'y dis. — Oh ! eh ! qui m'dit, prêt' le moi donc, ton p'tiot chapeau, pour en faire un p'tiot bateau. Et v'là qu'j'y donne, et v'là qu'il y fourre un p'tit baguette, et v'là qu'il y met un' p'tit' voile, et v' à qui l'met sur l'eau, et v' à mon pauv' chapeau qui s'en va, qui s'en va, qui s'en va (oh ! ça c'était ben gentil, tout de même, c'est vrai), et pis les v'là tous qui s'mett' à rire ! et pi moi j'ai ni aussi, oui j'ai ni, gros sans-cœur, quand j'au' ais mieux fait d'm'arracher les cheveux ! un chapeau tout neuf que mon parrain avait payé trois livres huit sous, à preuve qui m'avait donné les dix décimes que l'marchand l'y avait rendu... u... u... (Au refrain.)

Ah ! ah ! c'est ça qu'est du guignon, etc.

Pour rattraper mon pauv' chapeau,  
 Qu'était déjà ben loin sus l'eau,  
 V'là qu'j'entr' brav'ment dans la rivière,  
 Mais d'tous côtés j'entends crier :  
 Veux-tu r'tourner vite en arrière !  
 Jean-Louis r'viens donc, tu vas t'neyer,  
 Au s'cours, au s'cours, il va s'neyer.  
 L'fait est que 'nage comme un chien d'plomb  
 Quand je m'mets d'sus, j'vas droit au fond.

(Parlé.) Si ben qu' j'étais de d'là et de d'là j'n'osais ni avancer ni reculer et j'attendais les autres qui chantaient : *Jean-Louis les p'tits chapeaux qui vont sur l'eau...* ah ! c'est pas moi qu'aurais été sur l'eau, j'aur is été d'sous. C'est point l'embarras j'aurais p'têt' mieux fait, j'n'aurais point z'eu à rentrer à la maison ren...trer... à... la... mai... son... ah ! là ! là ! mon Dieu, j'ai t'y peur, quand j'y pense, y m'semble que j'entends d'jà mon parrain avec sa grosse voix et sa grosse canne : ah ! j't en donnerai des p'tits chapeaux pour les perdre : ah p'tit crapaud, ah ! p'tit galaupiaux, tu n'mourras qu'sus l'échafaud !... (Pour finir.)

Ah ! ah ! là ! là ! qué guignon  
 Quand j'vas rentrer a la maison  
 J'm'en vas recevoir un' fameus' danse  
 Oh ! ça j'en suis ben sûr d'avance  
 J'aurais mieux fai d'me j'ter à l'eau  
 Qué de r'venir sans mon chapeau.  
 Oh là ! là ! qué savon ! qué raclé ! qué bouillon  
 J'sis sûr qu'à la maison, on m'tuera d'coups d'bâton.

---

MORT ET CONVOI DE L'INVINCIBLE  
MALBROUGH

Malbrough s'en va-t-en guerre,  
 Mironton, mironton, mirontaine,  
 Malbrough s'en va-t-en guerre,  
 Ne sait quand reviendra.

Il reviendra z-à Pâques  
 Ou à la Trinité.

La Trinité se passe,  
 Malbrough ne revient pas.

Madame à sa tour monte,  
 Si haut qu'ell' peut monter.

Elle aperçoit son page,  
 Tout de noir habillé.

Beau page, ah ! beau page.  
 Quell' nouvelle apportez.

Aux novell's que j'apporte,  
 Vos beaux yeux vont pleurer !

Quittez vos habits roses,  
 Et vos satins treuchés.

Monsieur d'Malbrough est mort  
Est mort et enterré.

J'ai vu porter en te.re  
Par quatre z-officiers.

L'un portait sa cuirasse,  
L'autre son bouclier.

L'un portait son grand sabre,  
L'autre ne portait rien.

A l'entour de sa tombe,  
Romarins l'on planta.

Sur la plus haute branché,  
Le rossign l chanta.

On vit voler son âme,  
Au travers des lauriers.

Chacun mit ventre à terre,  
Et puis se releva.

Pour chanter les victoires  
Que Malbrough remporta.

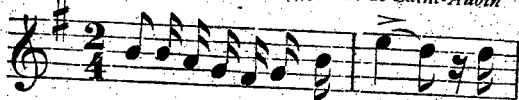
La cérémonie faite,  
Chacun s'en fut coucher.

J'en dis pas davantage,  
Car en voilà z-assez.

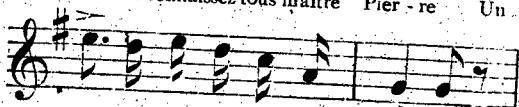
---

## "VIR' DE BORD" (1)

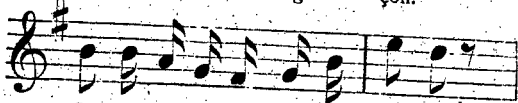
CHANSONNETTE CANADIENNE

*Allegro.**E. Blain de Saint-Aubin*

Vous connaissez tous maître Pier - re Un



brave un ex - cel - lent gar - çon.



Je le re - gar - de comme un frè - re

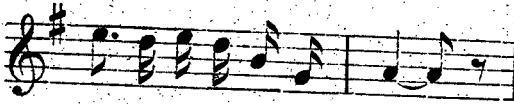
*Alten.*

Et je lui par - le sans fa - çon

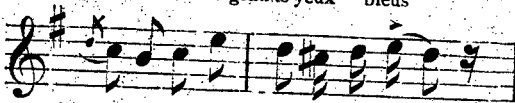
*A tempo.*

Il s'amou - ra - cha d'u-ne blon - de, Co -

(1) Cette chansonnette a été publiée avec accompagnement dans la livraison d'octobre 1882 de l'ALBUM MUSICAL.



quette, a - vec de grands yeux bleus

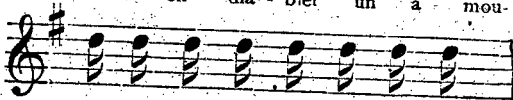


La plus bel - le fil - le du mon - de

*Rall.*



Pour en - dia - bler un a - mou -



reux, Moi qui ne fais rien à de -

*Presque parle.*



mi, Je m'en fus dire à mon a -

*Refrain.*

*A tempo*



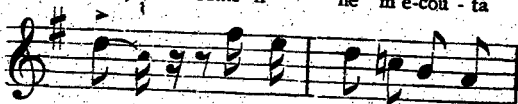
mi : Vir' de bord Mon a - mi



Pier - re, Car il en est temps en -



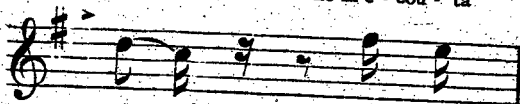
cor ; Mais il ne m'é-cou - ta



guè - re, Vous ver - rez qu'il eut grand



tort ; Mais il ne m'é - cou - ta



guè - re Vous ver -



rez qu'il eut grand tort.

Vous connaissez tous maître Pierre  
 Un brave, un excellent garçon.  
 Je le regarde comme un frère,  
 Et je lui parle sans façon.  
 Il s'amouracha d'une blonde,  
 Coquette, avec de grands yeux bleus,  
 La plus belle fille du monde  
 Pour endiabler un amoureux.

(Presque parlé.)

Moi, qui ne fais rien à demi,  
 Je m'en fus dire à mon ami :

“ Vir' de bord,

“ Mon ami Pierre,

“ Car il en est temps encor.”

Mais il ne m'écouta guère :

Vous verrez qu'il eut grant tort. } (bis.)

La créature était adroite,  
 Et, pour vous lancer un coup-d'œil,  
 Tantôt de gauche, et puis de droite,  
 Aussi vive qu'un écureuil.  
 A ce jeu-là, le pauvre Pierre  
 Se laissa surprendre un beau soir ;  
 Et la fillette, était-ell' fière !  
 Ah ! c'était ben aisé à voir ! !

(Presque parlé.)

Puis, l'on disait, par ci, par là :  
 “ Comment c'que va virer, tout ça ? ”

“ Vir' d' bord, etc.

Un jour' a i bord de la rivière,  
 Par un bea soleil de printemps,  
 La fillette re. contra Pierre,  
 Qui se dit : “ Ben sur, v' là l'bon temps ! ”  
 — “ Ah ! bonjour, mad'moisell' Thérèse,  
 (C'était son nom) “ le temps est beau :

“ Le soleil, ça met l’cœur à l’aise :  
 “ On est-’i ben au bord de l’eau ! ”

*(Presque parlé.)*

La fillette, en baissant les yeu’,  
 Lui dit : “ Je n’comprends pas, monsieu’.”

“ Vir’ de bord, etc.

—“ Mad’moisell’ je voulais vous dire

“ Que, depuis environ un an,

“ Pour vos beaux yeu’x mon cœur soupire,

“ Et qu’c’t amour-là fait mon tourment !

“ Si votre cœur daignait m’entendre,

“ Ah ! sapristi ! que j’s’rais heureux !

“ Je d’viendrais l’époux le plus tendre,

“ Le vrai modèl’ des amoureux ! ”

*(Presque parlé.)*

—“ Ah ! ben, dit la fill’, pour le cou’,

“ Monsieu’ Pierre, êt’-vous dev’nu fou ? ”

“ Vir’ de bord, etc.

—“ Sachez donc ici, monsieur Pierre,

“ Que j’aime Jean, votre cousin,

“ Et que la noce va se faire

“ Dès q’ on aura fini les foin’.

“ Vous croyez qu’à r’garder les filles,

“ Ça leur donn’ tout d’suît’ de l’amour ;

“ Ces façons-là n’sont pas gentilles,

“ Et vous joueront queuq’ mauvais tour !

*(Presque parlé.)*

“ Maint’nant, pour piquer au p’us court,

“ Prenez c’t avis-là, M. Pierre, et bonjour ! ”

“ Vir’ de bord,

“ Mon ami Pierre,

“ Car il en est temps ençor.”

Mais il ne m’écouta guère :

Vous voyez qu’il eut grand tort.



## IL ETAIT UN' BERGERE

Il était un' bergère,  
 Ron, ron, ron, petit patapon,  
 Il était un' bergère  
 Qui gardait ses moutons,  
 Ron, ron,  
 Qui gardait ses moutons.

Elle fit un fromage,  
 Ron, ron, ron, petit patapon,  
 Elle fit un fromage  
 Du lait de ses moutons,  
 Ron, ron,  
 Du lait de ses moutons.

Le chat qui la regarde,  
 Ron, ron, ron, petit patapon,  
 Le chat qui la regarde  
 D'un petit air fripon,  
 Ron, ron,  
 D'un petit air fripon.

Si tu y mets la patte,  
 Ron, ron, ron, petit patapon,  
 Si tu y mets la patte  
 Tu auras du bâton,  
 Ron, ron,  
 Tu auras du bâton.

Il n'y mit pas la patte,  
 Ron, ron, ron, petit patapon,  
 Il n'y mit pas la patte,  
 Il y mit le menton,  
 Ron, ron,  
 Il y mit le menton.

La bergère en colère,  
 Ron, ron, ron, petit patapon,  
 La bergère en colère  
 Tua son p'tit chaton,  
 Ron, ron,  
 Tua son p'tit chaton.

Elle fut à confesse,  
 Ron, ron, ron, petit patapon.  
 Elle fut à confesse  
 Pour obtenir pardon,  
 Ron, ron,  
 Pour obtenir pardon.

Mon père, je m'accuse,  
 Ron, ron, ron, petit patapon,  
 Mon père, je m'accuse  
 D'avoir tué chaton,  
 Ron, ron,  
 D'avoir tué chaton.

Pour votre pénitence,  
 Ron, ron, ron, petit patapon,  
 Pour votre pénitence  
 Vous mangerez chaton,  
 Ron, ron,  
 Vous mangerez chaton.

---

### LE MÉNAGE D'UN GARÇON

AIR : — *Vous pouvez aller vous coucher.*

Je loge au quatrième étage,  
 C'est là que finit l'escalier ;  
 Je suis ma femme de ménage,  
 Mon domestique et mon portier.  
 Des créanciers quand la cohorte  
 Au logis sonne à tour de bras  
 C'est toujours en ouvrant la porte,  
 Moi qui dis que-je n'y suis pas. (*bis.*)

De tous mes meubles l'inventaire  
 Tiendrait un carré de papier ;  
 Pourtant je reçois d'ordinaire  
 Des visites dans mon grenier.  
 Je mets les gens fort à leur aise :  
 A la porte un bavard maudit,  
 Tous mes amis sur une chaise,  
 Et moi je m'assieds sur mon lit. (bis.)

Vers ma demeure quand tu marches,  
 Jeune beauté, vas doucement,  
 Crois-moi, quatre-vingt dix-huit marches  
 Ne se montent pas lestement.  
 Lorsque l'on arrive à mon gîte,  
 On se sent un certain émoi ;  
 Jamais sans que le cœur palpite  
 Personne n'est entré chez moi. (bis.)

Gourmands, vous voulez, j'imagine,  
 De moi, pour faire certain cas,  
 Avoir l'état de ma cuisine ;  
 Sachez que je fais trois repas.  
 Le déjeuner m'est très facile :  
 De tous côtés je le reçois ;  
 Je dîne tous les jours en ville  
 Et ne soupe jamais chez moi. (bis.)

Je suis riche et j'ai pour campagne  
 Tous les environs de Paris ;  
 J'ai mille châteaux en Espagne ;  
 J'ai pour fermiers tous mes amis,  
 J'ai pour faire le petit maître,  
 Sur la place un cabriolet,  
 J'ai mon jardin sur ma fenêtre,  
 Et mes rentes dans mon gilet. (bis.)

Je vois plus d'un millionnaire  
 Sur moi s'égayer aujourd'hui ;  
 Dans ma richesse imaginaire,  
 Je suis aussi riche que lui ;

J ne vis qu'au jour la journée,  
Lui vante ses deniers comptant ;  
Et puis, à la fin de l'année,  
Nous arrivons en même temps. *(bis.)*

Un grand homme a dit dans son livre.  
Que tout est bien, il m'en souvient.  
Tranquillement, laissons-nous vivre.  
Et prenons le temps comme il vient,  
Si, pour recréer ce bas monde,  
Dieu nous consultait aujourd'hui,  
Convenons-en tous à la ronde,  
Nous ne ferions pas mieux que lui. *(bis.)*

---

## COUPLETS

CHANTÉS UN JOUR DE NÔCES PAR LE PÈRE DE LA  
MARIÉE

AIR : — *V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! quel embarras  
Qu'd'avoir un' fille sur les bras !  
On se dit dès son plus bas âge :  
"Sera-t-elle sage ?"  
"Heureuse en ménage ?"  
Jusqu'à quinze ans on n'pens' qu'à ç...  
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

A quatre ans quel maudit sabbat !  
Ça crie, ou ça mord, ou ça bat !  
Pour rendre l'espiègle muette,  
On lèv' la jaquette,  
On soufflette, on fouette :  
Puis un baiser vient gâter ça...  
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

A hui ans ça veut babiller,  
 Ça veut trancher, ça veut briller :  
 Soir et main la p'tit' coquette  
 N rêve que toilette ;  
 Il faut qu'on achète  
 Coliers par ci, brac'lets par là...  
 V'là c'que c'est que d'ét' papa

C'est à douze ans qu'faut voir venir  
 Des maîtres à n'en plus finir !  
 Danse, dessin, musique, histoire,  
 Enflent la mémoire...  
 C'est la mer à boire !  
 Au bout du mois faut payer ça...  
 V'là c'que c'est que d'ét' papa.

Mais p'tit à p'tit v'là qu'ça grandit,  
 Qu'ça s'embellit, qu'ça s'arrondit...  
 D'not' fille on vante la figure,  
 L'esprit, la parure,  
 Le ton, la tournure,  
 Et nous mordons à c't ham'çon là...  
 V'là c'que c'est que d'ét' papa.

Un beau garçon s'présente enfin,  
 Doux, hounête et l'cœur sur la main ;  
 D'plaisir, d'amour son cœur pétille...  
 Il plait à la fil'e,  
 A toute la famille ;  
 L'père enchanté dit : touchez-là...  
 V'là c'que c'est que d'ét' papa.

Les bans sont bientôt publiés,  
 Et les jeunes gens mariés :  
 Au Cadran-Bleu l'festin s'ordonne ;  
 L'mari qui le donne  
 D'plaisir déraisonne  
 En pensant qu'un jour il dira :  
 V'là c' que c'est que d'ét' papa

A la fin du joyeux repas  
 Au couple heureux on tend les bras ;  
 L'un quittant sa place et son verre,  
     Saute au cou d'la mère,  
     L'autre au cou du père  
 Qui pleure et dit en voyant ça :  
     V là c'que c'est que d'êt' papa.

DÉSAUGIERS.

### L'ORAGE

Il pleut, il pleut bergère,  
 Presse tes blancs moutons.  
 Allons dans ma chaumière  
 Bergère, vite allons.  
 J'entends sur le feuillage  
 L'eau qui tombe à grand bruit  
 Voici, voici l'orage :  
 Voilà l'éclair qui luit.

Entends-tu le tonnerre ?  
 Il roule en approchant :  
 Prends un abri, bergère,  
 A ma droite, en marchant,  
 Je vois notre cabane....  
 Et tiens ! voici venir  
 Ma mère et ma sœur Anne  
 Qui vont l'étable ouvrir.

Bonsoir, bonsoir, ma mère ;  
 Ma sœur Anne, bonsoir ;  
 J'amène ma bergère  
 Près de vous pour ce soir,  
 Vas te sécher, ma mie,  
 Auprès de ces tisons.  
 Sœur, tiens-lui compagnie :  
 Entrez, petits moutons.

FAIRE D'EGLANTINE.

## ÉLOGE DES CHEVEUX ROUX

AIR :— *J'aime à voir les hirondelles.*

Nous voyons chacun dans ce monde  
Avoir ses penchants favoris ;  
L'un adore une femme blonde,  
Des brunes un autre est épris ;  
Les cheveux châains ont fait naître  
Tendres soupirs, aveux bien doux ;  
Moi, je vous surprendrai peut-être,  
Mais je suis pour les cheveux roux.

En se promenant dans la ville,  
A chaque pas on voit marcher,  
Des blondes, des brunes par millé !  
Les rousses, il faut les chercher.  
Suivez-vous, gentille brunette,  
Vingt jeunes gens font comme vous ;  
Mais on voit plus souvent seulette  
La je ne fille aux cheveux roux.

Tarquin adorait de Lucrece  
L'air noble, le nez aquilin ;  
Catulle aimait de sa maîtresse  
Le joli bra. et l'air malin ;  
Ce fut pour les beaux yeux d'un pâtre  
Qu'Hélène trompa son époux ;  
Mais Antoine de Cléopâtre  
Aimait surtout les cheveux roux.

S'il faut en croire un vieil adage,  
Les yeux sont le miroir du cœur ;  
Les cheveux prouvent davantage,  
Et je juge s r leur couleur :  
La blonde est souvent noncha ante,  
La brune se met en courroux ;  
Mais l'âme doit être brûlante  
Lorsque l'on a les cheveux roux.

## BRIGADIER, VOUS AVEZ RAISON

AIR :—*Comm.*

Deux gendarmes, un beau dimanche  
 Chevauc aient le long d'un sentier,  
 L'un portait la sardine blanche,  
 L'autre le jaune-baudrier.  
 Le premier dit d'un ton sonore ;  
 Le temps est beau pour la saison.  
 Brigadier, répondit Pandore,  
 Brigadier, vous avez raison. } *bis.*

Ah ! c'est un métier difficile ;  
 Garantir la propriété,  
 Protéger les champs et la ville  
 Du vol et de l'iniquité.  
 Partant l'épouse que j'adore  
 Repose seule à la maison.  
 Brigadier, etc.

La gloire, c'est une couronne  
 Faite de rose et de laurier ;  
 J'ai servi Vénus et Bellone,  
 Je suis époux et brigadier ;  
 Mais je poursuis ce météore  
 Qui, vers Colchos, guida Jason.  
 Brigadier, etc.

Phébus au bout de sa carrière,  
 Put encor les apercevoir ;  
 Le brigadie, de sa voix fière,  
 Réveillait les échos du soir.  
 Vois, dit-il, le soleil qui dore  
 Ces verts côteaux à l'horizon.  
 Brigadier, etc.



Puis ils cheminèrent en silence ;  
 On n'entendit plus que le pas  
 Des chevaux marchant en cadence.  
 Le brigadier ne parlait pas ;  
 Mais quand parut a pâle aurore,  
 On entendit un va ue son :  
 Brigadier, répondit Pandore, } *bis.*  
 Brigadier, vous avez raison.

---

CELA FINIT TOUJOURS PAR LA

AIR :—*Connu*

Si j'en crois sa colère  
 Tu bien son désespoir,  
 Il ne vient p'us me voir :  
 Je ne sa s plus lui plaire.  
 Mais quand e jour s'efface,  
 Vingt fois, je le sais bien,  
 Sous ma fenêtre il passé ;  
 Aussi, non, je ne crains rien.

REFRAIN.

Laissons-le faire,  
 Laissons-le faire ;  
 Il grondera,  
 Il s'en ira.  
 C'est son affaire.  
 Mais à mes pieds,  
 Il reviendra.  
 Il pl urera,  
 S'accusera,  
 Puis mon cœur pardonnera,  
 Ce a finit toujours par là.

Vais-je au bal, il s'empresse  
 De courir sur mes pas,  
 Bien qu'il me dise sans cesse :  
 Pour moi n'y venez pas.  
 Mais quitterai-je la fête,  
 Soudain, je le sais bien,  
 A partir il s'apprête ;  
 Aussi, non, je ne crains rien ;

Laissons-le faire, etc.

Sa voix cruelle et tendre,  
 Je l'ai bien retenu,  
 Hier me fit entendre :  
 Je ne vous aime plus.  
 Mais de cet instant même,  
 Ses yeux je le sais bien,  
 Me dirent : Je vous aime ;  
 Aussi, non, je ne crains rien.

Laissons-le faire, etc.

---

### LE CANADIEN EXILÉ

Un Canadien errant  
 Banni de ses foyers,  
 Parcourait en pleurant  
 Des pays étrangers.

Un jour, triste et pensif,  
 Assis au bord des flots,  
 Au courant fugitif  
 Il adressait ces mots :

“ Si tu vois mon pays,  
 “ Mon pays malheureux,  
 “ Va dire à mes amis  
 “ Que je me souviens d'eux.

" Pour jamais séparé  
 " Des amis de mon cœur,  
 " Hélas ! oui, je mourrai,  
 " Je mourrai de douleur.

" Plongé dans les malheurs,  
 " Loin de mes chers parents,  
 " Je passe dans les pleurs  
 " D'infortunés moments."

A. GÉRIM-LAJOIE.

### LE CORBEAU ET LE RENARD

Un jour maître Corbeau, sur un arbre perché  
 Tenait dedans son bec un fromage glacé.  
 Lorsque maître Renard attiré par l'odeur,  
 L'accoste poliment par ce propos flatteur,  
     Sur l'air du tra-la-la-la,  
     Sur l'air du tra-la-la-la,  
 Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la.

Bonjour maître Corbeau, comment nous portons-nous ?  
 —Merci, maître Renard ça n'va pas mal et vous ?  
 Tous mes enfants sont bien, hors mon p'tit nouveau-né  
 Qui par ces derniers froids, s'est très fort enrhumé  
     A l'air du tra-la-la-la, etc.

Peste ! maître Corbeau, vous ét's joliment mis :  
 Vous vous faites pour sûr, habiller à Paris ?  
 — Oui, répond le nigaud, à ce propos flatteur,  
 Et lui donne aussitôt l'adresse de son tailleur.  
     Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

Certes, si vot' ramag' répond à vot' pal'tot,  
 Vous enfoncez Dupré, Lablaché et Mario ;  
 ( hantez moi donc queuqu'chose, une ariette, un rien :  
 Car chez vous d'père en fils chacun nait musicien.  
     Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

Là-dessus le Corbeau, sans se faire prier,  
 Entonne sans façon le grand air du *Barbier* ;  
 Mais comme il faut ouvrir la bouche pour chanter,  
 Il laiss' tomber par terr' son fromage glacé.  
 Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

Alors, maître Renard, qui comptait là-dessus,  
 Sauté sur le fromage, et rit comin : un bossu.  
 Merci, maître Corbeau, je vous ai fait poser :  
 Vous n'êtez pas bien mis, vous n'savez pas chanter.  
 Pas mém' le tra-la-la-la, etc.

Alors maître Corbeau resta tout confondu :  
 Juste ciel ! quel malheur ! l'duel est défendu.  
 Je suis volé, duré : maudit soit le destin !  
 Le doyen des corbeaux passer pour un serin !  
 Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

Or donc, de ces couplets la morale voici :  
 Corbeaux, petits et grands, retenez bien ceci :  
 C'est qu'il est maladroit, a dit un vieux gourmand  
 Quand on aim' le fromag', de chanter en mangeant.  
 Sur l'air du tra-la-la-la

---

### LE CORBEAU VENGE

AIR :—*Du tra la la.*

Vous qui connaissez tous la fable du corbeau,  
 Je viens à ce sujet vous conter du nouveau :  
 Hier, en trave sant la forêt de Sénart,  
 Je fus témoin, hélas ! de la mort du renard.

Sur l'air du tra la la la, (*bis*)  
 Sur l'air du tra deri dera, tra la-la.

Son papa, sa maman, ses frères, son cousin,  
Étaient à ses genoux dans un cruel chagrin.  
Lorsque le médecin, vieux renard de bon ton,  
Déclara qu'il ét it mort d'une indigestion.

Sur l'air, etc.

L. père, honteux, confus, disait à ses enfants :  
Nous allons tous passer pour de fameux gourmands :  
Partout on nous dira : Messieurs, ce n'est pas beau  
D'avoir pris le fro de ce pauvre corbeau.

Sur l'air, etc.

Quand la famille entière eut fini de pleurer,  
V-té on se disposa pour aller l'enterrer,  
Tous les renards en deuil, au nombre de cent dix,  
Défilaient deux à deux, chantant *De profundis*.

Sur l'air, etc.

Sur la tombe arrivée la foule s'inclina,  
Quand le maître de l'endroit tout en larmes parla ;  
Je n'sais pas c'qu'il a dit, mais un fait bien certain,  
C'est que tous ils avaient le mouchoir à la main.

Sur l'air, etc.

Lorsque maître Corbeau, sur un arbre perché,  
S'écri' : le voilà mort, je n'en suis pas fâché ;  
Il m'a pris mon fromage, et me l'a tout mangé ;  
Le destin l'a puni, le bon Dieu m'a vengé !

Sur l'air, etc.

#### MORALE

La moral' de ceci, c'est que le bien d'autrui,  
Lorsqu'il est mal acquis, au lieu d'profiter, nuit,  
Et que si le renard n'eut pas été fripon,  
Il ne serait pas mort d'une indigestion.

Sur l'air, etc.

V. BARON.

## COMMENÇONS LA SEMAINE

Commençons la semaine !  
 Qu'en dis-tu, cher voisin ?  
 Commençons par le vin,  
 Nous finirons de même.  
 Vaut bien mieux moins d'argent.  
 Chanter, danser, rire et boire,  
 Vaut bien mieux moins d'argent,  
 Rire et boire plus souvent.

On veut me faire accroire  
 Que je mange mon bien  
 Mais on se trompe bien :  
 Vaut bien mieux, etc.

Si ta femme qu'elle,  
 Dis-lui, pour l'apaiser,  
 Que tu veux te griser  
 Pour la trouver plus belle.  
 Vaut bien mieux, etc.

Le receveur de taille  
 Dit qu'il vendra mon lit ;  
 Je me moque de lui :  
 Je couche sur la paille.  
 Vaut bien mieux, etc.

Au compte de Barême ?  
 Je n'aurai rien perdu :  
 Je suis venu tout nu :  
 Je m'en irai de même.  
 Vaut bien mieux, etc.

Providence divine,  
 Qui veilles sur nos jours,  
 Conserve-nous toujours  
 La cave et la cuisine.  
 Vaut bien mieux, etc.

## LES BOSSUS

Depuis longtemps je me suis aperçu  
De l'agrément qu'on a d'être bossu.  
Polichinelle, en tous lieux si connu,  
Toujours chéri, partout si bien venu,  
Qu'en eût-on dit s'il n'eût été bossu ?

Loin qu'une bosse soit un embarras,  
De ce paquet on fait un fort grand cas.  
Quand un bossu l'est derrière et devant,  
Son estomac est à l'abri du vent,  
Et ses épaules sont plus chaudement.

Tous les bossus ont ordinairement  
Le ton comique et beaucoup d'agrément.  
Quand un bossu se montre de côté,  
Il règne en lui certaine majesté.  
Qu'on ne peut voir sans en être échanté.

Si j'avais eu les trésors de Crésus,  
J'aurais rempli mon palais de bossus.  
On aurait vu près de moi, nuit et jour,  
Tous les bossus s'empressez tour à tour  
De montrer leur éminence à ma cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal,  
J'aurais fait mettre un Esopé en métal,  
Et, par mon ordre, un de mes substituts  
Aurait gravé près de ses attributs :  
Vive la bosse et vivent les bossus !

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout,  
Qu'avec la bosse on peut passer partout ;  
Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru,  
Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu ;  
Il est charmant, pourvu qu'il soit bossu.

— *Faite par un bossu, neveu de Santeul.*

## LA DOT DE L'AUVERGNE

Pour dot ma femme a cinq sous ;  
Moi quatre, pas davantage.  
Pour monter notre ménage,  
Femme, comment ferons-nous ?

— Cinq sous !

— Cinq sous,

Pour monter notre ménage.

— Cinq sous !

— Cinq sous,

Femme, comment ferons-nous ?

— Eh bien, nous achèterons

Un petit pot pour soupière ;

Avec la même cuillère.

Tous les deux nous mangerons.

— Pour dot, etc.

— Eh bien, nous vendrons de l'eau,

Que l'on trouve à la rivière ;

Tous deux à la timonnière,

Nous traînerons le tonneau.

— Pour dot, etc.

— Puis le dimanche au saint lieu,

Nous ferons notre prière ;

A l'église sur la pierre,

Gratis on peut prier Dieu.

— Pour dot, etc.

## COMPLAINTÉ DU JUIF-ERRANT

Est-il rien sur la terre  
Qui soit plus surprenant,  
Que la grande misère  
Du pauvre Juif Errant ?  
Que son sort malheureux  
Paraît triste et fâcheux !



Un jour, près de la ville  
De Bruxelles en Brabant,  
Des bourgeois fort dociles  
L'accostèr' en passant.  
Jamais ils n'avaient vu  
Un homme si barbu.

Son habit, tout difforme  
Et très mal arrangé,  
Leur fit croire que cet homme  
Était fort étranger,  
Portant, comme ouvrier,  
D'avant lui un tablier.

On lui dit :—Bonjour, m' ttre,  
De grâce, accordez-nous  
La satisfaction d'être  
Un moment avec vous ;  
Ne nous refusez pas ;  
Tardez un peu vos pas.

—Messieurs, je vous proteste  
Que j'ai bien du malheur :  
Jamais je n' m'arrête,  
Ni ici, ni ailleurs ;  
Par beau ou mauvais temps,  
Je marche incessamment.

—Entrez dans cette auberge,  
Vénérable vieillard,  
D'un pot de bière fraîche  
Vous prendrez votre part ;  
Nous vous régalerons  
Le mieux que nous pourrons.

—J'accepterais de boire  
Deux coups avecque vous ;  
Mais je ne puis m'asseoir,  
Je dois rester debout.  
Je suis, en vérité,  
Conf s de vos bontés.

— Ah ! de savoir votre âge  
 Nous serions bien curieux ;  
 A voir votre visage,  
 Vous paraissez fort vieux ;  
 Vous avez bien cent ans ;  
 Vous montrez bien autant.

— La vieillesse me gêne,  
 J'ai bien dix-huit cents ans.  
 Chose sûre et certaine,  
 Je passe encor douze ans ;  
 J'avais douze ans passés,  
 Quand Jésus-Christ est né.

— N'êtes-vous point cet homme  
 De qui l'on parle tant ?  
 Que l'Écriture nomme  
 Isaac, le Juif-Errant ?  
 De grâce, dites-nous  
 Si c'est sûrement vous ?

— Isaac Laquedem  
 Pour nom me fut donné ;  
 Né à Jérusalem,  
 Ville bien renommée.  
 Oui, c'est moi, mes enfants,  
 Qui suis le Juif-Errant.

Juste ciel ! que ma ronde  
 Est pénible pour moi !  
 Je fais le tour du monde  
 Pour la cinquième fois.  
 Chacun meurt à son tour,  
 Et moi, je vis toujours.

Je traverse les mers,  
 Les rivières, les ruisseaux,  
 Les forêts, les déserts,  
 Les montagnes les côtes,  
 Les plaines, les vallons,  
 Tous chemins me sont bons.

J'ai vu dedans l'Europe,  
Ainsi que dans l'Asie,  
Des bataill's et des chocs  
Qui coûtaient bien des vies ;  
Je les ai traversés  
Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,  
C'est une vérité,  
Ainsi que dans l'Afrique,  
Grande mortalité ;  
La mort ne me peut rien,  
Je m'en aperçois bien.

Je n'ai point de ressource  
En maison ni en bien ;  
J'ai cinq sous dans ma bourse,  
Voilà tout mon moyen ;  
En tous lieux, en tous temps,  
J'en ai toujours autant.

— Nous pensions comme un songe  
Le récit de vos maux ;  
Nous traitions de mensonge  
Tous vos plus grands travaux :  
Aujourd'hui nous voyons  
Que nous nous méprenions.

Vous étiez donc coupable  
De quelque grand péché,  
Pour que Dieu tout aimable  
Vous ait tant affligé ?  
Dites-nous l'occasion  
De cette punition.

— C'est ma cr. elle audace  
Qui causa mon malheur ;  
Si mon crime s'efface,  
J'aurai bien du bonheur ;  
J'ai traité mon Sauveur  
Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire  
 Jésus portait sa croix ;  
 Il me dit, débonnaire,  
 Passant devant chez moi :  
 " Veux-tu bien, mon ami,  
 Que je repose ici ? "

Moi, brutal et rebelle,  
 Je lui dis sans raison :  
 " Ote-toi, criminel,  
 De devant ma maison :  
 Avance et marche donc,  
 Car tu me fais affront. "

Jésus, la bonté même,  
 Me dit en soupirant :  
 " Tu marcheras toi-même  
 Pendant plus de mille ans :  
 Le dernier jugement  
 Finira ton tourment. "

De chez moi à l'heur même  
 Je sortis bien chagrin ;  
 Avec douleur extrême  
 Je me mis en chemin ;  
 De ce jour-là je suis  
 En marche jour et nuit.

Messieurs, le temps me presse,  
 Adieu, la compagnie ;  
 Grâce à vos politesses,  
 Je vous en remercie :  
 Je suis trop tourmenté  
 Quand je suis arrêté.

## LE RECOURS DES ÉTUDIANTS

O nimium fortunatos bona si sua norint !

AIR :—*Les Gueux, etc.*

Le clou,  
Le clou,  
Et toujours le clou,  
Quand on n'a pas l'sou,  
Vive le clou !

Quoi ! l'on n'a pas fait une ode  
Pour célébrer tes bienfaits,  
Institution commode,  
Où nous serrons nos effets !  
Le clou, etc.

Quant à moi, chaque semaine,  
Tu me tires d'embarras ;  
Cossu, je t'offre une chaîne,  
Rapé je t'offre mes draps.  
Le clou, etc.

Mon cœur, pour ta bienfaisance,  
Te voué un culte constant ;  
Toujours la reconnaissance  
M'accompagne en te qui tant.  
Le clou, etc.

Il faut qu'au ciel on te triche  
Mon bon vieux Saint Cloud, vois-tu ;  
Au lieu d'être le plus riche  
Tu n'est que le plus pointu.

Et combien de demoiselles  
Te hantant *in secreto*  
Vont suspendre leurs dentelles  
A ton temple *in ex voto* !  
Le clou, etc.

Aujourd'hui de la débîne  
 Le spectre ch z moi s'assied ;  
 Comme ma montre Lépine  
 Va me la firer du pied ;  
 Le clou, etc.

Ma montre est très embêtante  
 Un rien, et c'est dérangé...  
 Courons vite chez ma tante,  
 Je veux voir mon or logé.  
 Le clou, etc.

HENRI LERICHE

---

### LA BRUNE THÉRÈSE

Thérèse, ma mignonne,  
 Veux-tu donner ton cœur,  
 Tu deviendras baronne.  
 Je suis puissant seigneur.  
 Tu danseras,  
 Tu valseras,  
 Belle mignonne,  
 Tu danseras,  
 Tu valseras,  
 Tu m'aimeras !

Non, non, non, non, monsieur, (*bis.*)  
 Dit la brune Thérèse,  
 Je ne vous aime pas, (*bis.*)  
 Je ne puis être à vous.  
 Il faut que l'on me plaise } *bis.*  
 Pour être mon époux.  
 La brune Thérèse (*bis.*)  
 Nè sera pas pour vous.

Tu portes, ma rosière,  
 Des simples fleurs des champs,  
 Qui deviendront, ma chère,  
 De riches diamants.

Tu danseras,  
 Tu valseras,  
 Belle rosière,  
 Tu danseras,  
 Tu valseras !  
 T m'aimeras !

Non, non, etc.

A toi, plaisirs, richesses,  
 Dentelles et velours,  
 Des bals chez les duchesses,  
 Ma vie et mes amours.

Tu danseras,  
 Tu valseras,  
 Chez les duchesses ;  
 Tu danseras,  
 Tu valseras,  
 Tu m'aimeras !

Non, non, etc.

PROSPER GUION.

### MONSIEUR DE LA PALISSE

Messieurs, vous plait-il d'ouïr  
 L'air du fameux La Palisse ?  
 Il pourra vous réjouir,  
 Pourvu qu'il vous divertisse.

La Palisse eut peu de bien  
 Pour soutenir sa naissance ;  
 Mais il ne manqua de rien,  
 Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit dès le berceau,  
Jamais, tant il fut honnête,  
Il ne mettait son chapeau,  
Qu'il ne se couvrit la tête.

Il était affable et doux,  
De l'humeur de feu son père,  
Et n'entraît guère en courroux,  
Si ce n'est dans la colère.

Il buvait tous les matins  
Un doigt, tiré de la tonne,  
Et, mangeant chez ses voisins,  
Il s'y trouvait en personne.

Il voulait dans ses repas  
Des mets exquis et fort tendres,  
Et faisait son mardi gras  
Toujours la veille des Cendres.

Il consultait rarement  
Hippocrate et sa doctrine,  
Et se purgeait seulement  
Lorsqu'il prenait médecine.

Il brillait comme un soleil ;  
Sa chevelure était blonde :  
Il n'eût pas su son pareil,  
S'il eût été seul au monde.

Il eut des talents divers,  
Même on assure une chose :  
Quand il écrivait en vers,  
Il n'écrivait pas en prose.

Il savait un triolet,  
Bien mieux que sa patenôtre ;  
Quand il chantait un couplet,  
Il n'en chantait pas un autre.



Par un discours sérieux,  
 Il prouva que la berluë,  
 Et les autres maux des yeux,  
 Sont contraires à la vue.

Chacun alors applaudit  
 A sa science inouïe ;  
 Tout homme qui l'entendit,  
 N'avait pas perdu l'ouïe.

Par son esprit et son air,  
 Il s'acquît le bon de plaire.  
 Le roi l'eut fait duc et pair  
 S'il avait voulu le faire.

Lorsqu'en sa maison des champs  
 Il vivait libre et tranquille,  
 On aurait perdu son temps  
 De le chercher à la ville.

Il se plaisait en bateau ;  
 Et, soit en paix, soit en guerre,  
 Il allait toujours par eau,  
 A moins qu'il n'allât par terre.

Un beau jour, s'étant fourré  
 Dans un profond saécage,  
 Il y serait demeuré,  
 S'il n'eut pas trouvé passage.

Il fuyait assez l'excès ;  
 Mais dans les cas d'importance  
 Quand il se mettait en frais,  
 Il se mettait en dépense.

Dans un superbe tournoi,  
 Prêt à fournir sa carrière,  
 Il parut devant son roi ;  
 Il n'était donc pas derrière.

C'était un homme de cœur  
 Insatiable de gloire ;  
 Lorsqu'il était le vainqueur,  
 Il remportait la victoire.

Il fut, par un triste sort,  
 Blessé d'une main cruelle ;  
 On croit, puisqu'il en est mort,  
 Que la plaie était mortelle.

Il mourut en vrai héros,  
 Personne aujourd'hui n'en doute ;  
 Sitôt qu'il eut les yeux clos,  
 Aussitôt il ne vit goutte.

Il mourut le vendredi,  
 Le dernier jour de son âge ;  
 S'il fut mort le samedi,  
 Il eût vécu davantage.

J'ai lu dans les vieux écrits,  
 Qui contiennent son histoire,  
 Qu'il irait en paradis,  
 S'il était en purgatoire.

Attribuée à LA MONNOYE.

### LES BŒUFS

J'ai deux grands bœufs dans mon étable  
 Deux grands bœufs blancs marqués de roux ;  
 La charrue est en bois d'érable,  
 L'aiguillon en branche de houx.  
 C'est par leurs soins qu'on voit la plaine  
 Verte l'hiver, jaune l'été ;  
 Ils gagnent dans une semaine  
 Plus d'argent qu'il m'en ont coûté

S'il me fallait les vendre  
 J'aimerais mieux me pendre.  
 J'aime Jeanne, ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux  
 La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,  
 Creuser profond et tracer droit,  
 B. avant la pluie et les tempêtes,  
 Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.  
 Lorsque je fais ha'te pour boire,  
 Un brouillard sort de leurs naseaux,  
 Et je vois sur leur corne noire  
 Se poser les petits oiseaux

S'il me fallait, etc.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,  
 Ils sont doux comme des moutons.  
 Tous les ans on vient de la ville  
 Les marchander dans nos cantons,  
 Pour les mener aux Tuileries  
 Au mardi gras, devant le roi,  
 Et puis les vendre aux boucheries,  
 Je ne veux pas ils sont à moi.

S'il me fallait, etc.

Quand notre fille sera grande,  
 Si le fils de notre régent  
 En mariage la demande,  
 Je lui promets tout mon argent ;  
 Mais si pour dot il veut qu'on donne  
 Les grands bœufs blancs marqués de roux.  
 Ma fille, laissons la couronne  
 Et rammenons les bœufs chez nous.

S'il me fallait, etc.

PIERRE DUPONT

## LA GAMELLE PATRIOTIQUE

Savez-vous pourquoi, mes amis  
 Nous sommes tous si réjouis ?

C'est qu'un repas n'est bon  
 Qu'apprêté sans façon.

Mangeons à la gamelle :

Vive le son !

Vive le son !

Mangeons à la gamelle :

Vive le son !

Du chaudron.

Nous faisons fi des bons repas :  
 On y veut rire, on ne peut pas.

Le mets le plus friand

Dans un vase brillant,

Ne vaut pas la gamelle :

Vive le son, etc.

Point de froideur, point de hauteur :

L'aménité fait le bonheur ;

Non, sans fraternité,

Il n'est point de gaieté.

Mangeons à la gamelle :

Vive le son, etc.

Vous qui baillez dans vos palais

Où le plaisir n'entra jamais,

Pour vivre sans souci,

Il faut venir ici

Manger à la gamelle,

Vive le son, etc.

On s'affaiblit dans le repos ;

Quand on travaille, on est dispos.

Que nous sert un grand cœur,

Sans la mâle vigueur

Qu'on gagne à la gamelle ?

Vive le son, etc.

Savez-vous pourquoi les Romains  
 Ont subjugué tous les humains ?  
 Amis, n'en doutez pas,  
 C'est que ces fiers soldats  
 Mangeaient, à la gamelle,  
 Vive le son, etc.

Bientôt les brigands couronnés,  
 Mourant de faim, proscrits, bernés,  
 Vont envier l'état  
 Du plus brave soldat  
 Qui mange à la gamelle.  
 Vive le son, etc.

Ces Carthaginois si lurons,  
 A Capoue ont fait les capons ;  
 S'ils ont été vaincus  
 C'est qu'ils ne daignent plus  
 Manger à la gamelle.  
 Vive le son, etc.

Ah ! s'ils avaient le sens commun,  
 Tous les peuples n'en feraient qu'un ;  
 Loin de s'entr'égorgier,  
 Ils viendraient tous manger  
 A la même gamelle.  
 Vive le son, etc.

Amis, terminons ces couplets  
 Par le serment des bons Français ;  
 Jurons tous, mes amis,  
 D'être toujours unis :  
 Vive la république !  
 Vive le son !  
 Vive le son !  
 Vive la république !  
 Vive le son  
 Du canon !

## MON ROCHER DE SAINT-MALO

AIR :—*Connu*

A tout je préfère  
 Le toit de ma mère,  
 Mon rocher de Saint-Malo,  
 Que l'on voit sur l'eau,  
 De loin sur l'eau.

Monsieur Duguay m'a dit : " Pierre,  
 " Veux-tu venir avec moi ?  
 " Tu seras homme de guerre,  
 " Montant la flotte du roi.  
 " Va, laisse là ton hameau,  
 " Pour mon grand vaisseau si beau ! "  
 —Non, non, je préfère, etc.

" Après combats et naufrages,  
 " De simple mousse du roi,  
 " Tu deviens, à l'abordage,  
 " Grand amiral comme moi ;  
 " Et tu verras les climats.  
 " Où vogue mon beau trois-mâts."  
 —Non, non, je préfère, etc.

" Au lieu de vieillir sans gloire,  
 " Comme un obscur paysan,  
 " On meurt un jour de victoire,  
 " Pour tomber on a l'océan ;  
 " Puis, du brave le requin  
 " Prend le corps pour son butin."  
 —Non, non, je préfère  
 Qu'ici l'on m'enterre,  
 Au rocher de Saint-Malo,  
 Que l'on voit sur l'eau,  
 De loin sur l'eau.

## LES GUEUX

AIR : — *Première ronde du départ pour Saint-Malo*

Les gueux, les gueux  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange.  
Que de gueux hommes de bien !  
Il faut qu'enfin l'esprit venge  
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, etc.

Oui, le bonheur est facile  
Au sein de la pauvreté ;  
J'en atteste l'Évangile ;  
J'en atteste ma gaîté.

Les gueux, etc.

Au Parnasse la misère  
Longtemps a régné, dit-on.  
Quels biens possédait Homère ?  
Une besace, un bâton.

Les gueux, etc.

Vous qu'afflige la détresse,  
Croyez que plus d'un héros,  
Dans le soulier qui le blesse,  
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, etc.

Du faste qui vous étonne  
L'exil punit plus d'un grand.  
Diogène, dans sa tonne,  
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, etc.

D'un palais l'éclat vous frappe,  
 Mais l'ennui vient y gémir.  
 On peut bien manger sans nappe ;  
 Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, etc.

Quel dieu se plaint et s'agite  
 Sur ce grabat qu'il fleurit ?  
 C'est l'Amour qui rend visite  
 A la Pauvreté qui rit.

Les gueux, etc.

L'Amitié que l'on regrette  
 N'a point quitté nos climats ;  
 Elle trinque à la guinguette,  
 Assise entre deux soldats.

Les gueux, etc.

BÉRANGER.

## LE GRENIER

AIR : — *Du Carnaval.*

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse  
 De la misère a subi les leçons.  
 J'avais vingt ans, une folle maîtresse,  
 De francs amis et l'amour des chansons.  
 Bravant le monde et les sots et les sages,  
 Sans avenir, riche de mon printemps,  
 Leste et joyeux je montais six étages,  
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.  
 Là fut mon lit bien chétif et bien dur ;  
 Là fut ma table ; et je retrouve encore  
 Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.  
 Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,  
 Que d'un coup d'a le a fustigés le temps.  
 Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage.  
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !



A table, un jour, jour de grande richesse,  
 De mes amis les voix brillaient en chœur,  
 Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse :  
 A Marengo, Bonaparte est vainqueur !  
 Le canon gronde : un autre chant commence ;  
 Nous célébrons tant de faits éclatants,  
 Les rois jamais n'envahirent la France.  
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Quittons ce toit où ma raison s'enivre.  
 Oh ! qu'ils sont loin ces jours si regrettés !  
 J'échangerais ce qui me reste à vivre  
 Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.  
 Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,  
 Pour dépenser sa vie en peu d'instant,  
 D'un long espoir pour la voir embellie,  
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

BÉRANGER.

---

### MES FLEURS

AIR :—*Charmant ruisseau.*

Modestes fleurs, empressez-vous d'éclorre :  
 Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir.  
 De votre éclat, vite, égayez l'aurore ;  
 De vos parfums, vite, embaumez le soir. } *bis.*

Fleurir demain serait trop tard peut-être :  
 Pour les vieillards, tout cache un écueil.  
 Ce beau soleil, qui vous invite à naître.  
 Peut, dès demain, briller sur mon cercueil. } *bis.*

Le choléra revient, affreux vampire,  
 Typhus vengeur de l'Indien opprimé.  
 Eclosez donc, fleurs ; que du moins j'aspire  
 Son noir venin dans un air parfumé. } *bis.*

Grondent encor les canons dans la ville ;  
 D'horribles cris nos échos sont tremblants !  
 Si jusqu'ici vient la guerre civile,  
 Croissez, mes fleurs, entre ses pieds sanglants } *bis.*

Fleurs, vous aussi, vous avez vos souffrances,  
 Le ver est là ; le vent peut accourir.  
 Moi, qui longtemps ai vécu d'espérances, } *bis.*  
 Que de boutons j'ai vus ne pas fleurir !

Ne craignez pas que ma main vote moissonne.  
 Vieux, je n'ai plus de bouquets à donner.  
 De vous mon front n'attend plus de couronne : } *bis.*  
 Je pars en roi qu'on vient de détrôner.

Las du combat des folles théories,  
 Las de nombrer les taches de soleil,  
 Que n'ai-je enfin, sous vos tiges fleuries, } *bis.*  
 Un lit creuse pour mon dernier sommeil !

Mais, près de vous, fleurs au tendre langage,  
 Si de ma mort, ici, j'atteins le jour,  
 Puisse un parfum, souvenir du jeune âge, } *bis.*  
 Ce jour encor me reparler d'amour !

Modestes fleurs, empressez-vous d'éclorre :  
 Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir.  
 De votre éclat, vite, égayez l'aurore : } *bis.*  
 De vos parfums, vite, embaumez le soir.

BÉRANGER.

---

## LE PAYS

AIR : — *Les louis d'or.*

Pourquoi quitter notre patrie,  
 Canadiens, pour un ciel meilleur ?  
 Pourquoi passer toute la vie  
 A courir après le bonheur ?

Eh ! quoi, serait-elle ma dite  
 La terre de notre berc au ?  
 Ne pourrions-nous que par la fuite  
 Cesser d'y trouver un tombeau ?  
 L'illusion de l'espérance  
 Nous séduit tous, ô mes amis,  
 Mais bonheur, plaisir, abondance,  
 Tout cela se trouve au pays.

J'ai versé des larmes amères,  
 En voyant sur tous les chemins  
 Nos enfants, nos amis, nos frères  
 Partir en tristes pèlerins.  
 Et nous, si quelqu'un vient nous dire :  
 " Le vrai bonheur est aux Etats. "  
 Oh ! ne nous laissons pas séduire,  
 Non, le bonheur n'est pas là-bas,  
 Dans le désert, c'est le mirage  
 Qui séduit les yeux éblouis ;  
 Fuyons cette menteuse image,  
 Le vrai bonheur est au pays.

J'ai vu sur nos belles montagne  
 Des habitants venus d'ailleurs ;  
 J'ai vu nos fertiles campagnes  
 En ichir des colons meilleurs.  
 Tandis que notre cœur de glace  
 Va chercher un climat pl<sup>s</sup> doux,  
 Un autre au pays prend la place,  
 Et recueille ses fruits pour nous.  
 Je suis jaloux quand je contemple  
 Ses coffres, ses greniers remplis ;  
 Mais il vient nous donner l'exemple,  
 Et nous faire aimer le pays.

Amis, mettons-nous à l'ouvrage.  
 Le travail donne les trésors,  
 Et qu'un intelligent courage  
 Vienne soutenir nos efforts.

Quand on la cultive et qu'on l'aime,  
 La terre de nos Canadas,  
 Elle est d'une richesse extrême,  
 Et ses flancs ne s'épuisent pas.  
 Elle nous rend avec usure  
 Tous les biens qui lui sont commis,  
 Mais souvent elle les mesure  
 A notre amour pour le pays.

Voyez, qu'il est beau le rivage  
 Auquel on nous fait dire adi u !  
 Ailleurs, point de plus belle plage,  
 Ailleurs, point de ciel aussi bleu.  
 Aimons notre pays d'enfance,  
 Restons attachés à son sein.  
 Le souvenir et l'espérance  
 Ici se tiennent par la main.  
 Vivons ou vécutent nos pères,  
 Comme eux soyons toujours unis,  
 Et préparons des jours prospères  
 A nos enfants dans le pays.

L'ABBÉ. F. MARTINEAU.

### LA VIE EST ROSE

Des rayons du matin  
 Déjà le ciel se dore,  
 Nous reste-t-il du vin  
 Qu'il nous faut boire encore ?  
 Qu'il soit doux, qu'il soit vieux,  
 Cela n'importe guère  
 A mon refrain joyeux  
 Qui brille dans mon verre.

#### REFRAIN.

Entendez-vous, dans le bois,  
 La douce et charmante voix  
 Du rossignol qui compose  
 Sa romance en tapinois

A trinquer on se dispose,  
 Amis, au bonheur je crois !  
 Mon verre est plein et je le bois :  
 La vie est rose !

L'amour est un va n mot  
 Tout rempli de tristesse,  
 Qu'inventa quelque sot  
 Trahi par sa maîtresse.  
 Moi qui sais que l'amour  
 Me réserve un sourire  
 Je veux chanter le jour  
 Et la nuit je veux rire.  
 Entendez-vous, etc.

Buvons à la gaieté !  
 C'est le refrain de l'âme ;  
 Buvons à la santé,  
 Du vin qui nous enflamme,  
 Et chantons des refrains  
 Comme autrefois nos pères,  
 Dans des joyeux festins,  
 Enchantés de nos mères.  
 Entendez-vous, etc.

A. DE MUSSET.

### ÇA FAIT TOUJOURS PLAISIR

De la jeune Timire  
 Mon cœur est amoureux,  
 Mais ell' ne fait que rire  
 De mes plus tendres vœux.  
 Sa froideur est extrême,  
 Je ne puis la fléchir ;  
 Mais qu'importe, je l'aime,  
 Ça fait toujours plaisir. } /ss.

Cette beauté charmante  
 Prend plaisir à mes sons,  
 Et puis, lorsque je chante,  
 Elle aime mes chansons.  
 Si j'exerce ma muse,  
 C'est pour la divertir ;  
 Du moins, quand on amuse, } *bis.*  
 Ça fait toujours plaisir.

Je suis sans conséquence,  
 Mais mon jaloux rival  
 Enrage quand il pense  
 Que je ne suis pas mal.  
 Cela le désespère,  
 Il ne peut me souffrir ;  
 Il croit qu'on me préfère } *bis.*  
 Ça fait toujours plaisir.

Bien que sans espérance,  
 J'aime mieux ses rigueurs  
 Et son indifférence  
 Que d'être heureux ailleurs.  
 A vouloir trop prétendre  
 Je m'en ferais bannir :  
 Mais la voir et l'entendre, } *bis.*  
 Ça fait toujours plaisir.

### BONJOUR, P'TIT PIERRE

— "Bonjour, p'tit Pierre." — Eh ! bonjour la Thérèse,  
 T'as l'air tout' trist', qué qu't'as, la bell' enfant ? "

— "Dam' j'ai quéqu'chôs' qui sur le cœur m' pèse,  
 J'vas te l'avouer ici bien simplement ;

C'qui m'trot' en têt', j'cré ben qu'c'est un' chimère."

— "Parl' donc, ma fill', parl' donc, c'est p'têtre rien."

— "J'suis tout' honteuse, oui, car vois-tu, p'tit Pierre,  
 C'que j'vas t'dir' là, je sens qu'ça n'est pas bien."

“Eh ! ben, p'tit Pierr', d'puis l'commenc'ment d'la s'maine,  
J'te vois toujours avec Jeann' te prom'ner,

J'sais pas pourquoi, mais ça m'fait ben d'la peine.

Dans les buissons d'quoi peux-tu lui causer ?”

—“C'est pour lui dir', que... qui... que... la bruyère..

Les p'tits oiseaux.. qu'son cœur est dans le mien..

Ah ! je n'peux pas te dir' tout ça, ma chère.”—

—“Ah ! tu n'veux pas, p'tit Pierr', ça n'est pas bien.”

“Tu veux l'savoir, lui dit c'coquin de Pierre,

V'là la forêt, viens avec moi là-bas !

J'te dirai tout, mais la chose première.

Faut qu'nous soyons tout seuls, don'e-moi ton bras.”

Quand ils revinr', enfin, à la veillée,

Pierr' demandait un second entretien,

Tout en pleurant, Thérèse désolée

Lui répondait : “P'tit Pierr', ça n'est pas bien.

Six mois plus tard, oubliant la fillette,

Pour se marier, Pierre à l'église entr'rait.

On pousse un cri : il regarde.. il s'arrête,

Et voit Thérèse, que chacun soutenait !

Il continue, sa conscience s'apaise,

Puis il chancell, tombe et ne voit plus rien,

Puis il entend la voix de la Thérèse

Qui murmurait ; “P'tit Pierr', ça n'est pas bien !”

### JEANNE, JEANNETTE ET JEANNETON

Jeanne Jeannette et Jeanneton,

Toutes trois jeunes et gentilles,

Veulent déjà par le canton,

M'a-t-on dit, n: plus rester filles.

Moi qui suis le c q villageois,

On m'en donne une en mariage,

Or il me faut donc faire un choix,

Voilà ce qui me décourage !

A moi seul que mé donne-t-on

Jeanne, Jeannette et Jeanneton. } *his.*

Jeanne a les yeux d'un plus beau noir,  
 Sa bouche est toute mignonnette,  
 Rien qu'en cela j'aime à la voir,  
 Et tout autant que ma Jeannette ;  
 Mais Jeannette a le teint si frais  
 Qu'en pâlit la fleur printanière,  
 Et Jeanneton si doux attrait,  
 Que je ne sais qui je préfère !..

A moi seul, etc.

De Jeanne le tout petit pié  
 Me trouble et brouille ma cervelle ;  
 Ah ! que n'est-elle ma moitié ?  
 Je serais si bien avec elle ;  
 Mais Jeanneton a le cœur bon  
 Ma'gré sa mine si l'ine ;  
 Jeanne teint d'argent mignon :  
 Que mon embarras se devine.

A moi seul, etc.

Puisqu'il le faut décidément,  
 Je me marie avec Jeannette,  
 Et si le ciel me la reprend,  
 J'épouse Jeanne la brunette  
 S'il m'arrive un second malheur,  
 A son tour entrant en ménage.  
 Jeanneton fera mon bonheur  
 Pour me consoler du veuvage.  
 Et j'aurai de cette façon  
 Jeanne, Jeannette et Jeanneton  
 Et j'aurai de cette façon  
 Jeanne, Jeannette et Jeanneton.



## LUNE DE MIEL

Pleine lune.

Des garçons de la plaine  
 C'était le plus gentil,  
 Il me disait, dit-il :  
 Ma bonne Madeleine,  
 Prends-moi donc pour époux.  
 Tes goûts seront mes goûts ;  
 T'aimer et t'obéir  
 Sera mon seul désir.  
 Et moi, pauvre innocente,  
 Naïve et confiante,  
 Je lui dis : Je veux ben,  
 François, voilà ma main. (bis.)

Lune de miel, ô mes amours,  
 Vous devriez durer toujours.  
 Lune de miel, ô mes amours,  
 Vous devriez durer toujours.

Premier et dernier quartiers.

Pendant une semaine  
 Il fut tendre et gentil,  
 Il me disait, dit-il ;  
 Ma bonne Madeleine,  
 Me trouves-tu galant ?  
 As-tu de l'agrément ?  
 Tiens, je voudrais mourir,  
 Si ça t'faisait plaisir.  
 Moi, charmée et surprise,  
 D'entendre c'te bêtise,  
 Je lui disais : Ma foi !  
 Faut qu'tu vives pour moi. (bis.)

Lune de miel, ô mes amours,  
 Vous devriez durer toujours.  
 Lune de miel, ô mes amours,  
 Vous devriez durer toujours.

Eclipse totale.

Au bout d'un mois à peine,  
 Il ne fut plus gentil,  
 Il me disait, dit-il :  
 Madame Madeleine,  
 Verrai-je encor longtemps  
 Tous ces beaux soupirants  
 Qui semblent près de vous  
 Rire de votre époux ?  
 Quand j'ai pris une femme,  
 C'était pour moi, madame,  
 Pour finir ces abus  
 Vous ne sortirez plus. (*bis.*)

Lune de miel, ô mes amours,  
 C'en est donc fait et pour toujours.  
 Lune de miel, ô mes amours,  
 Adieu, adieu, et pour toujours.

## L'AMOUR ET LA MUSIQUE

### REFRAIN.

Musique chérie,  
 Divine harmonie,  
 Langue des amours :  
 De femme jolie,  
 Et de poésie,  
 Parle-nous toujours. (*bis.*)

Jennes gens qu'un serment engage,  
 Elle a pour vous ses heureux mots,  
 Qui de l'amour sont le langage.  
 Et qui charment vos doux propos.  
 Pour vos cœurs elle a des *mesures*,  
 Du *soupir* jusqu'au *crescendo*,  
 Et quand vous n'êtes pas parjures,  
 Elle a même un *rinforzando* !

Jusqu'à vingt ans sans faire *pause*,  
 Elle vous chante *amoroso*  
*Allegretto* point autre chose ;  
 A trente ans c'est *moderato* ;  
 Puis vient l'amour qui se repose,  
 A quarante ans *ritardando*,  
*Tacet* à cinquante, et pour cause,  
 L'air deviendra *doloroso*.

El e dit d'une voix suprême  
 A l'amant qui chante un *solo*,  
 Il faut être aimé quand on aïrac.  
 Et vite elle arrange un *duo*.  
 Eile dit en formant leur chaîne :  
 Soupirez tous *expressivo*,  
*Piu presto* glissez sur les peines,  
 Mais sur les plaisirs *piano*.

Mais souvent auprès de la dame  
 Se glisse un galant jouvenceau,  
 Qui fredonnant sa tendre *gamme*,  
 Veut chanter l'hymen en *trio*,  
 Au travers des floritures,  
 Survient l'époux *furioso*,  
 Qui *da capo* bat des *mesures*  
 Sur le dos du *gracioso*.

## LE VIEUX BRACONNIER

AIR :—*Commu*

Dans le pays l'on m'appelle  
 Pierre, le vieux braconnier.  
 J'étais, on se le rappelle,  
 La terreur du beau gibier.  
 Mais depuis qu'une couronne  
 De cheveux blancs me coiff,  
 Je braconne, je braconne, } *bi*  
 Un lapin par-ci, par-là.

J'étais un buveur terrible,  
 Et le vin blanc, rouge ou noir,  
 Descendait comme en un crible  
 Dans mon vaste réservoir.  
 Je buvais plus que personne ;  
 Maintenant ce n'est plus ça !  
 Je braconne, je braconne,  
 Quelques coups par-ci, par-là. } *bis.*

La fortune avec sa roue,  
 Me fuyait de plus en plus :  
 Je ne comptais, je l'avoue,  
 Pas plus d'amis que d'écus.  
 A présent que ma main sonne  
 Quelque argent qu'on me légua,  
 Je braconne, je braconne, } *bis.*  
 Un ami par-ci, par-là.

J'ai pitié de la souffrance,  
 Car j'ai souffert bien souvent ;  
 Le pauvre vit d'espérance,  
 Mais il faut du pain pourtant.  
 Quelquefois j'ai fait l'aumône,  
 Béni soit qui m'aidera !  
 Je braconne, je braconne, } *bis.*  
 Quelques sous par-ci, par-là.

Autrefois, près d'une femme,  
 Je me posais en vainqueur ;  
 Et j'ai souvent (c'est infâme !)  
 Fait soupirer plus d'un cœur.  
 Maintenant, Dieu me pardonne !  
 En advienne que pourra ;  
 Je braconne, je braconne, } *bis.*  
 Un baiser par-ci, par-là.

Maintenant la chose est claire,  
 Mon voyage est terminé.  
 Mais, on dirait que sur terre  
 Le bon Dieu m'ait oublié.  
 En attendant qu'il me donne  
 L'ordre qui trop tôt viendra,  
 Je braconne, je braconne } *bis.*  
 Quelques jours par-ci, par-là.

### LE DOCTEUR GREGOIRE

Le docteur que j'ai  
 N'est pas agrégé;  
 Il n'a ni cordon, ni grades;  
 Il est détesté  
 De la Faculté,  
 Il guérit tous ses malades !  
 Ah ! le bon docteur,  
 Et le remède admirable !  
 C'est une liqueur  
 Qu'on peut même prendre à table.

#### REFRAIN.

Quel plaisir,  
 Quel plaisir de boire  
 L'élixir  
 Du docteur Grégoire,  
 Du fameux docteur Grégoire !

Il dit : Mes enfants,  
 Soyez bons vivants,  
 Suivez bien mon ordonnance.  
 C'est la bonne humeur  
 Qui fait le bonheur.  
 Voilà toute la science !

**Institution des Sourds-Muets**  
**Montréal**

Votre corps va mal ?  
 Vite, prenez-moi ce verre ;  
 Si c'est le moral,  
 Buvez la bouteille entière !  
 Quel plaisir, etc.

Au pauvre ouvrier  
 Lassé du métier,  
 Et qu'on veut mettre à la diète  
 Il dit : Viens ici,  
 Tiens, prends-moi ceci :  
 C'est de l'or dans ta cassette,  
 Et quand il a bu  
 Le remède de Grégoire,  
 L'ouvrier fourbu  
 Se met à chanter victoire.  
 Quel plaisir, etc.

A qui voudrait voir  
 Tout le monde en noir,  
 Il met des lunettes roses,  
 Aux pauvres rimeurs  
 Qui versaient des pleurs,  
 Il a fait chanter des choses !  
 Il a guéri plus  
 De quatre cents journalistes,  
 Trois cents malotrus,  
 Et quinze socialistes.  
 Quel plaisir, etc.

Eh bien ! la liqueur  
 De ce bon docteur  
 Est le jus d'une racine  
 Qui vient du Pérou,  
 De je ne sais où,  
 De Golconde ou de la Chine ?  
 Non, c'est du raisin  
 Qui pousse dans la campagne,  
 Et qui fait du vin  
 D'Argenteuil ou de Champagne  
 Quel plaisir, etc.

## LE RENARD ET LE BOUC

En passant par un bourg,  
 Près du canal de Lourg,  
 Un escroc, fin renard,  
 Rencontra par hasard  
 Un bouc de ses amis  
 Qu'il trouve assez bien mis.  
 Il lui propose de boire  
 Un coup sur le comptoir.  
 La ri flan, flan, flan. (bis.)

Le Renard, franc coquin,  
 Pendant qu'le marchand d'vin  
 Descend remplir son broc,  
 Lui fait un tour d'escroc.  
 Il entre dans l'comptoir,  
 Prend l'argent du tiroir,  
 Et dit au bouc : " Allons,  
 Alerte ! et des tal ns ! "  
 La ri flan, etc.

La polic', par bonheur,  
 A vu nos deux voleurs ;  
 Elle les arrête, et puis  
 Les loge dans un puits.  
 Le Renard, franc vaurien,  
 D'sortir voit bien l'moyen,  
 Mais not' Bouc encorné  
 N'voit pas plus loin qu'son nez.  
 La ri flan, etc.

Il dit au Bouc : " Mon cher,  
 Il faut nous donner d'air ;  
 Toi qu'es bel homme et grand  
 Lève tes patt' de d'avant.  
 Fais-moi la courte échelle,  
 Comme un ami fidèle,  
 Ce que tu fais pour moi  
 Je le ferai pour toi."  
 La ri flan, etc.

A pein' fut-il en haut,  
 Qu'il lui crie aussitôt :  
 " L'air de la liberté  
 Est bon pour la santé.  
 J'étais tombé là-bas  
 Dans un fort mauvais pas ;  
 J'en suis sorti pourtant.  
 Tâche d'en faire autant."  
 La ri flan, etc.

Or donc, de tout ceci  
 La morale voici :  
 Jeunes, grands et petits,  
 Retenez bien ceci :  
 On rencont' bien des gens  
 Qui font les obligeants ;  
 Ce sont les plus ardents  
 A vous mettre dedans.  
 La ri flan, etc.

## UN CONFESSEUR TROP INDULGENT

Une fillette charmante,  
 L'autre jour (*bis*) se confessant,  
 Etait timide et tremblante  
 Aux pieds de son Révérend :  
 " Parlez sans crainte, (*bis*) mon enfant." (*bis*.)

-C'est avec Lubin, mon père,  
 L'autre soir (*bis*) me promenant  
 Loin du hameau de ma mère,  
 Il me fit un doux serment.  
 " Que vous dit-il, (*bis*) mon enfant ?" (*bis*.)



Il avait le cœur si tendre,  
 Pardonnez, (*bis*) mon Révérend,  
 Car comment ne pas se rendre  
 Quand tout bas le cœur consent ?—  
 “C'est difficile, (*bis*) ô mon enfant.” (*bis*)

“ Je me montrai fort farouche,  
 Mais Lubin (*bis*) en un moment  
 Mit un baiser sur ma bouche  
 Que j'lui rendis à l'instant ! ”—  
 —“ Puis, qu'vous dit-il, (*bis*) ô mon enfant ? ” (*bis*)

“ Qu'aurait-il donc dit, mon père,  
 Ma mèr' vint (*bis*) dans cet instant ” ..  
 —“ Peste soit d'ta sotti' de mère !  
 J'attendais ce dénouement.  
 Lulâme vieille, (*bis*) ô mon enfant ! ” (*bis*)

### LE DISTRAIT

Je suis distrait, c'est une maladie  
 Dont je voudrais à tout prix me guérir :  
 Mon existence est une comédie,  
 En mélodrame elle pourrait finir.  
 Ce serait peu de faire cent folies,  
 Pour ma santé s'il ne m'en coûtait rien.  
 Mais, cet hiver, flânant aux Tuileries,  
 Je suis, trois fois, tombé dans le bassin.  
 Il faut mourir tel que Dieu vous a fait,  
 Que voulez-vous, messieurs, je suis distrait ! } *bis*.

A chaque instant je fais des maladresses,  
 Souvent je sors sans avoir déjeuné ;  
 En écrivant, je me trompe d'adresses,  
 En me rasant je me coupe le nez.  
 Contre les murs tout frais peints je m'appuie,  
 A tous les clous j'accroche mon Elbeuf ;

Tous les deux jours je perds un parapluie,  
 Et contre un vieux je change un chapeau neuf,  
 Ces qui-proquos me vident le gousset,  
 Que voulez-vous, messieurs, je suis distrait ! } *bis.*

Combien de fois en chemin je m'égare,  
 Combien de fois je donne contre un pieu,  
 Combien de fois rallumant mon cigare,  
 Je l'ai fumé par le côté du feu !  
 Combien de fois, en me trompant d'étage,  
 Je me couchais dans le lit du voisin ...  
 Après avoir confondu son ménage,  
 Chassé sa bonne et consommé son vin,  
 Si le pauvre homme en rentrant se fâchait,  
 Je lui disais : pardon, je suis distrait ! } *bis.*

Je viens trop tard prendre la diligence,  
 Ou j'ai laissé mes malles au bureau,  
 Ou bien encor, si j'arrive d'avance,  
 Au lieu de Reims je m'en vais à Bordeaux.  
 En omnibus, malheur à qui m'approche.  
 Sur ses genoux je pose mon paquet,  
 Et mainte fois, on me vit dans ma poche  
 Fourrer six sous qu'un monsieur me passait  
 Mais je lui dis : s'il me prend au collet :  
 Lâchez-moi donc, monsieur, je suis distrait ! } *bis.*

Je viens dîner quand il reste les miettes,  
 Ou par hasard si je suis ponctuel,  
 De invités je brouille les serviettes,  
 Je bois de l'huile et je prise du sel !  
 Dans un salon j'ai la main malheureuse,  
 Je brise tout, je ne fais que faux pas,  
 Ou je meurtris les pieds de ma danseuse,  
 Ou je m'assois sur les chiens et les chats,  
 Et ces messieurs me mordant le mollet,  
 Me font sentir combien je suis distrait ! } *bis.*

En cinq couplets j'ai peint ma balourdise.  
 J'en ai, bien sûr, oublié plus de cent,  
 Car en effet, messieurs, je me ravise,  
 J'en passais un, c'est le plus important.  
 Or, ce couplet c'est vous seuls qu'il regarde,  
 Sans vos bravos je ne veux point sortir.  
 Applaudissez, ou sinon, par mégarde  
 Je pourrais bien moi-même m'applaudir ;  
 Car c'est à moi que l'auteur s'en prendrait, } *bis.*  
 Si le public, ce soir, était distrait !

### LE GAMIN DE PARIS

Le gamin de Paris est un bipède revêtu pour l'ordinaire d'une blouse et d'un grec. On le rencontre dans les carrefours, places publiques et marchés ; tantôt jouant à la toupie ou à la pigoche ; tantôt trottant le nez en l'air et apostrophant l'innocent tourlourou ou la vieille portière en leur criant : " Ah ! c'te balle ! " Il est d'un naturel farceur, joueur, hâbleur railleur, gouailleur, crieur, frappeur, lichardeur, mais par-dessus tout flâneur : du reste, mauvaise tête et bon cœur.

Quand c'est lundi soir,  
 Et qu'j'ai quéques sous, c'qu'est magnifique,  
 Voulez-vous savoir  
 Comment j'dépens' tout mon avoir ?  
 Mon premier devoir  
 Est d'm échapper de la boutique :  
 Car not' cher bourgeois  
 Ne m'laiss' sortir qu'un' fois par mois.  
 Aussitôt parti,  
 J'ecours au Lazari,  
 Ou chez la Saqui :  
 Là, j'suis heuieux, et dans l'entr'acte

Comme i' fait ben chaud,  
 On s'donn' du coco,  
 Et l'on r'mont' bientôt,  
 Croquant chansons et berlingo.  
 Mais j'crois qu'on prend ma place :  
 J'bouscule l'usurpateur,  
 Qui m'appliqu' sur la face,  
 Comme on dit, un' couleur !  
 " Coquin ! j'vois mill' chandelles !  
 " N'importe, que j'dis, sortons :  
 " Car des injures pareilles  
 " Ne s'lav' qu'à coup d'chaussons."

Tra deri de ris,  
 V'là l'gamin d'Paris,  
 I' vit sans soucis  
 Et n'connait point de dépendance.  
 Tra deri, de ra,  
 Et de c'qu'on dira,  
 I' s'en moquera,  
 Et puis voilà,  
 Dra !

Quand j'vais en loupant  
 Du côté du palais d'justice,  
 J'ai ben d'p'agrément,  
 Surtout quand c'est jour de cancan.  
 Si y a pas d'jugement  
 A la morgue au plus tôt j'me g'isse.  
 J'sais qu'ça n'est pas bien :  
 Mais c'est la mode, alors j'y tiens :  
 Pendant les trois jours,  
 \* J'en ai fait d'ces tours  
 Aux vieux troubadours :  
 J'allais voler dans les gibernes :  
 Puis sur les canons,  
 Armés de bâtons,  
 En vain nous tombons,  
 Sitôt l'feu fait, nous y courons.

Mais j'vois un Suiss' qui file ;  
 Des furieux suiv' ses pas.  
 L'sauver c'est difficile.  
 N'import', j'saute dans ses bras.  
 Vainement i' recule,  
 Un' ball' me ras' le front,  
 Ça m'a fait un' virgule,  
 Mais j'crois qu'y a pas d'affront.  
 Tra deri de ris, etc.

Selon la saison.  
 Chaque jeu vient a tour de r le  
 Tantôt nous glissons ;  
 Tantôt à cloch' pieds nous sautons ;  
 Puis nous nous peignons ;  
 On s'poch' les yeux, rien n'est plus drôle.  
 On s'met en lambeaux,  
 Et not' bourgeois nous frott' les os.  
 Mais l'sam'di soir,  
 Ah ! dame, i' faut voir,  
 Comm' sur le comptoir  
 En rangs d'oignons brillent nos verres ;  
 Puis comme au signal,  
 Bientôt dans l'bocal  
 S'insinue l'régal,  
 Et quand on y est, ça n'va pas mal.  
 Puis à mes yeux tout s'brouille,  
 Et battant chaque maison,  
 Je tombe dans une patrouille,  
 Qui me jette au violon...  
 Mais j'crois qu'à mon oreille  
 On parle de voleur !..  
 Voleur ! c'mot-là m'rveille ;  
 Quoiqu'gamin, j'ons d'honneur.  
 Tra deri de ris, etc.

Si j'suis en retard  
 Je grimpe derrière u' voiture.

Comme ell' suit l'boul'vard,  
 Je m'endors lientôt à tout hasard ;  
 Mais par un pétard  
 Que l'cocher m'sonn' dans la figure,  
 J me réveille soudain  
 Tout en haut du faubourg Martin.  
 Mais comm' j'ai d'argent,  
 Ce qu'est consolant,  
 Je vais lestement  
 Ach'ter un sou d'pomm' de terr' frites ;  
 Puis, faisant l'grand tour,  
 Car j'aim' pas le plus court,  
 J'vois tout l'mond' q' court  
 Vers le canal : j'trotte à mon tour.  
 J'entends les cris d'un : mère....  
 J'comprends et sans retard,  
 Plongeant d'un' bonn' manière,  
 J'lui sauv' son p'tit moutard.  
 On parlait d'récompense !  
 Comm' si y avait ben d'quoi ;  
 En pareill' circonstance  
 Tout aut' eût fait comm' moi.  
 Tra deri de ris, etc.

Entendez-vous pas  
 Là-bas le plaisir qui m'appelle ?  
 Je vais de ce pas  
 Avec les aut' prend' mes ébats ;  
 C'est qu'ça tant d'appas,  
 De voir les amis s'donner d'fâile,  
 Qu'on peut ben flâner ;  
 J'dirai queuque coll' pour m'excuser,  
 Quand je serai grand,  
 Ça s'ra différent ;  
 Dieu, q' el agrément  
 De pouvoir agir à ma tête !  
 Né pour le plaisir,  
 A me divertir,  
 Flâner à loisir

J'veux consacrer tout mon a'j'nir... (*silence*)  
 Mais ma pauv' vieille mère,  
 Qui dans le mond' n'a qu'moi,  
 S'rait donc dans la misère !  
 C'te idée là m'glac' d'effroi...  
 Dans ce cœ' r y a pas d'vice :  
 Gugus tu t'corrige'ras.  
 Ell', mourir à l'hospice !  
 Oh ! non, mais dans mes bras....  
 Tra deri de ris etc.

LE VIEUX GARÇON

AIR :— *Connu*

Que de bonjours, vous ai-je dit, fillettes,  
 Mais à présent, il fa t vous dire adieu.  
 J'ai cinquante ans et je porte lunettes,  
 Pour un galant c'est un bien triste aveu.  
 Oui, cès adieux, il faut que je les dise.  
 Sur mes cheveux luit la neige des ans.  
 Jeune minois auprès de barbe grise } *bis.*  
 Serait l'hiver à côté du printemps. }

Adieu la brune et la blonde fidèle  
 Je ne puis plus ni polker, ni valser ;  
 Non, non, le cœur qui bat-sous la flanelle  
 Vers la beauté ne peut plus s'élancer  
 Adieu ces bals, où j'étais ma grâce,  
 Où l'amour à l'hymen fit plus d'un tour.  
 Au coin du feu l'ardent tison remplace. } *bis.*  
 A cinquante ans les flambeaux de l'amour. }

Amour, adieu, il faut céder la place,  
 Et mettre bas les armes aujourd'hui ;  
 Sur ton terrain on perd le droit de chasse.  
 Quant à nos yeux un demi-siècle a lui.

Quand j'empruntais quelques flèches légères  
 A ton carquois, j'allais tout droit au but.  
 Mais maintenant, pour chasser sur tes terres } *his.*  
 Je resterais trop longtemps à l'affût.

### L'EAU ET LE VIN

Sans cesse on nous jette au visage  
 Que plus que nous la brute est sage ;  
 Car elle boit uniquement.  
 Si la soif l'y pousse vraiment,  
 Tandis que notre intempérance  
 Nous porte à boire, soif ou non !  
 Voulez-vous l'explication  
 De cette énorme différence !  
 Ce n'est pas bien malin :

La brute boit de l'eau, nous, nous buvons du vin.

Au fond d'un puits séjour humide,  
 La vérité, dit-on, réside.  
 Au rebours, voyez l'embarras :  
 On dit : *In vino veritas !*  
 Cœurs drois qui cherchez à l'atteindre,  
 Du puits elle ne peut sortir.  
 Car le buveur d'eau sait mentir.  
 Mais l'ivrogne ne sait pas feindre.  
 Ne cherchez plus en vain

La vérité dans l'eau, quand elle est dans le vin

Nous plaignons le sort de Tantale  
 Atteint d'une soif sans égale,  
 Et qui voit l'eau se retirer  
 Quand il veut se désaltérer.  
 C'est un supplice épouvantable,  
 Et que mérite à tout jamais  
 L'auteur du plus grand des forfaits  
 Mais il eût eu, le misérable,  
 Un plus triste destin.

Au lieu d'être de l'eau, si c'eût été du vin !



Contre l'averse que j'essuie,  
 J'ai l'abri de mon parapluie,  
 Dont le dôme en tissu soyeux  
 Chasse loin de moi l'eau des cieux.  
 Du dôme j'aime l'élégance ;  
 Mais le vent flatterait mon goût  
 En le retournant tout à coup.  
 Pour en faire une-coupe immense  
 Que j'aurais à la main,  
 A la place de l'eau, s'il nous pleuvait du vin.

Dans l'onde, quand le soleil brille,  
 Je vois le poisson qui fretille ;  
 Et je me dis, en regardant  
 Le fond de ce cristal mouvant :  
 En y mettant de l'échalotte,  
 Du sel, du beurre, et des oignons,  
 Nous ferions, gourmands de poissons,  
 Une fameuse matelotte,  
 Des gros et du fretin :  
 Au lieu d'être dans l'eau, s'ils étaient dans le vin.

Le vin et l'eau dans la balance,  
 Si l'un a notre préférence,  
 Avouons avec loyauté  
 Que l'autre a son utilité.  
 Car elle sait, faveur insigne !  
 Quand elle tombe en nos sillons,  
 Faire pousser fruits et moissons,  
 Surtout faire pousser la vigne...  
 Aimons là donc enfin  
 Puisque c'est grâce à l'eau que nous buvons du vin.

## ZOZO !

Je suis Zozo, par mes actions comiques,  
 J'ai fait parler de moi pendant z'onze ans.  
 Je suis le fils de mon seul père unique  
 Et pour le sûr aussi ben de mouman.  
 Un jour la nuit, cette pauvre Valère  
 Tomba malade, mon pèr' me dit : " Zozo,  
 Va-t'en chercher du bouillon pour ta mère  
 Qu'est ben malad', là-bas dans un p'tit pot. " } bis

Vite j'm'en fus chez mon tonton Licornes,  
 " Ah! ça, que j'dis, tonton dépêchez-vous,  
 Mettez l'chapeau sur vot' tête à trois cornes,  
 Et fait's ensuite un saut de plus chez nous. "  
 La pauvr' bonn' femm' que l'on croyait perdue  
 De tous côtés en venait pour la voir ;  
 En déjeuner on mangea d'la morue  
 En compagnie, qu'était bouillie du soir. } bis

Mais v'là t'y pas que par ma maladresse  
 Je chavirai les assiett's et les plats.  
 Je fis un' tache à ma veste de graisse,  
 Et mes culottes de ma jambe de drap,  
 Et sur les bas, que mon grand' pèr' de laine  
 M'avait donnés avant de mourir violet  
 Le pauvre' bonhomme est mort d'une migraine } bis  
 Tenant un' cuiss' dans sa bouch' de poulet.

## QUAND LES POULES AURONT DES DENTS

Voilà quéq' chos' qui m'embarasse,  
 Voilà quéq' chose qui m't acasse :  
 Je suis tourmenté par l'amour,  
 C'est à Toinon que j'fais la cour.  
 Je dis à Toinon : " Je t'aime,  
 " Ne m'aimeras tu pas toi-même ? "  
 — " Ah ! si, qu'ell' m'fait, mais dans quéq' temps,  
 " Quand les poull' auront des dents ! "

Cette réponse-là qu'ell' m'a faite,  
 Achève de m'toquer la tête,  
 Car ell' m'a fait voir que j'étais  
 Plus ignorant que j'le pensais.  
 Jamais, à ces p'tit' bêt' qui gloussent,  
 J'ons remarqué quand les dents poussent  
 On d'vrait apprendre aux p'tits enfants,  
 Quand est-cé que les poules ont des dents.

Dir' que j'en ai d'ces volatiles  
 Et que j'les laissais ben tranquilles,  
 Sans m'occuper de leur dentition !  
 Mais à c't-heur' j'y ferai z-attention.  
 Mes poul' à moi sont des poulettes  
 Leurs dents ne sont pas encor' faites.  
 Je leur ouvre le bec, je r'gard' dedans  
 Pour voir s'il leur poussera des dents.

Bêtass' de poul', sont-ell' godiches !  
 J'leur f'rais ben mett' des dents postiches.  
 Ça coût'rait cher, oh ! ma foi, non,  
 Yen a d'aut' que mam'zell' Toinon.  
 J'la cré tout' rempli' de caprices !  
 Ell' dépens' tout en pains d'ép' ces !  
 Je lui r'peindrai mes sentiments  
 Quand les poules auront des dents.

## LE PAYS DE COCAGNE

### CHANSONNETTE

Vive, vive de Cocagne  
 Le charmant et beau pays !  
 Plus on dort et plus on gagne,  
 C'est un rêve, un paradis !  
 Tout y flatte notre envie,  
 On ignore le ch'agrïn,  
 Et l'on peut passer la vie  
 Sans souci du lendemain.

On y voit ployer les branches  
 Sous le poids des fruits confits,  
 Et tomber des avalanches  
 De bonbons et de biscuits :  
 Au lieu d'eau, dans la rivière  
 Coule un vin d'un goût exquis,  
 Et dans l'air, à fleur de terre,  
 Volent des perdreaux rôtis.

Là, plus d'un grand édifice  
 Est construit en sucre fin ;  
 Les murs sont en pain d'épice  
 Et les toits en massepain.  
 Il y neige de la crème,  
 Les grêlons sont du nougat,  
 Et la grande place même  
 Est pavée en chocolat.

Si quelqu'un veut l'entreprendre,  
 Nous partons demain matin ;  
 Mais plus d'un voulut s'y rendre,  
 Et personne n'y parvint.  
 Car, à pied ou par voiture,  
 On ne peut aller là-bas ;  
 Un rempart de confiture  
 En défend l'entrée, hélas !

## LA MONTRE DE MA MARRAINE

### CHANSONNETTE

Ma marraine a fait une emplette,  
 Et m'offrit hier, m'embrassant  
 Pour bouquet, le jour de ma fête,  
 Le cadeau le plus ravissant.  
 Ça faisait tic, tac, quelle joie !  
 De plaisir je tressaille encor :  
 Je vis dans un papier de soie  
 Une brillante montre en or !

Ma montre si jolie  
 Vous êtes ma chérie  
 Que m'n bonheur est grand  
 En vous considérant

Ma marraine m'a dit que grâce  
 A cet adorable bijou  
 Je saurais l'heure de la classe.  
 Et qu'il faut le mettre à mon cou.  
 Il me dira, de ma prière  
 Quand arrivera le moment  
 Ah ! marraine que je suis fière  
 De porter ce bijou charmant.  
 Ma montre si jolie, etc, etc.

Ma marraine veut que je montre  
 Beaucoup de soin pour mes devoirs ;  
 Sans cela ma gentille montre  
 S'arrêterait un de ces soirs !  
 Ah ! mais je serai si docile,  
 Si soumise et pleine d'ardeur,  
 Qu'il ne lui sera pas facile  
 De chagriner ainsi mon cœur !  
 Ma montre si jolie, etc.

## UN RÊVE DE JEUNE FILLE

### CHANSONNETTE

Elles sont trois sous les charmillles  
 Prolongeant un doux entretien,  
 Et causent, mais, vous savez bien...  
 De quoi causent les jeunes filles.  
 Moi j'épouse un grand romancier ;  
 Moi je rêve un beau militaire,  
 La troisième se fit prier...  
 Moi j'aimerais bien un notaire !

A ce vœu digne d'une aieule,  
 Dieu sait si follement on rit....  
 Elle sans se troubler reprit....  
 Je veux un mari pour moi se le :  
 Or, un cœur lo gtemps comprimé  
 Sous l'hypothèque et l'inventaire  
 A nos coquettes est fermé....  
 Ah ! j'aimerais bien un notaire !

Un poète dans son nuage  
 Toujours planant, toujours flottant,  
 Ne trouve pas un seul instant  
 Pour descendre dans son ménage.  
 Parlez-moi d'un homme absorbé,  
 Qui jamais dans son œuvre austère,  
 N'appela la lune Phébé.  
 Ah ! j'aimerais bien un notaire !

Un cœur d'officier, rien de pi e,  
 Vrai salpêtre sous son acier,  
 Un regard va l'incendier,  
 Il saute en l'air pour un sourire.  
 Un notaire sau e fort je u,  
 Il n'eut jamais rien d'un cratère  
 Son aspect seul éteint le feu  
 Ah ! j'aimerais bien un notaire !

Notre fillette fut fidèle.  
 Hélas ! à son rêve insensé,  
 Longtemps elle l'a caressé  
 Et le destin s'est moqué d'elle.  
 Elle avait des yeux enivrants,  
 Mais sa dot était terre à terre,  
 Il lui manqua cent mille francs.  
 Pour se faire aimer d'un notaire !

## LES PIGEONS

## CHANSONNETTE

Qu'ils sont aimables ces oiseaux  
 Si renommés pour la constance !  
 Brûlant toujours de feux nouveaux,  
 Leur cœur est rempli d'innocence.  
 L'amour se plut à les former,  
 Mais par un destin bien étrange,  
 L'un veut qu'ils vivent pour s'aimer,  
 Et l'autre pour vivre les mange.

En vain parmi leurs défenseurs,  
 Il existe un savant aimable,  
 Un peuple affamé de chasseurs  
 Leur fait une guerre implacable,  
 Leur amitié pure et sans art  
 Attendrait un cœur de roche ;  
 Vénus les attèle à son char,  
 Et Comus les met à la broche.

J'en ai vu deux que Céladon  
 Sans doute aurait pris pour modèle ;  
 Le destin leur avait fait don  
 D'une âme brûlante et fidèle.  
 Le couple un matin s'égara.  
 Et chez un traiteur que je note,  
 Le soir un gourmet rencontra  
 Mes deux amoureux en compte.

Pour porter son billet d'amour,  
 Lise en avait un plein d'adresse,  
 Mais son jaloux surprit un jour  
 Ce beau messager de tendresse ;  
 Et pour étouffer le secret,  
 Hélas ! d'une main assassine,  
 Il mit en poche le billet,  
 Et le porteur en clapaudine.

En un mot, ces êtres charmants,  
 Que Vénus caresse et protège,  
 Près des amants et des gourmands  
 Ont un aimable privilège :  
 Concluons, nous qui les mangeons,  
 Que, malgré leur tendre délire,  
 Les amoureux et les pigeons  
 Se laissent plumer sans rien dire.

## L'ASTROLOGUE

### CHANSONNETTE

Il était, sous Charles Septième,  
 Ce qu'on ne verra de sitôt,  
 Un grand devin dont l'art suprême  
 Jamais ne restait en défaut.  
 C'est positif, disait Mabile,  
 Les cieus ainsi l'ont décrété,  
 Ou... je ne suis qu'un imbécile !  
 Et c'était bien la vérité.

Et l'on faisait foule à sa suite,  
 Et chacun de le consulter :  
 " Va-t-on me marier bien vite ?  
 " Dois-je bientôt hériter ? "

L'an prochain, répondait Mabile,  
 Mes hauts calculs l'ont constaté.  
 Ou... je ne suis qu'un imbécile,  
 Et c'était bien la vérité.

" Seigneur Mabile, Agnès, la femme  
 " Du défunt comte Béranger,  
 " Pleure, hélas ! tant, la pauvre dame,  
 " Qu'elle en perd et boire et manger. "



Elle en mourra, répond Mabile,  
 Son cœur est par trop affecté,  
 Ou... je ne suis qu'un imbécile.  
 Et c'était bien la vérité.

" Seigneur Mabile, un marquis brigue  
 " La charge d'argentier du roi,  
 " Contre un vilain faible en intrigue,  
 " Mais fort de talent pour l'emploi."  
 Le vilain l'aura, dit Mabile,  
 Talent passe avant qualité,  
 Ou... je ne suis qu'un imbécile !  
 Et c'était bien la vérité.

" Seigneur Mabile, ah ! quelle histoire !  
 " Ce gros prieur de Saint Martin,  
 " Sous la table du réfectoire,  
 " On l'a trouvé mort ce matin."  
 C'est le carême, dit Mabile,  
 Le jeûne épuisait sa santé,  
 Ou... je ne suis qu'un imbécile !  
 Et c'était bien la vérité.

---

## LE MOIS DE MAI

### CHANSONNETTE

Savez-vous où gîte  
 Mai, ce joli mois,  
 Qui s'enfuit plus vite  
 Que la biche au bois ?

Au sein des plus closes retraites  
 Que le printemps sait se choisir,  
 Dans la verdure et les fleurettes  
 Gîte ce doux mois du plaisir.

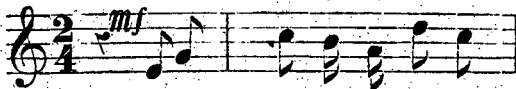
Les zéphyr<sup>s</sup> lui font cortège,  
 Et de fleurs bordent les sentiers.  
 Comme pour lui jeter leur neige,  
 Devant lui ploient les vieux pommiers.

Le soleil a quitté le signe  
 Du Taureau sous les deux Jumeaux ;  
 Avec l'épi fleurit la vigne,  
 Consolatrice de nos maux :  
 Quel parfum de ces fleurs émane  
 Sur ces champs de pourpre voilés !  
 Quelle vive musique plane  
 D'oiseaux et d'insectes ailés !

A midi les roches brûlantes  
 Redisent le chant des coucous.  
 Les tourterelles roucoulantes  
 Font vibrer la feuille de houx !  
 Quand la forêt deviendra brune,  
 Le rossignol aura son tour,  
 Aux fraîches clartés de la lune,  
 Pour achever l'hymne d'amour.

Dès l'aube chante l'alouette,  
 Pour les oiseaux c'est le signal :  
 Chacun sur sa branche répète  
 Son petit refrain matinal :  
 Au sein des blés c'est la voix grêle  
 De la caille ou de la perdrix ;  
 L'hirondelle au chaume fidèle  
 Perce l'air de ses petits cris

## LE BONHEUR ET L'AMOUR (1)

*Paroles et musique de G. Nadaud.**Allegretto.*

A la por - te de Mar-gue-



ri - te Un ma - tin on frappe tout bas :



Ou - vrez bien vi - - - te,



Nom-mez-vous, ou je n'ou-vre pas.



Qui je suis bel-le Margue - ri - te, Vous ne

(1) Cette chansonnette a été publiée avec accompagnement dans la livraison de juin 1882 de l'ALBUM MUSICAL.



comp-tiez pas sur l'hon - neur De ma vi-



si - - - te, Car on me



nom-me le bon - heur.....

Le bonheur, dit la jeune fille,  
 Me voici, souffrez seulement,  
 Que je m'habille  
 Je suis à vous dans un moment.  
 — Mon enfant, ouvrez-moi la porte,  
 La toilette ne sert de rien,  
 Et puis qu'importe ?  
 Je suis aveugle, on le sait bien.

— C'est vrai ; mais ma honte est extrême,  
 Car je ne sais par quel souci,  
 Devant moi-même  
 Je n'oserais paraître ainsi.  
 Donnez-moi la moitié d'une heure,  
 Et je serai prête à mon gré.  
 — Soit ! je demeure,  
 Répond l'étranger, j'attendrai.

—Vous, attendre ! dit Marguerite,  
 Je voudrais bien vous croire, mais  
 C'est chose écrite  
 Que le bonheur n'attend jamais.  
 Ses discours ne sont pas les vôtres,  
 Monseigneur, vous vous trafissez,  
 Cherchez en d'autres,  
 Passez votre chemin, passez !

A ce trait j'ai pu vous connaître,  
 Et si je m'en fie à mon cœur,  
 Vous devez être  
 L'Amour et non pas le Bonheur.

### LE SOLDAT EN GOGUETTE

J'suis en fonds,  
 Chantons, rions, buvons !  
 J'suis en fonds,  
 En avant les carafons !

Câmarad's, vous saurez donc  
 Que de ma tant' c'est un don,  
 Dix écus, ni moins, ni plus,  
 Qu'elle m'envoie en *quibus*.  
 J'suis en fonds, etc.

Sergent, caporal, et vous,  
 Tambours, venez avec nous ;  
 Je voudrais dans ce moment  
 Régaler tout l'régiment.  
 J'suis en fonds, etc.

J'ai reçu un boursicot  
 Avec un gilet d'tricot ;  
 Pour que l'régal soit complet.  
 Nous mangerons le gilet.  
 J'suis en fond, etc.

Si ma tant' ne m'donn' plus rien,  
 J'ai mon oncle... il a du bien !..  
 Et j'aim' trop les restaurants  
 Pour oublier mes parents.  
 J'suis en fonds, etc.

Garçon, mettez sans retard  
 Du suc' dans l'om'lette au lard ;  
 Et soignez le bain de pied  
 Du p'tit verr' de l'amitié.  
 J'suis en fonds, etc.

On doit se ba tre demain :  
 Jurons, le verre à la main,  
 Pour mieux vexer l'étranger,  
 De tout boire et d'tout manger.  
 J'suis en fonds, etc.

En guerr' le métier d'soldat  
 Est vraiment un bel état ;  
 Un boulet peut nous r'lancer,  
 C'n'est pas la pein' d'amasser.  
 J'suis en fonds, etc.

Si l'canon m'sign' mon renvoi,  
 Camarad's, promettez-moi  
 A ma santé d'boire encor,  
 Même après que je s'rai mort.

J'suis en fonds,  
 Chantons, rions, buvons,  
 J'suis en fonds,  
 En avant les carafons .

## LA PEUREUSE

## CHANSONNETTE

Nous habitons une chaumière  
 Sur la colline, au bord de l'eau ;  
 Là, seule auprès de ma grand'mère,  
 Le jour tout me semble beau :  
 Mais dès que la nuit devient sombre,  
 La paix s'éloigne de mon cœur :  
 Je tremble en regardant mon ombre,  
 Et de tout je sens que j'ai peur.

Du chêne dont j'aime l'ombrage,  
 Quand le soleil est trop ardent,  
 Le soir je fuis l'aspect sauvage :  
 Il me semble voir un géant.  
 Sous le bosquet, où dès l'aurore,  
 Chanter, jouer, fait mon bonheur,  
 Quand il fait nuit, je tremble encore,  
 Et de tout je sens que j'ai peur.

Le matin, je cours la campagne  
 Sans redouter aucun danger ;  
 Mais le soir la frayeur me gagne  
 Rien que pour aller au verger.  
 Le vent qui souffle en le feuillage,  
 Au loin les pas du laboureur,  
 Jusqu'à la cloche du village,  
 Ah ! de tout je sens que j'ai peur.

Le matin, sur l'herbe fleurie,  
 Avec Colin j'aime à causer.  
 Souvent même, quand il m'en prie,  
 Je lui permets de m'embrasser ;  
 Mais le soir, pour faire l'aimable,  
 Chez nous s'il frappe avec douceur,  
 Je dis : " N'ouvrons pas, c'est le diable !"  
 Car de tout je sens que j'ai peur.

Ah ! comme je suis malheureuse  
 Quand vient l'heure de se coucher !  
 Jusqu'à mon lit, toute honteuse,  
 Je vais en m'écoutant marcher :  
 Si j'entends le moindre murmure,  
 Toute habillée, avec terreur,  
 Je me mets sous ma couverture,  
 Et là toute la nuit j'ai peur.

---

 LE NEZ

## CHANSONNETTE

C'est par le nez que tout se flaire,  
 Et premier organe des sens,  
 Le nez nous guide et nous éclaire  
 Dans nos désirs les plus pressants.  
 La Providence, toujours sage,  
 En créant le nez, eut grand soin,  
 Qu'il fut au milieu du visage,  
 Afin qu'on le vit de plus loin.

Chacun cite de sa maîtresse  
 Les dents, les yeux ou les contours,  
 Mais bien rarement on adresse  
 A son nez de tendres discours :  
 Eh ! messieurs, faites qu'il partage  
 Les éloges que vous donnez :  
 Que serait le plus beau visage,  
 Si l'on n'y voyait pas de nez ?

Voyez ce gourmand, il devine  
 Quand vous donnez de bons dînés,  
 Chez vous alors il s'achemine :  
 Les gourmands ont toujours bon nez.  
 Voyez encor cet homme en place,  
 D'opinions changeant souvent :  
 Veut-il obtenir quelque grâce,  
 Il a toujours le nez au vent.



J'aime un nez à la Roxelane.  
 Il donne aux belles l'air mutin ;  
 Sur une jeune courtisane  
 Un nez à la grecque est divin ;  
 Chez une noble et grande dame  
 Je recherche un nez aquilin  
 Mais si je prenais une femme,  
 Je voudrais qu'elle eut le nez fin.

Le nez est le miroir de l'âme,  
 Sur lui tout se peint, tout agit  
 Avons-nous la fièvre, il s'enflamme,  
 Quand nous buvons trop il rougit,  
 Enfin, si dans un tête-à-tête,  
 Nos vœux ne sont pas couronnés,  
 Au lieu de notre air de conquête  
 Cela nous donne un pied-de-nez.

## L'AMANTE INCONNUE

### CHANSONNETTE

AIR : — *Sal canadien, terre chérie.*

Mes chers amis, vous allez rire,  
 Vous allez vous moquer de moi  
 Je suis amoureux, je soupire,  
 J'ai de nouveau donné ma foi.  
 Cependant de celle que j'aime  
 Je n'ai jamais suivi les pas :  
 Et s'il faut vous l'avouer même  
 C'est que je ne la connais pas.

Ne croyez pas que je plaisante  
 Sa plume a fait naître mes feux :  
 Dans ses lettres elle est charmante,  
 Son style me rend amoureux ;

Au sentiment, à la finesse  
 Elle doit joindre mille appas :  
 C'est pourquoi j'y pense sans cesse  
 Tout en ne la connaissant pas.

Je me la figure bien faite,  
 Brune ou blonde ça m'est égal,  
 De fort beaux yeux, pas trop coquette,  
 Un nez grec, un front virginal,  
 Une voix douce, un air aimable  
 Un pied petit, un joli bras....  
 Je puis bien la faire adorable  
 Puisque je ne la connais pas.

Pourtant une crainte m'obsède  
 Et trouble mes rêves d'amour ;  
 Elle est peut-être vieille et laide,  
 Celle à qui je pense toujours.  
 Alors, illusion chérie !  
 Je te perdrais, ah ! dans ce cas,  
 Tâché toujours ma chère amie,  
 Que je ne te connaisse pas.

---

## LA PLUME

AIR :—*Sol canadien*

A la plume rendons hommage,  
 Nous envions tous ses faveurs :  
 Heureux qui sait en faire usage  
 Sans en éprouver les rigueurs !  
 On souffre quand un sot la guide,  
 Mais le ciel forme peu d'élus ;  
 Plume de Racine et d'Ovide  
 Hélas ! on ne vous taille plus.

Changeant de ton comme de maître,  
 Servant et l'intrigue et l'amour,  
 Combien d'écrits elle a fait naître  
 Qui n'ont pas duré plus d'un jour !  
 Elle a tracé mainte bévue  
 Fruit du despotisme irrité ;  
 Mais trop rarement on l'a vue  
 Conduite par la vérité.

Hommage à la plume fidèle  
 Qui du peuple défend les droits,  
 Et dans une page immortelle  
 Pour le pauvre élève la voix.  
 Honte à celle qui se partage  
 Qui pour de l'or se vend soudain,  
 Et qu'on voit changer de langage  
 Sans pour cela changer de main !

Puisse quelque plume nous rendre  
 Molière, Voltaire, Rousseau !  
 Puisse-t-elle à l'instant se fendre,  
 Pour qui dénigre son berceau !  
 Et vous, auteurs de cent volumes  
 Ecrits pour engourdir nos sens,  
 De grâce ne taillez vos plumes  
 Que pour faire des cure-dents !

# TROISIEME PARTIE

## ROMANCES

### LE RÉGIMENT DE SAMBRE-ET-MEUSE<sup>(1)</sup>

*Musique de R. Planquette.*

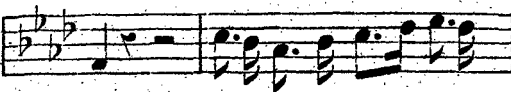
*Marziale.*



Tous ces fiers enfants de la

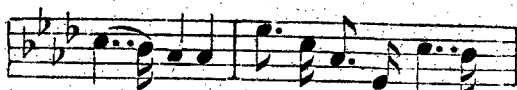


Gau le Allaient sans trêve et sans re-



pos Avec leurs fu - sils sur l'é -

(1) Cette chanson a été publiée avec accompagnement dans la livraison de mai 1882 de l'ALBUM MUSICAL.



peu - le, Cou - rage au cœur et sac au



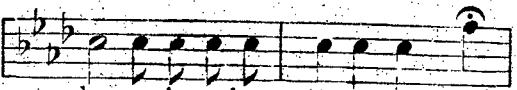
dos. La gloi - re était leur nour - ri -



tù - re, Ils é - taient sans pain, sans sou -

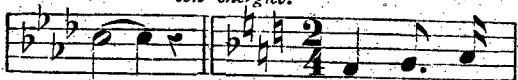


liers; La nuit, ils couchaient sur la



du - re, A - vec leurs sacs pour o - reil -

*con energico.*



ler....

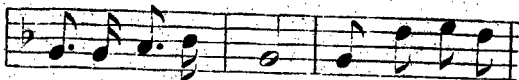
Le ré - gi -



ment de Sambre-et - Meu - se Marchait toujours au



cri de li-ber - té, Cherchant la



rou - te glo - ri - eu - se, Qui l'a con-



duit à l'im-mor - ta - li - té.

Pour nous battre ils étaient cent mille,  
 A leur tête ils avaient des rois ;  
 Le général, vieillard débile,  
 Faiblit pour la première fois.  
 Voyant certaine la défaite,  
 Il réunit tous ses soldats,  
 Puis il fit battre la retraite,  
 Mais eux ne l'écoutèrent pas.

#### REFRAIN.

Le régiment de Sambre-et-Meuse.  
 Marchait toujours au cri de liberté,  
 Cherchant la route glorieuse  
 Qui l'a conduit à l'immortalité !

Le choc fut semblable à la foudre :  
 Ce fut un combat de géants ;  
 Ivres de gloire, ivres de poudre,  
 Pour mourir ils serraient les rangs !

Le régiment par la mitraille,  
Était assailli de partout,  
Pourtant, la vivante muraille,  
Impassible, resta t debout.

Le régiment de Sambre-et-Meuse  
Marchait toujours au cri de liberté,  
Cherchant la route glorieuse,  
Qui l'a conduit à l'immortalité.

Le nombre eut raison du courage,  
Un soldat restait, le dernier !  
Il se défendit avec rage,  
Mais bientôt fut fait prisonnier !  
En voyant ce héros farouche,  
L'ennemi pleura sur son sort ;  
Le héros prit une cartouche,  
Jura... puis se donna la mort.

Le régiment de Sambre-et-Meuse  
Reçut la mort aux cris de liberté,  
Et son histoire glorieuse  
Lui donne droit à l'immortalité !

---

## LE LAC

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour ;  
Ne pourrions-nous jamais sur l'océan des âges  
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année a peine a fini sa carrière,  
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde, j- viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,  
 Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;  
 Ainsi le vent jetait l'écumée de tes ondes  
 Sur ses pieds adorés.

Un soir t'en souvient-il ? nous voguions en silence.  
 On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,  
 Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
 Tes flots harmonieux,

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure ! —  
 Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir !  
 Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
 Au moins le souvenir.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,  
 Que les parfums légers de ton air embaumé,  
 Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,  
 Tout dise : ils ont aimé !

LAMARTINE.

---

### LA DAME BLANCHE

Air : — *Connu.*

D'ici voyez ce beau domaine  
 Dont les créneaux touchent le ciel,  
 Une invisible châtelaine  
 Veille en tout temps sur ce castel.  
 Chevalier félon et méchant,  
 Qui tramez complot malfaisant,  
 Prenez garde, (*bis.*)  
 La dame blanche vous regarde,  
 La dame blanche vous entend.



Sous ces voûtes, sous ces tourelles,  
 Pour éviter les feux du jour,  
 Parfois gentilles pastourelles,  
 Redisent doux propos d'amour.  
 Vous, qui parlez si tendrement,  
 Jeune fillette, tendre amant,  
 Prenez garde, etc.

En tous lieux protégeant les belles,  
 Et de son sexe ayant pitié,  
 Quand les maris sont infidèles,  
 Elle en avertit leur moitié.  
 Perfide époux, cœur inconstant,  
 Qui trahissez votre serment,  
 Prenez garde, etc.

---

### L'HIRONDELLE ET LE PROSCRIT

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle ?  
 Ah ! viens fixer ton vol auprès de moi.  
 Pourquoi me fuir lorsque ma voix t'appelle ?  
 Ne suis-je pas étranger comme toi ? (*bis.*)

Peut-être, hélas ! des lieux qui t'ont vu naître  
 Un sort cruel te chasse ainsi que moi.  
 Viens déposer ton nid sous ma fenêtre :  
 Ne suis-je pas voyageur comme toi ? (*bis.*)

Dans ce désert, le destin nous rassemble.  
 Va, ne crains pas de rester près de moi :  
 Si tu gémiss, nous gémirons ensemble :  
 Ne suis-je pas exilé comme toi ? (*bis.*)

Quand le printemps reviendra te sourire,  
 Tu quitteras et mon asile et moi ;  
 Tu voleras au pays du Zéphire :  
 Ne puis-je, hélas ! y voler comme toi ? (*bis.*)

Tu reverras ta première patrie,  
 Le premier nid de tes amours... et moi,  
 Un sort cruel confine ici ma vie ;  
 Ne suis-je pas plus à plaindre que toi ? (*bis*)

---

### LA PRIERE DU CHATELAIN

AIR :— *Quand je veux chasser la tristesse*

Déjà le vent du soir soupire  
 Dans les vieux débris de la tour ;  
 Déjà le flot du lac expire,  
 En murmurant la fin du jour ;  
 Mais on dirait qu'à la rivière  
 L'écho redit un chant lointain.  
 Ecoutez bien, c'est la prière  
 Du châtelain.

Le pâtre, sur sa mandoline,  
 Module ses refrains d'espoir ;  
 L'airain sacré de la colline  
 Annonce l'angélus du soir ;  
 Tandis qu'on prie à la chaumière,  
 Au loin résonne un chant lointain.  
 Ecoutez bien, etc.

Là-bas, il est dans la vallée,  
 Au bois où souffle le zéphyre ;  
 Il prie au pied d'un mausolée,  
 Tombe chère à son souvenir.  
 Sa voix se mêle avec mystère  
 Aux chansons du hameau voisin.  
 Ecoutez bien, etc.

## JE GARDE MA FOI

AIR :—*Ah! que l'amour, etc.*

Moi t'oublier, est-il en ma puissance ?  
Effort cruel qu'on exige de moi !  
Si tu le veux, le repos, l'espérance,  
Je perdrai tout, mais je garde ma foi.

Je t'oublierai quand on verra l'abeille  
Fuir le travail et goûter le loisir ;  
Je t'oublierai quand la rose vermeille  
Refusera le baiser du zéphir.

Je t'oublierai quand la biche timide  
Viendra s'offrir au chien qui la poursuit ;  
Je t'oublierai quand le courant rapide,  
Remontera vers la source qui fuit.

Ah ! laisse-moi le plaisir de mes larmes ;  
Est-il un bien qui vaille mes douleurs ?  
J'aime ma peine, elle a pour moi des charmes  
Puisque c'est toi qui fais couler mes pleurs.

## LA SAVOYARDE

AIR :—*Connu.*

Tu vas quitter notre montagne,  
Pour t'en aller bien loin, hélas !  
Et moi, ta mère et ta compagne,  
Je ne pourrai guider tes pas !  
L'enfant que le ciel vous envoie,  
Vous le gardez, gens de Paris,  
Nous, pauvres mères de Savoie,  
Nous le chassons loin du pays  
En lui disant : Adieu !  
A la grâce de Dieu !  
Adieu ! à la grâce de Dieu !

Ici commence ton voyage :  
 Si tu n'allais pas revenir !  
 Ta pauvre mère est sans courage,  
 Pour te quitter, pour te bénir.  
 Travaille bien, fais ta prière :  
 La prière donne du cœur ;  
 Et quelquefois pense à ta mère,  
 Cela te portera bonheur.  
 Va, mon enfant, adieu ! etc.

Il s'en va donc par la vallée,  
 Gagner son pain sous d'autres cieux  
 Longtemps, longtemps et désolée,  
 Sa mère le suivit des yeux ;  
 Mais lorsque sa douleur amère  
 N'eut plus son cher fils pour témoin,  
 Elle pleura, la pauvre mère,  
 L'enfant qui lui disait de loin :  
 Ma bonne mère, adieu ! etc.

### MON ÂME A DIEU, MON CŒUR A TOI

La voile est à la grande hune,  
 Disait un Breton à genoux,  
 Je pars pour chercher la fortune,  
 Qui ne veut pas venir à nous.  
 Je reviendrai bientôt, j'espère,  
 Sèche tes yeux, prie, attends-moi,  
 En te quittant, ma bonne mère,  
 Mon âme à Dieu, (*bis*) mon cœur à toi.

Pour rendre le sort favorable,  
 Chantaient les marins à loisir,  
 Il faut vendre son âme au diable,  
 Et livrer son cœur au plaisir.  
 Mais lui, songeant à sa chaumière,  
 Pleine de tendresse et pleine de foi,  
 Il répétait, ma bonne mère,  
 Mon âme à Dieu, (*bis*) mon cœur à toi.

Errant de rivage en rivage,  
 Enfin il amasse un trésor,  
 Et puis il retourne au village,  
 C'est pour sa mère tout son or,  
 Mais il lit ces mots sur la pierre ;  
 Je pars aussi, mon fils, plains-moi ;  
 Mais dans le ciel comme sur la terre,  
 Mon âme à Dieu, (*bis*) mon cœur à toi,  
 Oui dans le ciel, comme sur la terre,  
 Mon âme à Dieu, (*bis*) mon cœur à toi.

---

### AVE MARIA

Ave, Maria !  
 Car voici l'heure sainte ;  
 La cloche tinte :  
 Ave Maria ?

Tous les petits anges  
 Au front radieux  
 Chantent vos louanges,  
 O Reine des Cieux !  
 Ave, Maria ! etc.

Tout dort sous votre aile  
 L'enfant au berceau,  
 La pauvre hirondelle,  
 Dans son nid d'oiseau.  
 Ave, Maria ! etc.

Vous êtes la voile  
 Du pauvre marin ;  
 Vous êtes l'étoile  
 Du bon pèlerin.  
 Ave, Maria ! etc.

Vous êtes servante  
Des pauvres blessés ;  
Vous êtes l'amante  
Des cœurs délaissés,  
Ave, Maria ! etc.

Votre nom si tendre  
Sur un front mortel  
Fait toujours descendre  
La beauté du ciel.  
Ave, Maria ! etc.

Aussi les Mariés,  
En chœurs gracieux,  
A vous réunies,  
Montent vers les cieux.  
Ave Maria ! etc.

Mais le jour s'en va ;  
De la cloche qui tinte  
Finit la plainte :  
Ave, Maria !

G. LEMOINE

---

## LE SOLDAT ET LE BERGER

AIR :— *Connu*

— Vois-tu cette troupe guerrière  
Déployer ses nobles drapeaux ?  
Berger, laisse-là ta chaumière,  
Et ta houlette et tes troupeaux  
Parmi les fils de la victoire  
Viens briller d'un plus noble éclat ;  
Quitte le repos pour la gloire.  
Fais-toi soldat, fais-toi (*bis*) soldat.

—Soldat, vois-tu ces eaux dociles  
 Suivre la pente du coteau ?  
 C'est l'image des jours tranquilles  
 Qui s'écoulent dans ce hameau.  
 Tes lauriers arrosés de larmes  
 N'offrent qu'un bonheur passager ;  
 Le nôtre est pur, quitte tes armes,  
 Fais-toi berger, fais-toi (*bis*) berger.

—Quoi, moi, désertir la carrière  
 Que Mars ouvre à ses favoris,  
 M'ensevelir dans la poussière  
 Couvert d'opprobre et de mépris !  
 Lorsqu'à mon bras le ciel confie  
 L'intérêt sacré de l'état :  
 Mon sang est tout à ma patrie,  
 Je suis soldat, je suis (*bis*) soldat.

—Des vrais amis l'heureux modèle  
 En tous lieux mon chien suit mes pas :  
 Guidé par ce gardien fidèle  
 Mes agneaux ne s'écartent pas.  
 Ma cabane échappe au tonnerre  
 Qui met les trônes en danger ;  
 Des rois, que me fait la colère ?  
 Je suis berger, je suis (*bis*) berger.

—Aux fiers accents de la trompette  
 Tressaille mon cœur généreux,  
 —Aux doux accents de la musette  
 Palpite mon cœur amoureux.  
 —Adieu berger, l'honneur m'appelle,  
 J'entends le signal du combat.  
 —Voici venir ma pastourelle,  
 Adieu, soldat, adieu (*bis*), soldat.

## LA PLAINTÉ DU MOUSSE

Pourquoi m'avoir livré, l'autre jour, ô ma mère,  
 A ces hommes méchants, qu'on nomme matelots,  
 Qui toujours aux enfants parlent avec colère,  
 Et se plaisent à voir leurs cris et leurs sanglots ?  
 Toi, mère, tu rendais la douleur moins pénible,  
 Ta voix était plus douce à celui qui pâtit ;  
 Si ces gens sont méchants, la mer est bien terrible !  
 Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ? (*bis*)

Dans ton logis le pain était bien noir, ma mère,  
 Mais ta main le donnait avec des mots si doux,  
 Que pour moi la saveur en était moins amère,  
 Et puis e le mangeais assis sur tes genoux.  
 Ici point de pitié, personne là qui m'aime,  
 Et lorsque le repas des matelots finit,  
 On me jette ma part en lançant un blasphème.  
 Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ? (*bis*)

Mais qui vient donc encor troubler ma rêverie !  
 Un bruit qui m'épouvante a retenti partout,  
 J'entends l'aigre sifflet du maître qui nous crie :  
 " Quittez votre hamac, allons, debout, debout ! "  
 On se parle tout bas, et chacun s'inquiète ;  
 J'entends les mâts craquer et la mer qui mugit ;  
 Tout le ciel est en feu, grand Dieu ! c'est la tempête !  
 Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ? (*bis*.)



## LE PETIT MOUSSE NOIR

AIR : — *Mon enfant, tu voudrais comprendre*

Sur le grand mât d'une corvette  
 Un petit mousse noir chantait,  
 Disant d'une voix inquiète  
 Ces mots que la brise emportait :  
 Ah ! qui me rendra le sourire  
 De ma mère m'ouvrant ses bras ?  
 Filez, filez, ô mon navire :  
 Car le bonheur m'attend là-bas.

Quand je partis, ma bonne mère  
 Me dit : " Tu vas sous d'autres cieus,  
 De nos savanes la chaumière  
 Va disparaître de tes yeux ;  
 Pauvre enfant, si tu savais lire,  
 Je t'écrirais souvent, hélas ! "  
 Filez, filez, ô mon navire :  
 Car le bonheur m'attend là-bas.

On te dira dans le voyage  
 Que pour l'esclave est le mépris ;  
 On te dira que ton visage  
 Est aussi sombre que les nuits ;  
 Sans écouter, laisse-les dire ;  
 Ton âme est blanche, eux n'en ont pas.  
 Filez, filez ô mon navire :  
 Car le bonheur m'attend là-bas.

Ainsi chantait sur la misaine  
 Le petit mousse de tribord ;  
 Quand tout à coup le capitaine  
 Lui dit, en lui montrant le port :  
 " Va, mon enfant, loin du corsaire,  
 Sois libre, et fuis des cœurs ingrats,  
 Tu vas revoir ta pauvre mère  
 Et le bonheur est dans ses bras. "

MARC CONSTANTIN

## REGRETS D'ABSENCE

AIR :—*Home, sweet home*

Toi qui me fis connaître  
 Un instant le bonheur,  
 Toi qui seul a fait naître  
 Le désir dans mon cœur,  
 Tu vas loin de ta mie  
 Oublier notre amour,  
 Ah ! songe que ma vie  
 Dépend de ton retour.

Las ! las ! las ! hélas !  
 En vain ma voix l'appelle :  
 Lindor ne m'entend pas.

D'un si lointain voyage  
 Accusant le destin,  
 Chaque jour sur la plage  
 Je viens gémir en vain ;  
 Si je conte ma peine  
 A ces flots mugissants.  
 Le vent qui les entraîne  
 Redira mes accents.

Las ! las ! las ! hélas !  
 En vain ma voix l'appelle,  
 Lindor ne répond pas.

Ah ! de mon infortune  
 Qui donc prendra pitié ?  
 Tout ici m'importune,  
 Tout, jusqu'à l'amitié ;  
 Le tourment que j'endure  
 Me cause tant d'effroi  
 Que toute la nature  
 Semble dire avec moi :

Las ! las ! las ! hélas !  
 En vain ma voix l'appelle,  
 Lindor ne revient pas !

## LES TROIS TEMPS DU VERBE AIMER

Si rêveur, sortant du village,  
 Vous rencontrez dès le matin  
 De blondes enfants sous l'ombrage,  
 Courant et se donnant la main ;  
 Vous irez vers la plus gentille,  
 Et lui direz : Un jour viendra  
 " Où vous *aimerez*, jeune fille. " } *bis.*  
 Alors l'enfant vous sourira.

Sur quelque solitaire rive,  
 Si, par un beau soir de printemps,  
 Vous rencontrez, seule et pensive,  
 Brune fillette de seize ans,  
 Dites-lui bas, passant près d'elle :  
 " Votre amant vous épousera,  
 Car vous l'*aimés*, mademoiselle ! " } *bis.*  
 Et la fillette rêvera.

A la vieille qui va tremblante,  
 Et dont les traits sont flétris,  
 Dites-lui : " Vous fûtes charmante,  
 Bien doux était votre souris ;  
 Quand vous étiez fraîche et vermeille,  
 Ce temps jamais ne reviendra,  
 Vous *avez aimé*, bonne vieille ! " } *bis.*  
 Alors la vieille pleurera !

V. BARON.

## ADIEUX DE MARIE STUART

MUSIQUE DE B. WILHEM.

Adieu, charmant pays de France,  
 Que je dois tant chérir !  
 Berceau de mon heureuse enfance,  
 Adieu ! te quitter, c'est mourir !

Toi que j'adoptai pour patrie,  
 Et d'où je crois me voir bannir,  
 Entends les adieux de Marie,  
 France, et garde le souvenir.  
 Le vent souffle, on quitte la plage,  
 Et peu touché de mes sanglots,  
 Dieu, pour me rendre à ton rivage,  
 Dieu n'a point soulevé les flots !  
 Adieu, etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime  
 Je ceignis les lys éclatants ;  
 Il applaudit au rang suprême  
 Moins qu'aux charmes de mon printemps.  
 En vain la grandeur souveraine  
 M'attend chez le sombre Ecossais ;  
 Je n'ai désiré d'être reine  
 Que pour régner sur les Français.  
 Adieu, etc.

L'amour, la gloire, le génie.  
 Ont trop enivré mes beaux jours.  
 Dans l'inculte Calédonie  
 De mon sort va changer le cours.  
 Hélas ! un présage terrible  
 Doit livrer mon cœur à l'effroi !  
 J'ai cru voir dans un songe horrible  
 Un échafaud dressé pour moi !  
 Adieu, etc.

France, du milieu des alarmes,  
 La noble fille des Stuarts.  
 Comme en ce jour qui voit ses larmes,  
 Vers toi tournera ses regards.  
 Mais Dieu ! le vaisseau trop rapide  
 Déjà vogue sous d'autres cieus :  
 Et à nuit de son voile humide  
 Dérobe tes bords à mes yeux.  
 Adieu, etc.

BÉRANGER.

## BRISE DU SOIR

Brise du soir qui vient sur ma fenêtre  
 Berçer mes résédas et mes rosiers en fleur,  
 Brise errante du soir, tu passeras peut-être  
 Où vont tous mes soupirs, les rêves de mon cœur.

Brise du soir, que ta plus douce haleine,  
 Ton souffle le plus doux et le plus amoureux,  
 S'épuise à soulever et déroule avec peine,  
 Sur son cou libre et nu, l'or de ses blonds cheveux.

Brise du soir, murmure à son oreille,  
 Pour l'endormir, tes bruits, tes concerts les plus doux  
 Tandis, que dans les pleurs, en priant, moi, je veille,  
 Et chante dans la nuit, seul, loin d'elle, à genoux.

## LES LOUIS D'OR

Un soir, le long de la rivière,  
 Sous l'ombre des noirs peupliers,  
 Près du moulin de la meunière,  
 Passait un homme de six pieds.  
 Il avait la moustache grise,  
 Le chapeau rond, le manteau bleu ;  
 Dans ses cheveux sifflait la bise :  
 C'était le diable ou le bon Dieu.  
 Sa voix qui sonnait comme un cuivre  
 Et qui rendait le son du cor  
 Me dit : " Au bois il faut me suivre  
 " Je te promets cent louis d'or ! "

Je le suivis sans résistance,  
 Par son œil rouge ensorcelé :  
 Il m'aurait montré la potence  
 Que je n'aurais pas reculé.

Il marchait plus vite qu'un lièvre  
 Et n'avait pas l'air de courir ;  
 La frayeur me donnait la fièvre,  
 Je croyais que j'allais mourir.  
 Mais lui, pour me faire revivre,  
 Disait, rendant le son du cor :  
 " Au fond du bois il faut me suivre,  
 " Je te promets cent louis d'or ! "

Au fond du bois nous arrivâmes,  
 Il faisait nuit, les arbres verts  
 Jetaient dans l'air de vertes flammes,  
 Je crus entrer dans les enfers.  
 J'entends un bruit épouvantable,  
 Et je vois mon homme tout nu :  
 Holà ! je reconnais le diable  
 A sa queue, à son front cornu.  
 Il me fait voir ouvert un livre,  
 Où rien n'était écrit encor,  
 Et me dit de sa voix de cuivre :  
 " Veux-tu gagner cent louis d'or ? "

" Jure ton sang, jure ton âme,  
 " Jure le diable et jure Dieu,  
 " Que tu n'épouseras pas femme  
 " Ni du hameau, ni d'autre lieu.  
 " Au moins avant la quarantaine,  
 " Et qu'on te verra tous les jours  
 " Courir de fredaine en fredaine  
 " Sans te fixer dans tes amours ! "  
 Quand sa griffe eut rongé le livre,  
 Sa voix résonna comme un cor ;  
 Il me dit : " Signe, et je te livre,  
 " En or sonnante, cent louis d'or ! "

Au lieu de signer sur la page  
 Où le diable avait mis ses doigts,  
 Je songeai qu'il était plus sage  
 De faire un grand signe de croix.  
 Le diable partit en fumée,

Et je fus transporté soudain  
 Chez ma meunière bien-aimée,  
 Dans une chambre du moulin.  
 Elle disait : " Tiens, je te livre  
 " Mon cœur, mon moulin, mon trésor.  
 Elle avait en gros sous de cuivre,  
 La belle avait cent louis d'or.

PIERRE DUPONT.

### LES FEUILLES MORTES

Mes jours sont condamnés, je vais quitter la terre !  
 Il tant vous dire adieu, sans espoir de retour !  
 Vous qui pleurez, hélas ! bel ange tutélaire,  
 Laissez tomber sur moi vos doux regards d'amour  
 Du céleste séjour entr'ouvrez-moi le portes.  
 Et du Maître éternel pour adoucir la loi,  
 Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes, }  
 Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu pour moi. } *bis.*

Où, le premier printemps va fleurir sur ma tombe ;  
 Où, ce jour qui m'éclaire est mon dernier soleil,  
 Et des arbres jaunis chaque feuille qui tombe  
 Me montre du trépas le lugubre appareil !  
 Où, des oiseaux du ciel les légères cohortes  
 Chanteront dans les airs, sans causer mon émoi !  
 Quand vous verrez tomber, etc.

Sans vous, sans votre amour, je quitterais la vie,  
 Sans y rien regretter, rien qu'un séjour de deuil  
 Aux chagrins, aux revers ma jeunesse asservie  
 Voit la mort comme un phare et non comme un écueil !  
 Mais j'ai, par vos doux soins, des douleurs les plus fortes  
 Bravé les traits cruels sans trouble et sans émoi.  
 Quand vous verrez tomber, etc.

## LA VENGEANCE CORSE

Guidé, la nuit par ma pâle lumière,  
 Un étranger à ma porte frappa ;  
 Je l'accueillis dans ma pauvre chaumière,  
 Le croirais-tu, mon fils, il me trompa !  
 Tu sais combien j'aimais ta sœur, Marie ?  
 Pour elle, hélas ! je ne puis que pleurer :  
 De la ravir le lâche eut l'infamie.  
 Mais tu reviens, enfant, pour la venger :  
     Va droit à lui,  
     Courage, audace,  
     Point de merci ;  
     Attaque en face.  
     Va ne crains rien ;  
     Songe à ta sœur,  
     Ajuste bien  
     Et frappe au cœur !

Toi qui servis pendant longtemps la France,  
 Tu sais, mon fils, tout le prix de l'honneur ;  
 Oui, j'en suis sûr, de venger cette offense  
 Impatient, tu sens battre ton cœur.  
 Sur le terrain, où la mort vous rassemble,  
 Va, mon enfant, sois ferme et courageux,  
 Par la pensée, ô fils, soyons ensemble,  
 Car pour combattre, hélas ! je suis trop vieux  
     Va droit à lui, etc.

Vois ce rocher, c'est là qu'est sa demeure ;  
 La nuit, de l'aigle il partage le sort.  
 C'est là que doit sonner sa dernière heure ;  
 C'est là, mon fils, qu'il doit trouver la mort.  
 Oh ! le beau jour que celui qui se lève !  
 Jour de vengeance ! enfin, je suis heureux.  
 Que ce combat soit sans merci, ni trêve !  
 Pars mon enfant, pour toi je fais des vœux,  
     Va droit à lui, etc.



## LE PETIT AVEUGLE

J'étais un p'tit aveugle, et n'avais pas quinze ans,  
 Mon vieux père était mort, 6 trop tristes moments !  
 Ma mère aussi bientôt me quitta sur la terre,  
 Pour aller, me dit-on, dormir au cimetière.

Un sac, un bâton,  
 Un chien nourrisson,  
 C'était là tout mon bien.

Le sac sur le bras,  
 Je pars au p'tit pas  
 Sur le bord du chemin.

Adieu, la chaumière,  
 Ah ! ah ! ah !

Tombeau de ma mère,  
 Ah ! ah ! ah !

Conduis mes pas, mon petit chien,  
 Mon seul ami, quand tout me quitte.  
 Je ne vois pas ; toi, tu vois bien :  
 Petit, regarde et va moins vite.

J'allais tout chancelant, suivant mon p'tit ami,  
 Et tenant à la main le cordon si chéri :  
 J'allais clopin-clopat sur la route trop dure ;  
 Mes deux pieds étaient nus, mon front sans couverture.

Je tendais tremblant  
 Mes mains au passant,

Pour m'indier mon pain.  
 " Donnez-moi, messieurs ;

" Je suis malheureux ;  
 " Je vais mourir de faim."

" Je vais mourir de faim."  
 Loin de ma chaumière,

Ah ! ah ! ah !

Toi, dans ma misère,

Ah ! ah ! ah !

Conduis mes pas, mon petit chien,  
 Mon seul ami, quand tout me quitte.  
 Je ne vois pas, toi tu vois bien.  
 Petit, regarde, et va moins vite.

Je frappai très souvent le seuil des grands seigneurs ;  
 Mais, en voyant mes maux ils ont ri de mes pleurs.  
 Que leurs cœurs étaient durs ! Ils n'ont pas eu de mère  
 Ceux qui du p'tit aveugl' méprisent la misère.

Ils disaient furieux :

“ Va-t-en, petit gueux :  
 “ Nous n'avons rien pour toi.”

Puis, prenant mon bras,  
 Me m'naient à grands pas  
 Sur le chemin du roi.

Loin de ma chaumière,

Ah ! ah ! ah !

Toi dans ma misère,

Ah ! ah ! ah !

Conduis mes pas, mon petit chien,  
 Mon seul ami quand tout me quitte,  
 Je ne vois pas ; toi tu vois bien :  
 Petit, regarde et va moins vite.

Quand la pauvre berrière, épanchant dans mon cœur  
 Des paroles d'esprit, des mots pleins de douceur,  
 Et que sa douce main me donnait en silence  
 Ce qu'un chrétien réserve à la pauvre indigence ;

J'offrais à mon chien

Moitié de mon bien,

Le reste était pour moi.

Pendant le repas,

Je m'disais tout bas,

Non sans un grand émoi :

“ Vive la chaumière,

Ah ! ah ! ah !

“ Où vécut ma mère !

Ah ! ah ! ah ! ”

Conduis mes pas, mon petit chien,  
 Mon seul ami, quand tout me quitte,  
 Je ne vois pas, toi tu vois bien,  
 Petit, regarde et va moins vite.

Je trottai bien longtemps, toujours versant des pleurs,  
 Sur la route inconnue, où tous cueillaient des fleurs,  
 Et voilà que soudain la triste maladie  
 Enlève à mon p'tit chien le reste de sa vie.

Viens à mon secours,  
 Maître de mes jours !  
 Je suis seul en ce lieu ;  
 En perdant mon chien,  
 Je perds tout mon bien.

A la grâce de Dieu !  
 Loin de ma chaumière !..

Ah ! ah ! ah !  
 Et mourir sans mère !

Ah ! ah ! ah !  
 Quoi ! tu me laisses, mon petit chien !  
 Ah ! quel malheur ! ah ! tout me quitte.  
 Seul ici bas tu m'aimais bien :  
 Que ne suis-je encor à ta suite !

### LA CROIX DE MA MÈRE

AIR :— *Un jour pur, etc.*

Celle qui m'a donné la vie  
 Est dans les champs des noirs cyprès,  
 Sous la froide pierre endormie,  
 Pour ne se réveiller jamais.  
 Dans ce lieu sombre et solitaire,  
 Tous les jours je verse des pleurs ;  
 Au pied de la croix de ma mère  
 Je prie et je sème des fleurs.

Dans mon pieux pèlerinage,  
 Je crois entendre autour de moi  
 Sa voix, à travers un nuage,  
 Qui me dit : " Je veille sur toi ! "

Et comme un baume salulaire,  
 Ces mots apaisant mes douleurs,  
 Au pied de la croix de ma mère  
 Je prie et je sème des fleurs.

Sur la terre, pauvre orpheline,  
 Je ne savais plus que pleurer ;  
 Mais vers la croix je m'achemine  
 Et sa voix me dit d'espérer.  
 Je m'agenouille, et sur la pierre  
 Où seront un jour nos deux cœurs !  
 Au pied de la croix de ma mère,  
 Je prie et je sème des fleurs.

---

### LA PRIERE D'UNE ORPHELINE

AIR :—*De la pauvre Isabelle.*

J'entends dans nos montagnes  
 Le son du chalumeau,  
 Et déjà mes compagnes  
 S'assemblent sous l'ormeau.  
 Auprès de ma chaumière,  
 Seule je vais errer :  
 Las ! qui n'a plus de mère,  
 Ne songe qu'à pleurer.

Le chagrin, dès l'enfance,  
 M'environne toujours ;  
 Mon père, loin de France  
 Vit terminer ses jours.  
 Auprès de ma chaumière,  
 Seule je vais errer :  
 Car sans lui, sans ma mère  
 J. n'ai plus qu'à pleurer.

Je ne trouve de guides  
 Que dans mon souvenir.  
 Des cieux où tu résides,  
 Daigne encor me bénir !  
 Auprès de ma chaumière  
 Où tu me vois errer,  
 Veille sur moi, ma mère,  
 Toi que j'aime à pleurer.

### LA BRIGANTINE

AIR :— *O ma Georgette, etc.*

La brigantine,  
 Qui va tourner,  
 Roule et s'incline  
 Pour m'entraîner.  
 O Vierge Marie,  
 Pour moi priez Dieu !  
 Adieu, patrie,  
 Provence, adieu ! } *bis.*

Mon pauvre père  
 Verra souvent  
 Pâlir ma mère  
 Au bruit du vent.  
 O Vierge Marie,  
 Pour moi priez Dieu !  
 Adieu, patrie,  
 Ma mère, adieu ! } *bis.*

Ma sœur se lève,  
 Et dit : déjà,  
 J'ai fait un rêve,  
 Il reviendra.  
 O Vierge Marie,  
 Pour moi priez Dieu !  
 Adieu, patrie,  
 Ma sœur, adieu ! } *bis.*

De mon Isaure  
 Le mouchoir blanc  
 S'agite encore  
 En m'appelant.  
 O Vierge Marie,  
 Pour moi priez Dieu !  
 Adieu, patrie, } (bis.)  
 Isaure, adieu ! }

Brise ennemie,  
 Pourquoi souffler,  
 Quand mon amie  
 Veut me parler ?  
 O Vierge Marie,  
 Pour moi priez Dieu !  
 Adieu, patrie, } (bis.)  
 Bonheur, adieu ! }

CASIMIR DELAVIGNE.

### BARCAROLLE DE LA MUETTE

AIR : — *Connu.*

Amis, la matinée est belle ;  
 Sur le rivage assemblez-vous,  
 Montez gaiement votre nacelle,  
 Et des vents bravez le courroux.  
 Conduis ta barque avec prudence,  
 Pêcheur, parle bas,  
 Jette tes filets en silence,  
 Pêcheur, parle bas ;  
 Le roi des mers ne t'échappera pas. (bis.)

L'heure viendra, sachons l'attendre,  
 Plus tard, nous saurons la saisir,  
 Le courage fait entreprendre,  
 Mais l'adresse fait réussir....  
 Conduis, etc.

Pêcheur ! sur la mer orageuse,  
 Brave la mort, va, ne crains rien ;  
 Pour une action périlleuse,  
 Vogue sans peur, en vrai marin.  
 Conduis, etc.

Ne redoute pas la baleine,  
 Le temps est calme, il faut partir,  
 Tente une conquête incertaine,  
 Le brave craint-il de mourir ;  
 Conduis, etc.

## AU NOM DU PÈRE

### ROMANCE

Déjà le jour ! l'aube à la nuit se mêle !  
 Encor un bal ! je vais donc sommeiller....  
 Et lui, dort-il ? je devais être belle ;  
 N'y pensons plus... allons... il faut prier :  
 Au nom du Père... il avait l'air si tendre !  
 Dieu ! de mes mains glisse mon chapelet !  
 Au nom du Père ! il me semble l'entendre !  
 Comme en parlant sa pauvre voix tremblait ! *(bis.)*  
 Quand il disait : " Pardonnez ! je vous aime !  
 Je voudrais le dire à genoux  
 Mais je ne puis, ange suprême !  
 Tant de regards sont là... sur nous ! " *(bis.)*

Mon Dieu ! pardon pour une faible femme !  
 Il me poursuit ; je voudrais bien prier.  
 Mais je n'ai rien que sa voix dans mon âme,  
 Et cette voix je ne puis l'oublier.  
 Au nom du Père ! il souffrait ! impossible !  
 Et sans pitié j'ai détourné les yeux.  
 Au nom du Père ! il m'a crue insensible,  
 Quand tout mon cœur souriait dans les cieux. *(bis.)*

Oh ! pardonnez, mon Dieu, je l'aime !  
 Je voudrais prier à genoux ;  
 Mais je ne puis, bonté suprême !  
 Je tremble, hélas ! pitié pour nous ! (*bis.*)

Non, c'est bien mal, toujours cette pensée ;  
 Prends-moi mon âme, ô mon ange gardien !  
 Rappelle-lui sa prière effacée,  
 Pour qu'elle suive et la redise bien !  
 Au nom du Père ! Oh ! la valse qui passe !  
 Passez, passez ! nous seuls ne dansons pas !  
 Au nom du Père ! adieu, ma tête est lasse !  
 Adieu ! je dors, et je l'entends tout bas ! (*bis.*)

Oh ! pardonnez si je vous aime,  
 Je voudrais le dire à genoux  
 Mais je ne puis, ange suprême !  
 Tant de regards sont là sur nous ! (*tr.*)

---

### LUCY

C'était l'époque où les fleurs vont finir,  
 Où la feuille tombe agitée.  
 Un soir, à sa mère attristée,  
 Lucy parlait de joie et d'avenir ;  
 Elle disait : " Je serai son épouse.  
 " Il est si beau que j'en serais jalouse !..  
 " Jeune longtemps j'embellirai ses jours."  
 Et les feuilles tombaient toujours.

" Oh ! qu'il me tarde, au jour de notre hymen  
 " De voir dans mes cheveux posée  
 " La blanche fleur de l'épousée.  
 " Et l'anneau d'or s'attacher à ma main.  
 " Auprès de toi, lui, ton fils, moi ta fille,  
 " Formant alors une seule famille,  
 " Nous serons deux à veiller sur tes jours."  
 Et les feuilles tombaient toujours.



" Et cet hiver, me désignant au bal,  
 " On te dira, qu'elle est jolie !  
 " Mais tu pleures ; je t'en supplie,  
 " Ne pleure pas, je ne sens aucun mal.  
 " Vois je suis mieux... plus de sujets d'alarmes !  
 " Oh ! pourquoi donc verserais-tu des larmes,  
 " Quand l'avenir me promet de longs jours ?"  
 Et les feuilles tombaient toujours.

Un mois plus tard, j'aperçus un cercueil  
 Qui se dirigeait vers l'église ;  
 Plus froide alors soufflait la bise,  
 Et la nature, hélas ! semblait en deuil.  
 C'était Lucy... plaignez sa pauvre mère,  
 Lui, qui suivait, dans sa douleur amère,  
 Levait au ciel des regards éperdus...  
 Et les feuilles ne tombaient plus.

### LES SAPINS

J'allais cueillir des fleurs dans la vallée,  
 Insouciant comme un papillon bleu,  
 A l'âge où l'âme à peine révélée  
 Le cherche encore et ne sait rien de Dieu.  
 Je composais avec amour ma gerbe,  
 Quand, au détour du coteau, l'aspect noir  
 Des sapins verts couvrant un sol sans herbe  
 Me fit prier ainsi sans le savoir :  
 Dieu d'harmonie et de beauté,  
 Par qui le sapin fut planté,  
 Par qui la bruyère est bénie,  
 J'adore ton génie  
 Dans sa simplicité !

Le sapin brave et l'hiver et l'orage  
 Chaque printemps lui fait un éventail ;  
 Droite est sa flèche et vibrant son feuillage,  
 L'art grec s'y mêle au gothique travail :  
 Les blancs piliers, un souffle les balance  
 Sans plus d'efforts que les simples roseaux ;  
 Chœur végétal, symphonie, orgue immense  
 Qui darde au ciel d'innombrables tuyaux.

Dieu d'harmonie, etc.

Les bûcherons dont la hache est sonore,  
 Sapin géant, coupent tes bois légers  
 Qui porteront du couchant à l'aurore.  
 Hommes, bestiaux et produits échangés,  
 De ta résine on enduira tes planches ;  
 Tu doubleras les caps sombres sans peur.  
 Tantôt voguant au gré des voiles blanches,  
 Tantôt poussé par l'ardente vapeur.

Dieu d'harmonie, etc.

L'archet de Dieu règle votre cadence,  
 Musiciens rythmés par l'aquilon :  
 Un jour, des bals vous mènerez la danse  
 De l'orme agreste au splendide salon.  
 Vous traduirez des accents dont la flamme  
 Cherche des cœurs l'invisible chemin ;  
 Aux violons vous donnerez une âme  
 Et vibrerez sous un archet humain.

Dieu d'harmonie, etc.

Heureux sapins ! vos solives légères  
 Font les chalets, construisent les hameaux ;  
 Dans vos taillis se couchent les bergères,  
 Et les buveurs dorment sous vos rameaux.  
 L'humanité par vos soins est servie,  
 Bois familiers, dans sa joie et son deuil ;  
 Dans un berceau vous accueillez sa vie,  
 Et vous clouez ses morts dans le cercueil.

Dieu d'harmonie, etc.

Arbres divins, respectés des tempêtes,  
 Vous inspirez le calme et ses douceurs,  
 Qu'aime la foule aux vers de ses poètes,  
 Et qu'Apollon enseignait aux neuf sœurs.  
 Quand, au hasard, la sagesse infinie  
 Eclaire un front, c'est à l'ombre des bois !  
 Reviens, Orphée, y rêver l'harmonie !  
 Viens, ô Lycurgue, y méditer des lois !  
 Dieu d'harmonie, etc.

PIERRE DUPONT.

## LE RETOUR

AIR :— *Après trente ans*

Je te revois, mais tu n'es plus la même :  
 Entre nous deux que s'est-il donc passé ?  
 Auprès de moi ta froideur est extrême,  
 Tes yeux distraits, ton air embarrassé.  
 Pour oublier les ennuis de l'absence,  
 A te revoir quand j'ai su parvenir,  
 Si tu n'as plus que de l'indifférence..  
 Devais-tu donc me laisser revenir ?

Quoique éloigné, je te voyais sans cesse ;  
 Ton souvenir me suivait en tous lieux ;  
 Je te rêvais me prouvant ta tendresse,  
 Me répétant le plus doux des aveux ;  
 Je te voyais encor versant des larmes.  
 Quand il fallut loin de toi me bannir !..  
 L'illusion du moins avait des charmes..  
 Devais-tu donc me laisser revenir ?

Tu n'aimes plus.. Mnis quel trouble t'agite  
 Ton front rougit, j'entends trembler ta voix  
 Plus oppressé déjà ton sein palpite,  
 Et ton regard devient comme autrefois.

Mais, ô douleur !.. un autre amour t'enchaîne,  
 Ce doux regard, je n'ai pu l'obtenir !  
 ? pour me faire éprouver tant de peine  
 ais-tu donc me laisser revenir !

### L'ANGE DE LA PITIÉ

Sur la cité brille un soleil de fête ;  
 C'est un beau jour que chacun veut saisir.  
 De toutes parts la foule satisfaite  
 Court empressée où l'attend le plaisir.  
 Seule une femme, à la fois veuve et mère,  
 Les yeux en pleurs, le front humilié,  
 Demande à tous pitié pour sa misère :  
 N'est-il, hélas ! n'est-il plus de pitié ?

Sa force enfin s'épuise et l'abandonne :  
 Elle chancelle et se traîne au saint lieu ;  
 Puis, à genoux devant une madone,  
 Offrant son fils à la mère de Dieu,  
 Elle s'écrie : Oh ! soyez secourable  
 A ce roseau par l'orage plié ;  
 Vous dont le fils naquit dans une étable  
 De mon enfant prenez, prenez pitié.

Mais, ô prodige ! il semble que la toile  
 A palpité, que la Vierge a souri,  
 Et que Jésus, jouant avec son voile,  
 Jette à la veuve un regard attendri.  
 Elle se lève, emportant l'espérance  
 De tout bonheur n'est-ce pas la moitié ?  
 A sa demeure un ange la devance,  
 L'ange qu'au ciel on nomme la Pitié.

AUGUSTE BRESSIER.

## UN BAISER DE MON FILS

AIR :— *T'en souviens-tu, disait un capitaine.*

Lorsque j'étais au printemps de ma vie  
Et que l'amour remplissait seul mon cœur,  
Tendres faveurs d'une femme jolie  
Étaient pour moi le suprême bonheur.  
Ah ! j'ignorais qu'il fut dans la nature  
Un sentiment plus parfait, plus exquis :  
Mais j'ai connu l'ivresse la plus pure  
En recevant un baiser de mon fils.

Encore dans l'âge et d'aimer et de plaire,  
Déjà mon fils m'occupe constamment,  
Et, je le sens, le bonheur d'être père  
Est bien plus doux que celui d'être amant.  
On est parfois trompé par ses maîtresses,  
Soi-même on manque à ce qu'on a promis ;  
Mais nul soupçon ne se mêle aux caresses  
En recevant un baiser de son fils.

Vous que je vois au sein de l'opulence  
Pour des grandeurs vous agiter encor,  
Malgré votre or, malgré votre puissance,  
Je ne saurais envier votre sort.  
Vrais courtisans, chaque jour on vous trouve  
De vains honneurs, de titres plus épris !  
Connaissez-vous le bonheur qu'on éprouve  
En recevant un baiser de son fils ?

En vieillissant nous ne sentons plus naître  
Ce feu brûlant que l'on appelle erreur.  
Ce feu plus doux, qu'un fils nous fait connaître  
Dans notre cœur augmente chaque jour ;  
Les cheveux blancs, s'ils éloignent les beaux  
Rendent pour nous nos enfants plus soumis ;  
Et songe-t-on que le temps a des ailes  
En recevant un baiser de son fils ?

Jouets du sort, par un revers funeste  
 En un instant il détruit nos projets ;  
 Qu'il m'ôte tout, mais que mon fils me reste ;  
 Sans murmurer j'attendrai ses décrets ;  
 Tranquille alors à mon heure dernière ;  
 Je me dirai : Près de lui je finis,  
 Heureux encor de fermer ma paupière  
 En recevant un baiser de mon fils.

---

 TA MAIN

Air : — *Connu.*

Partout l'on vante  
 Ton œil d'azur,  
 Ta voix charmante,  
 Ton front si pur !  
 Mais moi j'adore,  
 Ange divin,  
 Bien plus encor  
 Ta blanche main.

Pourquoi cacher tes doigts d'ivoire  
 Sous des anneaux, vains ornements !  
 Ta main blanche, tu peux m'en croire,  
 N'a pas besoin de diamants. (*bis.*)  
 Partout, etc.

On donnerait, dans son ivresse,  
 Passé, présent ou lendemain.  
 Rêves de gloire et de jeunesse  
 Pour un instant presser ta main. (*bis.*)  
 Partout, etc.

Heureux celui dont l'âme espère,  
 Avoir ta main avec ton cœur !  
 Mais c'est un vœu bien téméraire ;  
 C'est demander trop de bonheur. (*bis.*)  
 Partout, etc.

## SOUVENIRS D'UN VIEUX MILITAIRE

Te souviens-tu, disait un capitaine  
 Au vétéran qui mendiait son pain,  
 Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine,  
 Tu détournas un sabre de mon sein ?  
 Sous les drapeaux d'une mère chérie,  
 Tous deux nous avons combattu ;  
 Je m'en souviens, car je te dois la vie :  
 Mais toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu, de ces jours trop rapides  
 Où le Français acquit tant de renom ?  
 Te souviens-tu que sur les Pyramides  
 Chacun de nous osa graver son nom ?  
 Malgré les vents, malgré la terre et l'onde,  
 On vit flotter, après l'avoir vaincu,  
 Notre étendard sur le berceau du monde ?  
 Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu que les preux d'Italie  
 Ont vainement combattu contre nous ?  
 Te souviens-tu que les preux d'Ibérie  
 Devant nos chefs ont plié les genoux ?  
 Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne  
 Nos bataillons, arrivant impromptu,  
 En quatre jours ont fait une campagne :  
 Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu de ces plaines glacées  
 Où le Français, abrdant en vainqueur,  
 Vit sur son front les neiges amassées  
 Glacer son corps sans refroidir son cœur ?  
 Souvent alors au lieu des alarmes,  
 Nos pleurs coulaient, mais notre œil abattu  
 Brillait encor lorsqu'on volait aux armes :  
 Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie  
 Vivante encor descendit au cercueil,  
 Et que l'on vit dans Lutèce flétrie  
 Des étrangers marcher avec orgueil ?  
 Grave en ton cœur ce jour pour le maudire,  
 Et quand Bellone un jour aura paru,  
 Qu'un chef jamais n'ait besoin de te dire :  
 Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu... Mais ici ma voix tremble,  
 Car je n'ai plus de noble souvenir ;  
 Viens-t-en, l'ami nous pleurerons ensemble,  
 En attendant un meilleur avenir.  
 Mais si la mort, planant sur ma chaumière,  
 Me rappelait au repos qui m'est dû,  
 Tu fermeras doucement ma paupière  
 En me disant : " Soldat, t'en souviens-tu ? "

EMILE DEBRAUX.

### LES GIRONDINS

Par la voix du canon d'alarme,  
 La France appelle ses enfants !  
 Allons, dit le soldat : Aux armes !  
 C'est ma mère, je la défends.

Mourir pour la patrie, (*bis.*)  
 C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie. (*bis.*)

Nous, amis, qui, loin des batailles,  
 Succombons dans l'obscurité,  
 Vouons, du moins, nos funérailles  
 A la France, à la liberté !  
 Mourir, etc.

Frères, pour une cause sainte,  
 Quand chacun de nous est martyr,  
 Ne proférons pas une plainte,  
 La France un jour doit nous bénir  
 Mourir, etc.



Du Créateur de la nature  
 Bénissons encor la bonté ;  
 Nous plaindre serait une injure :  
 Nous mourons pour la liberté.  
 Mourir, etc.

A. DUMAS et AUG. MAQUET.

### LA MARSEILLAISE

Allons, enfants de la patrie,  
 Le jour de gloire est arrivé ;  
 Contre nous de la tyrannie  
 L'étendard sanglant est levé. (*bis.*)  
 Entendez-vous dans nos campagnes  
 Mugir ces féroces soldats ?  
 Ils viennent jusque dans nos bras,  
 Egorger vos fils et vos compagnes !

Aux..... ! citoyens, formez vos bataillons ;  
 Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,  
 De traîtres, de rois conjurés ?  
 Pour qui ces ignobles entraves,  
 Ces fers dès longtemps préparés ? (*bis*)  
 Français, pour nous, ah ! quel outrage,  
 Quels transports il doit exciter !  
 C'est nous qu'on ose méditer  
 De rendre à l'antique esclavage !

Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;  
 Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Quoi ! ces cohortes étrangères  
 Feraient la loi dans nos foyers !  
 Quoi ! ces phalanges mercenaires  
 Terrasseraient nos fiers guerriers ? (*bis.*)

Grand Dieu ! par des mains enchaînées  
 Nos fronts sous le joug se ploieraient !  
 De vils despotes deviendraient  
 Les maîtres de nos destinés !  
 Aux armes, citoyens, formez vos bataillons ;  
 Marchons *(bis)*, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,  
 L'opprobre de tous les partis !  
 Tremblez ! vos projets parricides  
 Vont enfin recevoir leur prix ! *(bis.)*  
 Tout est soldat pour vous combattre.  
 S'ils tombent nos jeunes héros,  
 La France en produit de nouveaux,  
 Comme vous tout prêts à se battre.  
 Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;  
 Marchons *(bis)*, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Français, en guerriers magnanimes,  
 Portez ou retenez vos coups ;  
 Epargnez ces tristes victimes  
 A regret s'armant contre nous. *(bis.)*  
 Mais ces despotes sanguinaires,  
 Mais les complices de Bouillé,  
 Tous ces tigres qui, sans pitié,  
 Déchirent le sein de leurs mères !  
 Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;  
 Marchons *(bis)*, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Nous entrerons dans la carrière  
 Quand nos aînés ne seront plus ;  
 Nous y trouverons leur poussière  
 Et la trace de leurs vertus. *(bis.)*  
 Bien moins jaloux de leur survivre  
 Que de partage leur cercueil  
 Nous aurons le sublime orgueil  
 De les venger ou de les suivre.  
 Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons,  
 Marchons *(bis)*, qu'un sang impur abreuve nos sillons

Amour sacré de la patrie,  
 Conduis, soutiens nos bras vengeurs,  
 Liberté, liberté chérie,  
 Combats avec tes défenseurs! (*bis*)  
 Sous nos drapeaux que la victoire  
 Accoure à tes mâles accents!  
 Que tes ennemis expirants  
 Voient ton triomphe et noire gloire!

Aux armes! citoyens, formez vos bataillons;  
 Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons!

ROUGET DE LISLE.

### SOUVENIR DE NAPOLÉON

Couplets chantés au banquet de la Société française en  
 Canada, à Montréal.

AIR :—*De la Marseillaise.*

Enfants de la même patrie,  
 Pour nous enfin luit un beau jour :  
 A cette terre si chérie  
 Nous payons un tribut d'amour. (*bis.*)  
 Au bord d'une terre étrangère  
 Quel spectacle frappe mes yeux!  
 L'amitié qui descend des cieux  
 Embellit ce jour sur la terre!

Napoléon, la France! unissons ces grands noms;  
 Chantons: sois immortel, héros que nous pleurons!

O toi dont le vaste génie  
 Etonna, vainquit tes rivaux,  
 Permits que ton ombre chérie  
 Vienne planer sur nos travaux. (*bis.*)

Reconnais dans cette assemblée,  
 Plus d'un fidèle serviteur  
 Dont ton nom fait battre le cœur,  
 Fidèle à l'enseigne sacrée.  
 Napoléon, la France ! unissons ces grands noms ;  
 Chantons : sois immortel, héros que nous pleurons !

Douce amitié, fille adorée,  
 Viens nous embraser de tes feux,  
 Fais que sous ton aile sacrée  
 Ce jour donne des fruits heureux. (*bis.*)  
 Loin de notre France chérie  
 Ne formons qu'un peuple d'amis :  
 Lorsque nous sommes réunis  
 Nous retrouvons notre patrie.  
 Napoléon, la France ! unissons ces grands noms ;  
 Chantons : sois immortel, héros que nous pleurons !

L'homme, l'honneur de notre race,  
 Chef de la grande nation,  
 Dans son grand cœur eut une place  
 Pour la plus noble passion. (*bis.*)  
 Montebello, dont la grande ame  
 Aima sans craindre le héros,  
 Ah ! viens animer nos travaux.  
 Disons, pleins d'une douce flamme :  
 Napoléon, la France ! unissons ces grands noms ;  
 Chantons ! sois immortel, héros que nous pleurons !

Errants sur un lointain rivage,  
 Rallions-nous à ce grand nom.  
 Français, prenons pour patronage  
 L'égide de Napoléon. (*bis.*)  
 Ne formons qu'un peuple de frères,  
 Puisque nous sommes ses enfants ;  
 Faisons retentir dans nos chants,  
 Amis, sur les deux hémisphères :  
 Napoléon, la France ! unissons ces grands noms ;  
 Chantons : sois immortel, héros que nous pleurons !

Pour fétrir ton grand caractère,  
 L'envie excita ses serpents :  
 Hatzfeld et le fonctionnaire  
 Te vengeront dans tous les temps. *(bis.)*  
 Nous sommes loin de ton génie,  
 Mais pour imiter tes bienfaits  
 Allons au-devant des souhaits  
 Des exilés de la patrie.

Napoléon, la France ! unissons ces grands noms ;  
 Chantons : sois immortel ! héros que nous pleurons !

1835

A L'HON. LOUIS-JOSEPH PAPINEAU

AIR : — *T'en souviens-tu, disait un capitaine.*

Noble orateur, sans peur et sans reproches,  
 Nous célébrons ton retour triomphant.  
 Vois tout un peuple, au milieu de tes proches,  
 T'offrir des vœux d'un cœur reconnaissant ;  
 Pour rendre hommage à ton puissant génie,  
 Tout Canadien vient répéter en chœur :  
 Vive à jamais l'espoir de la patrie , } *bis.*  
 Et de nos droits l'illustre défenseur. }

O Papineau ! reçois le pur hommage  
 De citoyens que ta voix protégea  
 Le Canada publiera d'âge en âge  
 Que des tyrans ton talent les vengea.  
 De ton pays entends la voix chérie,  
 Dans l'avenir redire en ton honneur :  
 Vive à jamais l'honneur de la patrie } *bis.*  
 Et de nos droits l'illustre défenseur. }

Pour diffamer ton noble caractère,  
 En vain la haine exerce sa fureur :  
 Comme un serpent qui rampe sur la terre,  
 Elle s'enfuit devant ton bras vengeur.  
 En t'écoutant tu sais forcer l'envie  
 A répéter ces chants en ton honneur :  
 Vive à jamais l'espoir de la patrie  
 Et de nos droits l'illustre défenseur. } bis.

Le Mirabeau du nord de l'Amérique  
 A terrassé les tyrans, leurs amis :  
 Il a conquis la couronne civique,  
 En terminant les maux de son pays.  
 Tu l'entendras, cette terre affranchie,  
 Te répéter pour prix de son bonheur :  
 Vive à jamais l'honneur de la patrie  
 Et de ses droits l'illustre défenseur. } bis.

### HYMNE AUX MARTYRS DE 1837-38

O Canada, terre chérie,  
 Tu penches ton front soucieux !  
 N'es-tu pas toujours la patrie  
 Des héros, des nobles aïeux !  
 Peuple intrépide et magnanime,  
 Qui sus garder ta liberté,  
 Qu'un doux souvenir te ranime,  
 Tu fus vaincu, jamais dompté !  
 Des temps les plus fâcheux levons les voiles sombres,  
 Vos bourreaux sont flétris d'opprobres éternels !  
 Honneur, amour et gloire à vos illustres ombres,  
 Fils de la liberté ! vous serez immortels !

Soudain s'élève un cri de guerre,  
 Les fils du peuple des trois jours  
 Font trembler ceux-là qui naguère  
 Nous croyaient déchus pour toujours !

Vous êtes morts dans le carnage,  
 Vaillant Perreault ! brave Chénier !  
 Vous étiez dignes d'un autre âge,  
 O Cardinal ! O Lorimier !  
 Des temps, etc.

D'une larme donnons la gloire  
 Aux martyrs de la liberté !  
 Ils ont conquis dans notre histoire  
 L'amour de la postérité !  
 De ces héros, dans la détresse,  
 Gardons un pieux souvenir !  
 Et quand le lion nous caresse,  
 Frères, songeons à l'avenir !  
 Des temps, etc.

Au Canada, notre patrie,  
 Jurons amour, fidélité !  
 Que d'une voix chacun s'écrie :  
 " Vive la paix ! la liberté ! "  
 Mais si quelqu'ennemi vorace  
 Voulait un jour nous outrager,  
 Français, sans crainte de sa race,  
 Ne saurions-nous nous protéger ?  
 Des temps, etc.

De ce despote sanguinaire  
 Qu'un jour tu vomis, Albion !  
 De Colborne es-tu solidaire ?  
 A-t-il flétri ta nation ?  
 L'excès de ses vœux sacrilèges  
 Ebranla ton autorité !  
 Mais Albion, tu te protèges  
 En protégeant la liberté !  
 Des temps, etc.

Tu n'es point né pour l'esclavage  
 Dieu seul est ton maître ici-bas !  
 Ta liberté, c'est ton ouvrage !  
 Oh mon pays, ne l'oublie pas !

Descendants de plus d'une race,  
 Puisque Dieu nous a réunis,  
 Que la haine entre nous s'efface,  
 Efforçons-nous de vivre unis !  
 Des temps, etc.

M. FISSIAULT.

### LE DRAPEAU DE CARILLON.

O Carillon, je te revois encore !  
 Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis,  
 Où dans tes murs la trompette sonore  
 Pour te sauver nous avait réunis.  
 Je viens à toi quand mon âme succombe  
 Et sent déjà son courage faiblir.  
 Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,  
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Mes compagnons, d'une vaine espérance,  
 Berçant encor leurs cœurs toujours Français,  
 Les yeux tournés du côté de la France,  
 Diront souvent : reviendront-ils jamais ?  
 L'illusion consolera leur vie.  
 Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,  
 Et sans attendre une parole amie,  
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Cet étendard qu'au grand jour des batailles  
 Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,  
 Cet étendard qu'aux portes de Versailles,  
 Naguère, hélas ! je déployais en vain,  
 Je le remets aux champs où de ta gloire  
 Vivra toujours l'immortel souvenir  
 Et dans ma tombe emportant ta mémoire  
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.



Qu'ils sont heureux ceux qui dans la mêlée  
 Près de Lévis moururent en soldats !  
 En expirant leur âme consolée,  
 Voyait la gloire adoucir leur trépas.  
 Vous qui dormez dans votre froide bière,  
 Vous que j'implore, à mon dernier soupir,  
 Réveillez-vous ! Apportant ma bannière,  
 Sur vos tombeaux, je viens ici mourir.

OCTAVE CRÉMAZIE.

AVANT TOUT JE SUIS CANADIEN

AIR :—*De la pipe de tabac.*

Souvent de la Grande-Bretagne  
 On vante et les mœurs et les lois ;  
 Par leurs vins, la France et l'Espagne  
 A des éloges ont des droits.  
 Admirez le ciel d'Italie,  
 Louez l'Europe, c'est fort bien ;  
 Moi, je préfère ma patrie :  
 Avant tout je suis Canadien.

Sur nous quel est donc l'avantage  
 De ces êtres prédestinés ?  
 En sciences, art et langage,  
 Je l'avoue, ils sont nos aînés.  
 Mais d'égaliser leur industrie  
 Nous avons chez nous les moyens ;  
 A tous préférons la patrie :  
 Avant tout soyons Canadiens.

Vingt ans, les Français de l'histoire  
 Ont seuls occupé le crayon ;  
 Ils étaient fils de la victoire,  
 Sous l'immortel Napoléon.

Ils ont une armée aguerrie,  
 Nous avons des vrais citoyens ;  
 A tous préférons la patrie :  
 Avant tout soyons-Canadiens.

Tous les jours, l'Espagne se vante  
 Des chefs-d'œuvre de ses auteurs.  
 Comme elle, ce pays enfante  
 Journaux, poètes, orateurs.  
 En vain le préjugé nous crie :  
 Cédez le pas au monde ancien ;  
 Moi, je préfère ma patrie :  
 Avant tout je suis Canadien.

Originaire de la France,  
 Aujourd'hui sujet d'Albion,  
 A qui donner la préférence,  
 De l'une ou l'autre nation ?  
 Mais n'avons-nous pas, je vous prie,  
 Encor de plus puissants liens ?  
 A tous préférons la patrie :  
 Avant tout soyons Canadiens.

## O CANADA, MON PAYS, MES AMOURS !

AIR : — *Je suis Français, mon pays avant tout !*

Comme le dit un vieil adage :  
 Rien n'est si beau que son pays ;  
 Et de le chanter, c'est l'usage ;  
 Le mien je chante à mes amis. (bis.)  
 L'étranger voit avec un oeil d'envie  
 Du Saint-Laurent le majestueux cours ;  
 A son aspect le Canadien s'écrie :  
 O Canada, mon pays, mes amours ! } bis.

Maints ruisseaux et maintes rivières  
 Arrosent nos fertiles champs ;  
 Et de nos montagnes altières  
 De loin on voit les longs penchans. *(bis.)*  
 Vallons, côteaux, forêts, chutes, rapides,  
 De tant d'objets est-il plus beau concours ?  
 Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides } *bis.*  
 O Canada, mon pays, mes amours !

Les quatre saisons de l'année  
 Offrent tour-à-tour leurs attraits.  
 Le printemps, l'amante enjouée  
 Revoit ses fleurs, ses verts bosquets. *(bis.)*  
 Le moissonneur, l'été, joyeux s'apprête  
 A recueillir le fruit de ses labours,  
 Et tout l'automne et tout l'hiver on fête. } *(bis.)*  
 O Canada, mon pays, mes amours !

Le Canadien, comme ses pères,  
 Aime à chanter, à s'égayer.  
 Doux, aisé, vif en ses manières,  
 Poli, galant, hospitalier ! *(bis.)*  
 A son pays il ne fut jamais traître.  
 A l'esclavage il résista toujours,  
 Et sa maxime est la paix, le bien-être } *(bis.)*  
 Du Canada, son pays, ses amours.

Chaque pays vante ses belles ;  
 Je crois bien que l'on ne ment pas ;  
 Mais nos Canadiennes comme elles  
 Ont des grâces et des appas. *(bis.)*  
 Chez nous la belle est aimable, sincère ;  
 D'une Française elle a tous les atours,  
 L'air moins coquet, pourtant assez pour plaire. } *(bis.)*  
 O Canada, mon pays, mes amours !

O mon pays ! de la nature  
 Vraiment tu fus l'enfant chéri ;  
 Mais l'étranger souvent parjure,  
 En ton sein le trouble a nourri. *(bis.)*  
 Puissent tous tes enfants enfin se joindre,  
 Et valeureux voler à ton secours !  
 Car le beau jour déjà commence à poindre. } *(bis.)*  
 O Canada, mon pays, mes amours !

G. E. CARTIER.

## UN SOUVENIR DE 1837

AIR :—*Combien j'ai douce souvenance.*

Dans le brillant de la jeunesse  
 Où tout n'est qu'espoir, allégresse,  
 Je vis captif en proie à la tristesse,  
 En tremblant je vois l'avenir  
 Venir.

De longtemps ma douce patrie  
 Pleurait sous les fers asservie ;  
 Et, désireux de la voir affranchie,  
 Du combat j'attendais l'instant  
 Gaïement.

Mais advint l'heure d'espérance  
 Où j'entrevois délivrance ;  
 Eh ! mon pays, en surcroit de souffrance,  
 Mars contraria tes vaillants  
 Enfants.

Et moi, victime infortunée  
 De cette fatale journée,  
 Le léopard sous sa griffe irritée  
 Sans pitié me tient mains et pieds  
 Liés.

La reverrai-je cette année  
 Naguère qui charmait ma vie,  
 Souvent en moi son image chérie  
 Fait respirer dans sa douleur  
 Mon cœur.

Adieu ! ma natale contrée,  
 Qu'à jamais je vois enchainée,  
 Fasse le ciel qu'une autre destinée  
 T'accorde un fortuné retour  
 Un jour !

G. E. CARTIER.

## SOL CANADIEN, TERRE CHÉRIE

AIR : — *Connu.*

Sol canadien, terre chérie,  
 Par des braves tu fus peuplée ;  
 Ils cherchaient loin de leur patrie,  
 Une terre de liberté.  
 Nos pères, sortis de la France,  
 Étaient l'élite des guerriers, *(bis)*  
 Et leurs enfants de leur vaillance  
 N'ont jamais flétri les lauriers. *(bis)*

Qu'elles sont belles nos campagnes !  
 En Canada qu'on vit content !  
 Salut, ô sublimes montagnes,  
 Bords du superbe Saint-Laurent !  
 Habitant de cette contrée,  
 Que nature veut embellir,  
 Tu peux marcher tête levée,  
 Ton pays doit t'énorgueillir.

Respecte la main protectrice  
 D'Albion, ton digne soutien ;  
 Mais fais échouer la malice  
 D'ennemis nourris dans ton sein.  
 Ne fléchis jamais dans l'orage,  
 Tu n'as pour maîtres que tes lois !  
 Tu n'es point fait pour l'esclavage,  
 Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie  
 Cesse un jour de te protéger,  
*Soutiens-toi seule, ô ma patrie !*  
 Méprise un secours étranger.  
 Nos pères, sortis de la France,  
 Étaient l'élite des guerriers,  
 Et leurs enfants de leur vaillance  
 Ne flétriront pas les lauriers.

ISIDORE BEDARD.

---

### SOUVENIR ET ESPOIR

AIR :— *Te souvient-il de ce jour où la France*

Dans ce pays qu'illustra sa vaillance  
 Champlain jadis arbora ses drapeaux ;  
 Au sein des bois, l'étendard de la France  
 Sous son égide ombragea nos berceaux.

O patrie,  
 Si chérie !

Les fleurs qu'un matin vit éclore  
 Sur ton front  
 S'uniront

Aux vertus, à l'honneur !  
 Aux doux reflets de ton aurore  
 Succéderont, plus beaux encore,  
 Des jours  
 Toujours  
 De gloire et de bonheur.

Tel que l'aiglon, à la cime tremblante,  
 Au haut des monts suspend son aire altier ;  
 Tel Québec vit sa ceinture géante  
 Se déployer au sommet d'un rocher.  
 O patrie, etc.

Longtemps rebelle, enfin l'homme sauvage  
 Au joug des lois soumit son front dompté ;  
 Tel dans nos bois, sous le vent de l'orage  
 Le noble chêne incline sa fierté.  
 O patrie, etc.

Peuple soldat, quand le bruit des alarmes  
 Le rappelait loin de ses champs heureux,  
 Le Canadien mêlait au choc des armes  
 Ses chants d'amour et ses refrains joyeux.  
 O patrie, etc.

Trois fois l'Anglais, dans sa rage impuissante,  
 Contre nos rangs arma ses bataillons ;  
 L'écho bruyant de leur chute sanglante  
 Résonne encore aux chants de Carillon.  
 O patrie, etc.

Pius tard hélas ! sur nos destins prospères  
 S'appesantit un voile de douleur :  
 Mais la fortune en vain trahit nos pères ;  
 La gloire encor fut fidèle au malheur.  
 O patrie, etc.

Mais si du sort la faveur incertaine  
 Au léopard soumit son drapeau blanc,  
 Sur ses débris il tomba dans la plaine,  
 Et sa blessure encor saigne à son flanc.  
 O patrie, etc.

O mon pays, ô pages de l'histoire,  
 Tes fils un jour sur leurs destins heureux  
 Verront briller le soleil de la gloire,  
 Dont les rayons couvriront leurs aieux.  
 O patrie, etc

## CHANT DU VIEUX SOLDAT CANADIEN

Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,  
 Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps ;  
 Je viens encor, dans ma triste vieillesse,  
 Attendre ici vos guerriers triomphants.  
 Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore  
 Sur ces remparts où je porte mes pas ? (*bis*).  
 De ce grand jour quand verrai-je l'aurore ?  
 Dis-moi, mon fils. (*bis*) ne paraissent-ils pas ?

Qui nous rendra cette époque héroïque  
 Où, sous Montcalm, nos bras victorieux,  
 Renouvelaient dans la jeune Amérique  
 Les vieux exploits chantés par nos aïeux ?  
 Ces paysans qui, laissant leurs chaumières,  
 Venaient combattre et mourir en soldats,  
 Qui redira leurs charges meurtrières,  
 Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Napoléon, rassasié de gloire,  
 Oublierait-il nos malheurs et nos vœux.  
 Lui, dont le nom, soleil de la victoire,  
 Sur l'univers se lève radieux ?  
 Serions-nous seuls privés de la lumière  
 Qu'il verse à flots aux plus lointains climats ?  
 Ô ciel, qu'entends-je ? une salve guerrière !  
 Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Quoi ! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angleterre  
 Qui vient encor, porté par ses vaisseaux,  
 Cet étendard que moi-même, naguère,  
 A Carillon j'ai réduit en lambeaux.  
 Que n'ai-je, hélas ! au milieu des batailles,  
 Trouvé plutôt un glorieux trépas,  
 Que de le voir flotter sur nos murailles !  
 Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?



Le drapeau blanc, la gloire de nos pères,  
 Rougi depuis dans le sang de mon roi,  
 Ne porte plus aux rives étrangères  
 Du nom français la terreur et la loi.  
 Des trois couleurs l'invincible puissance  
 T'appellera pour de nouveaux combats ;  
 Car c'est toujours l'étendard de la France.  
 Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Pauvre vieillard, dont la force succombe,  
 Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,  
 J'aime à chanter sur le bord de ma tombe  
 Le saint espoir qui réveille ma voix.  
 Mes yeux éteints verront-ils dans la nue  
 Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?  
 Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !  
 Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas !

Un jour pourtant que grondait la tempête,  
 Sur les remparts on ne le revit plus.  
 La mort, hélas ! vint courber cette tête  
 Qui tant de fois affronta les obus,  
 Mais, en mourant, il redisait encore  
 A son enfant qui pleurait dans ses bras :  
 De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,  
 Ils reviendront ! et je n'y serai pas !

OCTAVE CREMAZIE.

## AUX FEMMES DE MON PAYS.

AIR :—*Batelier, dit Lisette, etc.*

Oui, nous avons des filles,  
 Dans notre beau pays,  
 Douces, pures, gentilles,  
 Blanches comme des lys !  
 Toutes restent fidèles,  
 Et charmantes toujours !  
 Amis ! gloire à nos belles ! [*bis.*]  
 Bonheur à nos amours ! [*ter*]

Jeunes, fraîches amies,  
 Epouses, mères, sœurs,  
 Elles charment nos vies,  
 Elles charment nos cœurs !  
 Toutes restent, etc.

Béniissons la fortune  
 Qui fait qu'en ces climats  
 Et la blanche et la brune  
 Ignorent leurs appas !  
 Toutes restent, etc.

Femmes de ma patrie,  
 Vierge au regard si doux,  
 Canadienne chérie,  
 Nous te saluons tous !  
 Nous te serons fidèles !  
 Sois charmante toujours !  
 Amis ! gloire à nos belles !  
 Bonheur à nos amours !

J. LENOIR.

## J'AI BIEN RAISON DE PLEURER.

Oh ! non, vous n'êtes plus le même.  
 Je le sens trop à mes douleurs,  
 Et quand vous me dites : " je t'aime, "  
 Je vous souris avec des pleurs ! . . . .  
 Il n'est plus ce temps d'espérance,  
 Ce temps de mes rêves si doux,  
 Où j'aimais jusqu'à la souffrance  
 Hélas ! qui me venait de vous !  
 En vain votre pitié cruelle  
 Cherche-t-elle à me rassurer.  
 En me parlant, vous rêvez d'Elle . . .  
 Ah ! j'ai bien raison de pleurer !

} bis.

Oh ! non, vous n'êtes plus le même ! . . .  
 Je vous attends, et vous tardez . . .  
 Êtes-vous là ? . . . douleur extrême !  
 Au loin, distrait, vous regardez.  
 Lentement pour vous s'entuit l'heure  
 Qui s'envolait prompte autrefois :  
 Vous ne voyez pas que je pleure,  
 Et vous n'entendez pas ma voix ! . . .  
 Pourtant, vous sachant infidèle,  
 A peine osé-je murmurer . . . .  
 Et cependant vous n'aimez qu'Elle !  
 Ah ! j'ai bien raison de pleurer !

} bis.

Oh ! moi je suis toujours la même !  
 Aimer deux fois n'est pas aimer . . . .  
 Moi, c'est vous seul, vous seul que j'aime,  
 Et qu'en priant j'aime à nommer !  
 L'amour dans le cœur d'une femme,  
 C'est un bien, un mal éternel,  
 C'est une âme aimant une autre âme,  
 Pour n'en former plus qu'une au ciel.  
 Hélas ! je le sais, elle est belle,  
 Et je ne dois plus espérer . . . .  
 Quand vous m'aimiez, j'étais comme Elle !  
 Ah ! j'ai bien raison de pleurer !

} bis.

## LE REVE DU BONHEUR

## ROMANCE

Ils sont passés ces jours de mon délire  
 Où près de toi l'espoir berçait mon cœur ;  
 Ces jours heureux où tu semblais me dire :  
 Espère, ami, le moment du bonheur. (*bis.*)  
 Te souvient-il, ton air, ton doux sourire,  
 De ton regard la timide langueur ?  
 Oui, tout alors en toi semblait me dire :  
 Espère, ami, le moment du bonheur. (*bis.*)

Si je chantais, ta voix sensible et tendre  
 A mes accents unissait sa douceur :  
 Tu soupirais et je croyais entendre :  
 Espère, ami, le moment du bonheur. (*bis.*)  
 Tout est changé, tu ris de mon délire,  
 En te jouant tu déchires mon cœur !  
 Hélas ! pourquoi n'employer ton empire  
 Qu'à m'enlever le rêve du bonheur ? (*bis.*)

## SOYEZ HEUREUX, OUBLIEZ-MOI

Une autre à votre sort doit s'unir pour la vie  
 Elle est noble, elle est riche, et je n'ai que mon cœur.  
 A la fortune, hélas ! le monde vous convie ;  
 Puisse-t-elle toujours faire votre bonheur !  
 Adieu donc sans retour, le sort ainsi l'ordonne,  
 Reprenez vos serments, votre amour, votre foi !  
 Ce que je vais souffrir, mon cœur vous le pardonne ;  
 Soyez heureux (*bis*) oubliez-moi !

Vous avez du passé perdu la souvenance,  
 De nos rêves si purs, de nos plus doux projets,  
 D'un amour si sincère et de tant d'espérance,  
 Que va-t-il me rester ?.. Des larmes, des regrets !..

J'implore, mais en vain, le ciel qui m'abandonne,  
 Je dois sans murmurer me soumettre à sa loi,  
 Ce que je vais souffrir, mon cœur vous le pardonne ;  
 Soyez heureux (*bis*), oubliez-moi !

Où, notre chaste amour à la joie insensée  
 Doit rester maintenant dans l'ombre enseveli.  
 Sur moi n'arrêtez plus jamais votre pensée,  
 Notre dernier espoir est, hélas ! dans l'oubli.  
 Du martyre mon front doit ceindre la couronne,  
 Je ne crois plus à rien, en vous seul j'avais foi.  
 Ce que je vais souffrir, mon cœur vous le pardonne ;  
 Soyez heureux (*bis*), oubliez-moi !

EUGÈNE DE LONLAY.

### TOUJOURS SEUL

Sous ce bandeau de fer, hélas ! prison infâme,  
 Nul ne peut m'approcher, leur frayeur le défend.  
 Que je serais ému des accents d'une femme,  
 Que je serais heureux de la voix d'un enfant !  
 Mais je suis toujours seul avec ma peine amère,  
 Et de pas un ami je n'attends le retour !  
 Moi, je n'ai pas connu les baisers d'une mère,  
 Et pour elle, ô mon Dieu ! j'aurais eu tant d'amour. (*bis*)

Le jour s'enfuit au loin, et l'étoile rayonne,  
 Et la cloche là-bas dans l'air vient de gémir.  
 De diamants la nuit parsème sa couronne,  
 Que je serais heureux si je pouvais dormir !  
 Mais je suis toujours seul, etc.

Plus de sommeil pour moi, tant mon âme est flétrie,  
 O mon Dieu ! par pitié, daigne me secourir.  
 Toi seul es grand, rends-moi ton ciel, douce patrie,  
 Que je serais heureux si je pouvais mourir !  
 Mais je suis toujours seul, etc.

## LA MER SE PLAINT TOUJOURS

ROMANCE

Depuis qu'il est parti, je viens sur ce rivage,  
Vaste abîme où sans fin j'entends pleurer les flots.  
O mer, pourquoi gémir en éternels sanglots ?

Toi dont tout est la proie et qui fais le naufrage.

Hélas ! nous qui souffrons,  
Nous inclinons nos fronts ;  
Et la mer qui dévore  
Tant d'espoir, tant d'amours,  
La mer se plaint encore,  
La mer se plaint toujours !

Au retour de Piéto, voici l'heure assignée :  
" Dans trois jours," disait-il, et les trois jours ont lui  
Cependant je ne vois ni sa barque, ni lui ;  
Et, l'œil à l'horizon, j'attends là, résignée.

Oui, j'attends en ce lieu  
Sans me plaindre de Dieu.  
Et la mer qui dévore  
Tant d'espoir, tant d'amours,  
La mer se plaint encore,  
La mer se plaint toujours !

Mais quelle est cette barque arrivant sous la bise,  
Linceul d'un pauvre esquif sans voile et sans agrès ?  
Ah ! Piéto, c'est la tienne ! Ah ! viens, et de plus près,  
Viens donc, mon tendre ami, c'est moi, c'est ta promesse,

Quoi ! rien dans ces débris  
Ne répond à mes cris !  
Et la mer qui dévore  
Mon espoir, mes amours,  
La mer se plaint encore,  
La mer se plaint toujours !

## MES VINGT ANS.

ROMANCE.

J'avais vingt ans que les yeux d'une femme,  
 Qu'un mot d'amour faisaient battre mon cœur,  
 Pour être aimé j'aurais vendu mon âme  
 Et de mon sang j'eus payé mon bonheur.  
 Je vous trouvais, mes dames, toutes belles,  
 Je confondais l'automne et le printemps.  
 Je vous croyais aussi toutes fidèles,  
 Que je voudrais avoir encor vingt ans ! } *bis.*

Les femmes sont changeantes comme l'onde,  
 Quand je l'appris je n'avais plus vingt ans ;  
 Je fus trompé par la brune et la blonde,  
 Un rien, un souffle emporte leurs serments.  
 Pauvre insensé, qui voyais dans mes songes  
 Des amours purs, des cœurs toujours constants.  
 Serments d'amour, hélas ! sont des mensonges,  
 Que je voudrais avoir encor vingt ans ! } *bis*

De la beauté je chantais les louanges,  
 J'avais vingt ans, je les chante toujours ;  
 Mais si je crus n'adorer que des anges,  
 Maintenant j'aime et chante les amours.  
 Tous comptes faits, oui, vous êtes aimantes,  
 Et vos attraits sont toujours séduisants . . .  
 Plus je vieillis, plus je vous vois charmantes,  
 Que je voudrais avoir toujours vingt ans ! } *bis.*

## AMOUR ET FANATISME

ROMANCE.

Chrétienne aux longs yeux bleus, dont mon âme est éprise.  
 Il faut donc te quitter, bientôt je dois partir.  
 En te disant adieu, mon pauvre cœur se brise,  
 Dans le premier combat, que je voudrais mourir !  
 Pourquoi faut-il que la loi me défende  
 De m'attacher à toi pour qui j'ai tout quitté !  
 Je dois partir, Allah me le commande,  
 Pour conquérir et gloire et liberté !

Enfant, j'aurais voulu te consacrer ma vie,  
 Vivre de ton amour, mourir à tes genoux,  
 J'aurais quitté pour toi mes frères, ma patrie,  
 Kohel, mon noir coursier dont l'Emir est jaloux.  
 Pourquoi faut-il, etc.

Je vois ton doux regard se voiler d'une larme,  
 Tu souffres comme moi d'un adieu sans espoir ;  
 Enfant, cache-le moi : car céder à ce charme  
 Ce serait parjurer et trahir mon devoir.  
 Pourquoi faut-il, etc.

## IL ME L'AVAIT PROMIS.

ROMANCE.

Vous demandez, ma mère, que j'oublie  
 Le nom chéri qui me parle d'espoir,  
 Vous savez bien qu'il est toute ma vie ;  
 Je le murmure en priant chaque soir.  
 L'oublier ! ah ! mon front de honte se colore !  
 Les faux serments par le ciel sont maudits. (bis)  
 De grâce un jour, oh ! rien qu'un jour encore (bis)  
 Il reviendra, car il me l'a promis ! (bis)



Oseriez-vous me contraindre au parjure  
 En me forçant de choisir un époux ?  
 C'est étouffer la voix de la nature ;  
 Pitié, pitié, j'embrasse vos genoux !  
 Au nom de vos vingt ans, mère, je vous implore ;  
 De pleurs amers voyez mes yeux rougis. (bis.)  
 De grâce, etc.

Depuis un mois j'interroge la vague  
 Car c'est le temps fixé pour son retour ;  
 Combien souvent j'ai pris une ombre vague  
 Pour le vaisseau qu'appelle mon amour !  
 Mais n'entendez-vous pas sur la plage sonore ?  
 Des matelots on distingue les cris. (bis.)  
 Ah ! c'est bien lui, etc.

## NE ME FAIS PLUS SOUFFRIR.

### ROMANCE.

Lorsque mon cœur, à ton regard de flamme  
 Vient s'enivrer et mourir tour à tour,  
 J'aime à rêver qu'un rayon de ton âme  
 A mon ardeur viendra sourire un jour !  
 Mais ce doux rêve, à mon âme abusée  
 Répète encore : " Espère en l'avenir. "  
 Et de chagrins ma vie est abreuvée.  
 Oh ! par pitié, ne me fais plus souffrir !

Si j'ai livré mon cœur à l'espérance,  
 C'est que j'ai cru tes beaux yeux sans détour,  
 Ils me disaient : " Pour toi plus de souffrance,  
 Reçois enfin le prix de tant d'amour. "  
 Mais ce doux rêve, écho de ma pensée,  
 Ne viendra plus dorer mon avenir ;  
 Et de chagrins ma vie est abreuvée.  
 Oh ! par pitié, ne me fais plus souffrir !

Et quelque jour essayant une larme,  
 Tu comprendras ce qu'était mon amour.  
 Ta douce voix n'aura plus tant de charme,  
 Et ta puissance aura fui sans retour.  
 Garde mon cœur dans un pli de ton âme :  
 Il est à toi, mais il pourrait mourir . . .  
 Ce cœur brûlant sous ton regard de flamme  
 Crois, oh ! crois-moi, ne le fais plus souffrir !

---

MON RÊVE A MOI

ROMANCE

Mon rêve à moi c'est une maisonnette  
 Aux murs blanchis où grimpent dans les creux  
 Le lierre aimant et la vigne coquette,  
 Parant son sein de ses fruits savoureux :  
 C'est un côteau, quelques arbres, de l'ombre.  
 C'est un ruisseau, c'est un chien, c'est un nid  
 Où les oiseaux jasant, chantent en nombre, } *bis.*  
 Un coin de terre où le bon Dieu sourit.

Mon rêve à moi c'est une tendre épouse,  
 De son amour faisant son horizon,  
 De mon bonheur, fière, heureuse et jalouse,  
 De ses propos égayant la maison.  
 Sachant toujours trouver d'autre caresse,  
 Pour écarter les chagrins de mon cœur,  
 N'ayant pour moi que baisers, que tendresse, } *bis*  
 Un ange enfin ! oui, du ciel une fleur.

Mon rêve à moi c'est le ciel sans nuage ;  
 C'est la moisson déployant son drapeau d'or ;  
 C'est le repos quand viendra le vieil âge,  
 Et des enfants pour unique trésor ;  
 C'est, en un mot, la paix sur cette terre,  
 C'est le soleil luisant pour tout mortel,  
 C'est un Dieu bon pour tous et pour ma mère } *bis.*  
 Me bénissant quelque jour à l'autel.

## SI VOUS N'AVEZ RIEN A ME DIRE.

## ROMANCE.

Si vous n'avez rien à me dire  
 Pourquoi venir auprès de moi ?  
 Pourquoi me faire ce sourire  
 Qui tournerait la tête au roi ?  
 Si vous n'avez rien à me dire,  
 Pourquoi venir auprès de moi ? } *bis.*

Si vous n'avez rien à m'apprendre,  
 Pourquoi me pressez-vous la main ?  
 Sur le rêve angélique et tendre  
 Auquel vous songez en chemin ?  
 Si vous n'avez rien à m'apprendre,  
 Pourquoi me pressez-vous la main ? } *bis.*

Si vous voulez que je m'en aille  
 Pourquoi passez-vous par ici ?  
 Lorsque je vous vois, je tressaille :  
 C'est ma joie et c'est mon souci.  
 Si vous voulez que je m'en aille,  
 Pourquoi passez-vous par ici ? } *bis.*

VICTOR HUGO.

## IL NE REVIENDRA PAS.

## ROMANCE.

Il m'adorait, il m'appelait son ange,  
 Et pauvre enfant je ne rêvais qu'à lui.  
 O jour d'ivresse, ô bonheur sans mélange.  
 Ah ! pour jamais vos doux rêves ont fui.  
 Un jour hélas ; l'orgueil, ce roi du monde,  
 Troubla mes sens et me parla tout bas,  
 Je l'oubliai, l'injure fut profonde.  
 Ah ! j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas. } *bis.*

Il était noble, et jamais plus belle âme  
 N'avait brûlé de cœur plus généreux,  
 Que je l'aimais quand son œil plein de flamme  
 En m'enivrant se mirait dans mes yeux.  
 Longtemps je fus sa seule idolâtrie,  
 Longtemps il fut mon seul bien ici-bas !  
 Pour son pardon je donnerais ma vie  
 Mais j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas. } bis.

Sans son pardon, il faudra que je meure,  
 Il m'a maudite en son cœur outragé,  
 Ah ! saura-t-il au moins que je pleure,  
 Ah ! saura-t-il au moins qu'il est vengé !  
 S'il pouvait voir ma douleur insensée.  
 Un jour, peut-être, il me tendrait les bras.  
 Il est si bon, mais il m'a repoussée.  
 Oui, j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas. } bis.

L. H. FRÉCHETTE.

## LOIN DE TOI

### ROMANCE

Le jour bien souvent dans nos bois  
 Hélas ! le cœur plein de souffrance,  
 Je cherche ta si douce voix  
 Mais tout se tait, tout est silence. (ter.)  
 Oh ! loin de toi, de toi que j'aime,  
 Dans les ennuis, ô mes amours,  
 Dans les regrets, douleur extrême,  
 Loin de toi je passe mes jours. (bis.)

Te souvient-il lorsque le soir,  
 L'oiseau chantait dans la ramée  
 Notre bonheur, mon doux espoir !  
 Je pressais ta main bien-aimée, (ter.)  
 Oh ! loin de toi, etc.

Puisses-tu bientôt revenir  
 Aux lieux chéris de notre enfance,  
 Où confiants dans l'avenir  
 Nos cœurs s'ouvraient à l'espérance. (*ter.*)  
 Oh ! loin de toi, etc.

---

## LE CHEF-D'ŒUVRE DE DIEU

### ROMANCE

Dans sa bonté, quand Dieu fit la nature,  
 Il a donné les parfums à la fleur !  
 Au clair ruisseau le timide murmure,  
 Au papillon la riante couleur !  
 Il a donné les chansons aux fauvettes,  
 Au lion la force unie à la fierté,  
 Il a donné le génie aux poètes,  
 Mais à la femme il donna la beauté ! (*bis.*)

Aux gais oiseaux il a donné des ailes,  
 L'écaille d'or aux habitants des mers,  
 Des pieds légers aux timides gazelles,  
 Aux blancs montons le velours des prés verts.  
 A la vieillesse il donna l'indulgence,  
 A la jeunesse il donna la gaité,  
 Aux malheureux il donna l'espérance  
 Mais à la femme il donna la bonté. (*bis.*)

Il a donné, ce Dieu que l'on implore,  
 L'azur aux cieux, les rayons au soleil,  
 Au jour splendide il a donné l'aurore,  
 Au vert côteau le pampre au grain vermeil.  
 Aux noirs rochers, il a donné le lierre  
 L'herbe au grillon et l'espace au vautour,  
 A l'ange enfin il donna la prière,  
 Mais à la femme il a donné l'amour. (*bis.*)

---

## COMME A VINGT ANS

## ROMANCE

Le soleil se levait  
 A l'horizon d'opale ;  
 L'alouette achevait  
 Sa chanson matinale !  
 La joie était partout :  
 Dans chaque fleur nouvelle,  
 Aux bois, aux prés, surtout  
 Au nid de l'hirondelle !

Et moi-même joyeux du retour du printemps,  
 Je me mis à chanter comme on chante à vingt ans. } *bis.*

Puis je vis s'avancer  
 Une enfant blonde et belle !  
 Comment vous retracer  
 Ce qui charmait en elle ?  
 Ah ! rien qu'en la voyant,  
 Au bord de l'onde pure,  
 Se pencher souriant,  
 On l'aimait, je le jure !

Et moi qui l'aperçus, hélas ! quelques instants,  
 Je me mis à rêver comme on rêve à vingt ans. } *bis.*

Je vis, le lendemain,  
 Non plus au bord de l'onde,  
 Mais assise au chemin  
 La jeune fille blonde.  
 Je vis qu'ils étaient deux !  
 A deux l'âme est joyeuse,  
 Comme il était heureux !  
 Comme elle était heureuse !

Et moi, dans mon bonheur de les voir si contents,  
 Je me mis à pleurer comme on pleure à vingt ans. } *bis.*

## SI LES FLEURS PARLAIENT

ROMANCE

Sur ce chemin, pauvre belle égarée,  
 Qui t'a jetée et t'oublia, dis-moi ?  
 Petite fleur faite pour être aimée,  
 Qui t'a cueillie et ne veut plus de toi ?  
 De ton destin je cherche en vain les causes,  
 Rien ne m'éclaire hélas ! rien, et tu meurs !  
 En vérité l'on saurait bien des choses } *bis.*  
 Si le bon Dieu faisait parler les fleurs. }

Vierge des prés j'aime une blonde fille.  
 Au regard pur comme ton front vermeil,  
 C'est elle, oh ! dis, pâquerette gentille,  
 Qui, ce matin, a troublé ton sommeil ?  
 Pour se parer, ses mains blanches et roses  
 T'ont, n'est-ce pas, enlevée à tes sœurs ?  
 En vérité, etc.

Si c'était elle, ô ma chère petite,  
 Dans ses cheveux tu brillerais encor :  
 Et puis à l'heure où le soir on se quitte  
 Tu deviendrais mon bien-aimé trésor.  
 Mais ce ruban sur lequel tu reposes  
 Vient réveiller mes jalouses terreurs.  
 En vérité, etc.

Mais voici Berthe, et son joyeux sourire  
 Me rend la foi prête à m'abandonner.  
 Petite fleur, garde-toi de lui dire  
 Ce qu'en tremblant j'ai pu te demander.  
 Mais qu'ai-je à craindre ? ah ! le ciel eût ses causes  
 En vous privant de sons révélateurs.  
 En vérité, etc.

---

## ROSEE AMERE

Quand la triste rêverie  
 Seul m'entraîne au fond des bois,  
 Je pense aux jours d'autrefois  
 En foulant l'herbe flétrie,  
 Et mon cœur, mon cœur trop plein  
 Se répand en pleurs soudain.  
 Coulez de ma paupière,  
 Coulez, larmes du cœur,  
 Rosée amère }  
 De la douleur. } *bis.*

Une vierge à son aurore  
 Souriait à mes vingt ans :  
 Aux rayons d'un doux printemps  
 Mon bonheur allait éclore.  
 Mais hélas ! adieu bonheur !  
 Elle est morte dans sa fleur.  
 Coulez, etc.

Les chimères de la gloire,  
 Sans consoler mon amour,  
 M'ont bercé, rêve d'un jour,  
 De leur splendeur illusoire ;  
 Et mon cœur pleure à jamais  
 Le doux ange que j'aimais.  
 Coulez, etc.

## TA RESILLE

## CHANSONNETTE ESPAGNOLE

Ta résille, jeune fille,  
 Te fait plus belle et gentille  
 Que la reine de Castille  
 Souriant à son miroir :  
 Toi blondette, joliette,  
 Et de taille si parfaite,  
 Dans la fête, si coquette,  
 Que j'ai plaisir à te voir !



Oui de Tolède à Gironne,  
De Séville à Barcelonne,  
De Burgos à Pénasfor  
Je n'ai vu pareil trésor !  
Ta résille, etc.

Je ne suis qu'un gentilhomme ;  
Mais si du plus beau royaume  
Demain je devenais roi.  
Eh bien il serait pour toi ;  
Ta résille, etc.

J'ai trois castels dans la plaine ;  
Deviens en la chatelaine ;  
Je suis plus riche qu'un roi,  
Si ta résille est à moi !....  
Ta résille, etc.

### ECHO MALIN

L'écho de notre village  
Est un écho dangereux ;  
Vous ne savez pas, je gage,  
Ce qu'il dit des amoureux ?  
Quand ces messieurs à la brune,  
Vont, d'une voix importune,  
Lui raconter leurs tourments,  
L'écho répond : " Tu mens ! tu mens ! (*bis*)  
Echo malin, qui répétez sous le bocage } *bis*.  
Des amoureux le doux langage,  
Moquez-vous bien (*ter*) de leurs discours,  
Pour moi j'en rirai toujours.

En amour on se querelle ;  
— Vous ne saviez pas cela ?  
Apprenez-en la nouvelle,  
Hier la chose arriva.

—“ Je sais, disait une belle,  
Que vous êtes infidèle,  
Et pourtant je vous aimais ! ”  
L'écho répond : “ Jamais, jamais ! ” (*bis.*)  
Echo malin, etc,

L'amour est une folie :  
— Vous saviez cela ?— Vraiment !  
Mais on se réconcilie,  
C'est la suite du roman.  
—“ Jamais, jamais ô ma belle,  
Je ne veux être infidèle,  
Ni changer en mes amours ! ”  
L'écho répond : “ Toujours, toujours ! ”  
Ah ! oui, tu changeras toujours ! ”  
Echo malin. etc.

E. B. DE SAINT-AUBIN

## PERRETTE ET LE SORCIER

### LÉGENDE

Simples atours et robe blanche,  
Gente tournure et frais minois,  
Perrette une main sur la hanche,  
Periette un jour allait au bois.  
Seize ans au plus étaient son âge ;  
Sur son chemin elle chantait  
Une chanson de son village,  
Et vers le bois toujours marchait.

Les roses sont ouvertes,  
Mes enfants, écoutez ma voix :  
Quand les feuilles sont vertes,  
Il ne faut pas aller au bois.

Perrette se perdit en route ;  
 Dans le bois il faisait si noir :  
 Perrette regarde, elle écoute  
 Sans rien entendre et sans rien voir.  
 Soudain, au milieu du silence,  
 Paraît l'ombre du braconnier ;  
 Sur la jeune fille il s'élançe,  
 Car c'était un méchant sorcier.

Les roses, etc.

Le lendemain revint Perrette,  
 Mais on ne la reconnut pas ;  
 De la jeune fille coquette  
 L'âge avait alourdi le pas.  
 Son front, hélas ! avait des rides,  
 Sa tête avait des cheveux blancs.  
 Les bras tendus, les yeux humides,  
 Perrette chantait aux passants :

Les roses, etc.

Tel est le récit qu'au village  
 On faisait au coin du foyer,  
 Et tous les enfants d'âge en âge  
 Croyaient " Perrette et le Sorcier."  
 Mais aujourd'hui les jeunes filles,  
 Sitôt que revient le printemps,  
 S'en vont courir sous les charmilles,  
 Et n'écoutent plus leurs parents.

Les roses, etc.

## TAIS-TOI, MON CŒUR

ROMANCE.

Je l'ai revue après cinq ans d'absence,  
 Mais d'elle, hélas ! oublié, méconnu,  
 Je ne suis plus, moi, son ami d'enfance,  
 Qu'un étranger, peut-être un inconnu !  
 Dans son regard mon regard a su lire  
 Lorsque ses yeux se sont fixés sur moi....  
 Et j'ai surpris un perfide sourire.  
 Tais-toi, mon cœur, mon pauvre cœur, tais-toi. } *bis.*

Je l'ai revue et j'ai tremblé près d'elle  
 Au souvenir de nos premiers amours,  
 Car j'ai reçu de sa bouche infidèle  
 L'aveu fatal d'un adieu pour toujours.  
 Un autre, hélas ! captivé par ses charmes,  
 Aux saints autels vient d'obtenir sa foi....  
 Souffre en silence, et dévore tes larmes..  
 Tais-toi, mon cœur, mon pauvre cœur, tais-toi. } *bis.*

Mais dans ce cœur qui saigne et qui soupire  
 Au souvenir d'un trop cruel affront;  
 N'aurais-je pas un cri pour la maudire,  
 En lui jetant du moins l'injure au front !  
 Mais non, plutôt réprimant l'anathème,  
 Dans les transports d'un saisissant émoi,  
 Peut-être bien je lui dirais : " Je t'aime !"  
 Tais-toi, mon cœur, mon pauvre cœur, tais-toi. } *bis.*

## SILVIO PELLICO AU SPIELBERG

## MÉLODIE

Hélas ! dans ma prison, brise à la fraîche haleine,  
 Quand tu viens m'annoncer le doux retour des fleurs,  
 Quand tu viens m'apporter les parfums de la plaine,  
 Tu réveilles en moi de nouvelles douleurs.  
 Je le sais, du printemps ton haleine est remplie,  
 Et ton aile a passé sur des gazons fleuris ;  
 Mais pourquoi n'es-tu pas ma brise d'Italie ?  
 L'air embaumé de mon pays ?

Hélas ! dans ma prison, quand d'un ciel sans nuage  
 Glisse un rayon plus pur, comme un regard ami ;  
 Loin de me consoler, je perds bientôt courage ;  
 Je sens des pleurs venir, et mon cœur a gémi :  
 En voyant ce beau ciel, non jamais je n'oublie  
 Qu'il n'est qu'un ciel, un seul pour les pauvres proscrits.  
 Ah ! pourquoi n'es-tu pas mon beau ciel d'Italie ?  
 Le ciel aimé de mon pays ?

Hélas ! dans ma prison, parfois, lorsque je rêve,  
 Un songe, cet ami de mon sommeil léger,  
 Me dit que je suis libre et que mon mal s'achève :  
 Que j'ai ma liberté sur un sol étranger.  
 Sur un sol étranger ! oh ! je vous en supplie,  
 Mon Dieu ! je ne veux pas être libre à ce prix.  
 Qu'on me donne plutôt des fers en Italie !  
 Je veux mourir dans mon pays.

EMILE BARATEAU.

## LE TASSE

## MÉLODIE

Pour me punir de mon génie,  
 Ils m'ont ravi ma liberté,  
 Je suis captif, et l'Italie  
 Redit mon nom (*bis*) avec fierté.  
 Les nobles chants que Dieu m'inspire  
 Ont confondu mes ennemis,  
 Et de mon cœur le saint délire } *bis.*  
 Par eux ne fut jamais compris. }  
 Mais dans les fers je t'aime encore,  
 O toi pour qui je veux souffrir,  
 Et mon regret sait te bénir, } *bis.*  
 Eléonore ! }

Ils tomberont dans la poussière,  
 Ces fiers palais un jour détruits ;  
 Prince orgueilleux, ta tête altière  
 Se cachera (*bis*) sous leurs débris.  
 Mais ce cachot, temple de gloire,  
 Doit vivre autant que mes malheurs,  
 Il sera plein de ma mémoire } *bis.*  
 On y viendra verser des pleurs. }  
 Ton nom si doux et que j'implore,  
 Suivra le mien dans l'avenir,  
 Ma gloire enfin doit nous unir, } *bis.*  
 Eléonore ! }

Ils peuvent bien m'ôter la vie,  
 Ne suis-je pas en leur pouvoir ?  
 Qui les retient ? La tyrannie  
 D'un crime aussi (*bis*) fait un devoir.  
 Mais cet amour, céleste flamme,  
 Qu'un Dieu si bon mit dans mon cœur,

M'e l'arracher !... outrage infame ! } *bis.*  
 Plus lâche encor que leur fureur ! }  
 C'est pour jamais que je t'adore,  
 Viens embellir mes derniers jours,  
 La mort consacre nos amours, } *bis.*  
 Eléonore !

---

## LA PIÉTÉ

### ROMANCE

Quelle voix sainte et pure  
 A retenti soudain ?  
 De toute la nature  
 C'est le pieux refrain ;  
 Elle dit son histoire,  
 Elle dit son bonheur ;  
 Elle chante la gloire  
 Du puissant Créateur.

Petit oiseau, tu chantes  
 Ta douce liberté,  
 Tes amours innocentes,  
 Et ta félicité.  
 Mais on te met en cage,  
 Et tu chantes encor,  
 A Dieu par ton ramage  
 Tu demandes la mort.

Beau chêne inébranlable,  
 Qui monte comme un vœu,  
 Du noir séjour du diable,  
 Jusqu'au palais de Dieu,  
 Le vent dans le feuillage  
 Chante et dit : " A genoux !  
 A Dieu rendez hommage,  
 Priez-le comme nous. "

---

## LE VIEUX CHEIK

ROMANCE.

Ils ont pillé les gourbis de mes pères,  
 Brûlé mes blés, dévasté mes troupeaux,  
 Les aigles seuls connaissent leurs repaires,  
 Ils sont venus y planter leurs drapeaux.  
 Je leur pardonne et ma maison en flammes,  
 Et leur drapeau qui flotte triomphant,  
 Et leurs sérails où vont gémir nos femmes ;  
 Mais les maudits ont tué mon enfant !  
 O Dieu du ciel qui vois couler mes larmes,  
 Veille sur nous et le sort va changer ;  
 De tes enfants, mon Dieu, bénis les armes,  
 Nous avons tous une tombe à venger ! (*bis*)

Ils ont choisi l'heure de la prière,  
 Ils ont frappé des hommes à genoux,  
 Et mon enfant qui défendait son père,  
 En m'appelant est tombé sous leurs coups.  
 Ainsi parlait le vieux Cheik dont la tête  
 Avait blanchi dans la guerre et les camps :  
 Son oeil brillait, et jamais la tempête  
 N'avait lancé d'éclairs plus menaçants.  
 O Dieu du ciel, qui vois couler ses larmes,  
 Veille sur lui, son destin va changer ;  
 De tes enfants, mon Dieu, bénis les armes,  
 Car ils ont tous une tombe à venger, (*bis*)

Voyez passer ce cavalier farouche,  
 Sur son cheval aussi prompt que le vent :  
 C'est le vieux Cheik, malheur à qui le touche,  
 Il va venger la mort de son enfant.  
 C'est le lion, c'est le roi de la plaine,  
 C'est le simoun, le vent qui brûle l'air :



Il tombe enfin, son sang rougit l'arène ;  
 Mais il sourit, car le champ est désert.  
 Et vers le ciel, les yeux vides de larmes,  
 Il dit : Mon Dieu, ton bras m'a dirigé ;  
 Au minaret qu'on suspende mes armes,  
 Je meurs content, car mon fils est vengé. (*bis.*)

ALEX. DUMAS.

### LA CHARITÉ

Voyez-vous cet enfant au teint pâle et livide,  
 Comme il lève vers vous son regard suppliant ;  
 La honte est sur son front, et son geste timide  
 Ose seul implorer la pitié du passant.

Chrétiens, faites l'aumône,  
 Faites la charité ;  
 C'est un Dieu qui l'ordonne !  
 Chrétiens, ayez pitié !

Ah ! s'il pouvait parler, il dirait que sa mère  
 Ne possède plus rien pour apaiser sa faim,  
 Qu'elle est triste et mourante, en proie à la misère,  
 Que ses petits enfants lui demandent du pain !  
 Chrétiens, etc.

Mais on reste insensible à sa plainte touchante,  
 Et le riche en passant ne voit pas sa douleur.  
 S'il élève, en pleurant, une main suppliante,  
 Il redoute un refus qui briserait son cœur.  
 Chrétiens, etc.

Et déjà sur sa lèvre expire la prière,  
 Quand un ange d'amour vers lui porte ses pas.  
 Cet enfant qui gémit, cet enfant est un frère,  
 Qu'il presse sur son cœur, qu'il arrache au trépas.  
 Chrétiens, etc.

## QUE JE VOUDRAIS AVOIR VOS AILES

## MÉLODIE

Heureux petits oiseaux, voltigeant sur le sol,  
 Et que je vois de ma fenêtre,  
 Rien ne peut pour longtemps retenir votre vol  
 Loin des champs qui vous ont vus naître.  
 Dès que vous le voulez, pour rentrer en vos nids,  
 Vous fendez l'air, vives nacelles ;  
 Moi je souffre, exilé loin de mon beau pays,  
 Que je voudrais avoir vos ailes ! (*bis*)

Heureux petits oiseaux, pour vous quand vous aimez  
 Il n'est que des heures joyeuses.  
 Pour aborder vos nids, de tendresse embaumés,  
 Vous avez vos rames soyeuses.  
 Vous partez le matin, sûrs de trouver le soir  
 Une mère tendre et fidèle ;  
 Moi, je souffre loin d'elle et ne puis la revoir,  
 —Que je voudrais avoir vos ailes ! (*bis*)

Méchants petits oiseaux, pendant vos premiers jours,  
 Vous ne quittez point votre mère.  
 Puis, quand vous êtes forts, oubliant vos amours,  
 Vous fuyez pour la vie entière.  
 Moi, je suis fort aussi, mais moins ingrat que vous,  
 Loin des caresses maternelles,  
 Pour voler vers ma mère, embrasser ses genoux,  
 Que je voudrais avoir vos ailes ! (*bis*)

## DIEU, MON ENFANT, TE LE RENDRA

## ROMANCE

Pourquoi ravir la tendre mère,  
 Enfant, laisse ce nid d'oiseaux ;  
 N'entends-tu pas la plainte amère  
 De son petit sur les rameaux ?  
 Dans cette forêt solitaire,  
 S'il reste seul il périra,  
 Rends-lui la vie à ma prière,  
 Dieu, mon enfant, te le rendra.

Dans tes mains vois toute tremblante  
 Sa mère qui se plaint toujours ;  
 Si ton âme n'est pas méchante,  
 De sa douleur taris le cours.  
 Chantant la liberté chérie,  
 Son chant joyeux te ravira.  
 Va, sois humain, ma voix te prie,  
 Dieu, mon enfant, te le rendra.

L'oiseau soudain près de sa mère  
 Voltige en paix sous les rameaux,  
 Et l'on entend sa voix légère  
 Charmant les bois et les échos.  
 Ah ! dit l'enfant, la belle fête,  
 Petit oiseau longtemps vivra.  
 Et doucement la voix répète :  
 Dieu, mon enfant, te le rendra.

## LE TEMPS QUE JE REGRETTE

## MÉLODIE

Te souviens-tu, Marie,  
 De notre enfance aux champs,  
 Nos jeux dans la prairie,  
 J'avais alors quinze ans.  
 La danse sur l'herbette } *bis.*  
 Egayait nos loisirs :  
 Le temps que je regrette } *bis*  
 C'est le temps des plaisirs !

Te souvient-il de même  
 De ces moments brûlants,  
 Où tu me dis : je t'aime,  
 J'avais alors vingt ans.  
 Moi jeune et toi coquette, } *bi.*  
 C'étaient là les beaux jours.  
 Le temps que je regrette, } *bis.*  
 C'est le temps des amours.

Tandis que je soupire,  
 Tes yeux se sont baissés ;  
 Ils ont craint de me dire ;  
 Ces beaux jours sont passés.  
 Ma bouche en vain répète } *bis*  
 Des regrets superflus !  
 Le temps que je regrette, } *bis.*  
 C'est le temps qui n'est plus !

## JEAN NE MENT PAS.

“ Tous les jours, pourquoi, ma chère,  
 T'asseoir au bord du ruisseau ?  
 Ah ! ce n'est pas, je l'espère,  
 Pour te regarder dans l'eau. ”

—“ Mais si, reprit Madeleine,  
Je ne vais à la fontaine  
Rien que pour me voir là-bas,  
Car Jean dit que je suis belle,  
Et je veux, ajouta-t-elle,  
Savoir si Jean ne ment pas. ” (bis.)

—“ Pour mieux voir ton doux visage,  
C'est perdre là bien du temps ;  
Car il faudrait, je le gage,  
Au plus de quelques instants. ” —

—“ Mais non, reprit Madeleine,  
Un mois suffirait à peine,  
Pour me tirer d'embarras.  
Jean dit qu'en moi tout sait plaire,  
Or, il faut du temps, grand'mère,  
Pour voir si Jean ne ment pas. ” (bis.)

—“ Ça, voyons, dis-moi, ma fille,  
Qu'a répondu le ruisseau ?  
Te dit-il la plus gentille  
Du village et du hameau ? ” —

—“ Mais oui, reprit Madeleine,  
Baissant ses grands yeux d'ébène,  
Et se souriant tout bas,  
Oui, tous vantent ma figure,  
Mon pied, ma main, ma tournure,  
Disant que Jean ne ment pas ! ” (bis.)

---

## O MON ANGE, VEILLEZ SUR MOI.

### ROMANCE

Bon ange, sauvez-moi d'une erreur dangereuse,  
Je ne veux pas l'aimer, l'amour fait trop souffrir ;  
Mais il me suit partout ; je suis bien malheureuse !  
Comment faire, mon ange, hélas ! pour le haïr ?..

Quand il m'ouvre son cœur, en vain je le repousse,  
 Il pleure... et moi, ces pleurs me donnent de l'effroi.  
 Je ne veux pas l'aimer... mais sa voix est si douce.

O mon ange, (2) veillez (2) sur moi ! (*bis.*)

Il m'avait autrefois donné la tourterelle  
 Que, je ne sais pourquoi, je préfère aujourd'hui ;  
 Lorsque je la caresse, elle me le rappelle,  
 Je trouve qu'elle est triste et douce comme lui.  
 En rêvant, l'autre jour, j'interrogeai moi-même  
 Ces fleurs qui des amants peignent, dit-on, la foi ;  
 Les fleurs que j'effeuillais disaient toutes : " Je

[ t'aime.

O mon ange, (2) veillez (2) sur moi ! (*bis.*)

De l'entendre et le voir je suis toujours heureuse,  
 Je préfère sa sœur aux filles du vallon ;  
 Le soir j'aime à bercer, recueillie et rêveuse,  
 Le jeune enfant auquel il a donné son nom. [me,  
 Quand j'entends son éloge aux lèvres d'une fem-  
 Je me sens la hair, et je ne sais pourquoi  
 Une vague douleur pénètre dans mon âme.

O mon ange, (2) veillez (2) sur moi ! (*bis.*)

Tous les lieux qu'il chérit, je les chéris de même  
 La couleur qu'il préfère est la mienne à présent ;  
 Je ne chante jamais que la chanson qu'il aime  
 J'adopte tous les mots qu'il répète souvent.  
 Je conserve toujours la fleur qu'il m'a donnée,  
 Elle est là sur mon cœur, et cependant je croi  
 Que depuis bien longtemps cette fleur est fanée !

O mon ange, (2) veillez (2) sur moi ! (*bis.*)

## JEANNE D'ARC AU BUCHER.

## MÉLODIE.

Jeanne naquit, bergère humble et modeste,  
 Dans un hameau qu'elle illustra plus tard,  
 Quand acceptant sa mission céleste,  
 Elle brava des combats le hasard.  
 Dans Orléans, le berceau de sa gloire  
 Et le témoin de ses faits valeureux,  
 Elle fixa sur ses pas la victoire,  
 Son cri de guerre exprimait tous ses vœux :

Vaincre ou mourir pour la patrie,  
 Est le désir d'un noble cœur ;  
 Puissé-je, ô ma France chérie,  
 Te rendre à ce prix le bonheur.

En la voyant si vaillante et si grande,  
 L'envie alors aida la trahison !  
 Vieille cité de la terre Normande  
 Jeanne en tes murs a trouvé sa prison.  
 Mais au trépas cette sainte guerrière.  
 Victime hélas ! des plus lâches complots.  
 Saura marcher la tête haute et fière  
 Bravant l'injure et répétant ces mots :

Vaincre ou mourir etc, etc.

Loin de maudire un jugement infâme,  
 Jeanne pardonne encore à ses bourreaux :  
 De son bûcher elle affronte la flamme  
 Au souvenir de ses jours les plus beaux.  
 Elle revoit chaumière, amis, famille.  
 Sa voix s'éteint en de touchants adieux...  
 Elle n'est plus ! mais une étoile brille  
 Un doux écho semble venir des Cieux :

Vaincre ou mourir etc, etc.

## LA FETE-DIEU.

## MELODIE.

REFR.—Allons de fleurs jonchons la voie,  
 Enfants en ce jour de bonheur.  
 Chantons, livrons nous à la joie,  
 Car c'est la fête du Seigneur.

Du haut du ciel, Dieu nous contemple  
 Tout plein d'amour il suit nos chants  
 Bientôt il va quitter son temple  
 Pour mieux bénir cités et champs,  
 Louons le Dieu de la nature,  
 Qui daignant vivre parmi nous  
 A sa plus chère créature  
 S'unit par les nœuds les plus doux.  
 Allons, de fleurs, etc, etc,

Tout est azur, tout est lumière,  
 Le beau soleil de ses rayons  
 Semble dorer l'humble chaumière ;  
 L'épi mûrit dans les sillons,  
 Tout semble adresser des louanges  
 Au Dieu qui vient nous visiter,  
 C'est un concert où tous les Anges  
 Auprès de nous viennent chanter.  
 Allons, de fleurs, etc, etc.

Le soleil fuit, le Dieu du monde  
 Va remonter sur son autel  
 Pour nous d'amour son cœur abonde  
 Nous le verrons un jour au ciel.  
 Enfants de ce jour d'allégresse,  
 Gardons, gardons le souvenir  
 Pour nous il sera sans tristesse,  
 Sans nul regret dans l'avenir.  
 Allons, de fleurs etc, etc.



## L'ORPHELINE.

## MELODIE.

Partout des fleurs sans nombre,  
Remplissent l'air d'odeurs ;  
Pourtant mon âme est sombre,  
Mes yeux sont pleins de pleurs !

Printemps, que peut me faire  
Ton charme séducteur ?  
Je sens mieux ma misère,  
Au sein de ta splendeur !

Personne qui devine  
L'excès de mon chagrin  
Personne à l'orpheline  
Qui tende hélas ! la main.

Je courbe vers la terre  
Mon pauvre front fiévreux.  
La tombe de ma mère  
Est là devant mes yeux !

## LE PAPILLON.

## ROMANCE.

Au banquet des fleurs, n'es-tu pas convive,  
Ami du printemps !  
Ta course pour nous est trop fugitive  
Reste plus longtemps.

A ton frais butin  
Lorsque chaque aurore  
Te ramène encore,  
Papillon lutin

Mon jardin te donne  
D'odorants bouquets,  
Et ma voix fredonne  
Ses plus beaux couplets.

Au banquet des fleurs, etc., etc.

Parfois en chemin  
Si tu te reposes,  
Sur mes belles roses  
Au brillant carmin,  
En vain caressante  
Je veux te saisir,  
Tu fuis d'épouvante  
Au moindre zéphir !

Au banquet des fleurs, etc., etc.

Insecte d'un jour  
Ta vie est l'image  
De notre bel âge  
Qui fuit sans retour.  
Comme toi s'envole  
Notre gai printemps,  
Le plaisir frivole  
De nos jeunes ans.

Au banquet des fleurs, etc., etc.

---

## L'ANGE DES JEUNES FILLES

### MÉLODIE

Ange des jeunes belles,  
Qui couvrez de vos ailes  
Les cœurs jeunes et frêles  
Veillez sur mon enfant !  
Et quand le péché passe,  
Préservez de sa trace

Le front pur que j'embrasse  
 Tout en pleurs et mourant.  
 Ainsi prie une mère  
 Pour sa fille si chère,  
 En lui disant adieu !  
 Au moment où son âme  
 Comme une sainte flamme,  
 Va remonter vers Dieu !

Ange, dit-elle encore,  
 Ma ferveur vous implore,  
 Pour l'enfant que j'adore  
 Priez bien l'Éternel !  
 Que votre main amie  
 Dans le cours de sa vie  
 Guide l'âme bénie  
 Dans la route du ciel !  
 Ainsi prie une mère, etc.

Et quand viendra pour elle  
 L'heure où Dieu nous appelle  
 De sa voix solennelle  
 Au divin tribunal !  
 En revoyant ma fille,  
 Qu'une flamme scintille,  
 Qu'une auréole brille,  
 Sur son front virginal !  
 Ainsi prie une mère. etc.

---

## INES

### BOLÉRO

Lorsque le jour vient d'éclorre,  
 Et qu'aux rayons de l'aurore,  
 La brume qui s'évapore  
 S'écarte comme un rideau :

Des bois suivant la lisière,  
 Je vais jusqu'à la rivière,  
 Réveiller la batelière,  
 Et sauter dans son bateau.

## REFRAIN.

Sous le beau ciel de l'Espagne  
 Inès vit en liberté ;  
 Elle y trouve pour compagne  
 Une éternelle gaité.

Puis, quand le soleil s'élève,  
 Et qu'il fait monter la sève,  
 A la feuille qui s'achève,  
 Et reverdit le bosquet,  
 Au doux chant de la fauvette,  
 Que l'écho joyeux répète,  
 Je mêle mon ariette,  
 Tout en cueillant le muguet.  
 Sous le beau ciel de l'Espagne, etc.

A l'heure où le jour décline,  
 Lorsque l'ombre s'achemine  
 Vers le haut de la colline,  
 Bordée d'or et de carmin,  
 Près de ma mère si bonne,  
 Je reviens et je lui donne  
 Un bouquet que je moissonne  
 Parmi les blés, en chemin.  
 Sous le beau ciel de l'Espagne, etc.

## LE VOYAGE DE L'AMOUR ET DU TEMPS

A voyager passant sa vie,  
 Certain vieillard, nommé le Temps,  
 Près d'un fleuve arrive et s'écrie :  
 Ayez pitié de mes vieux ans !  
 Eh quoi ! sur ces bords on m'oublie ?  
 Moi qui compte tous les instants,  
 Mes bons amis, je vous supplie,  
 Venez, venez passer le Temps.

De l'autre côté sur la plage,  
 Plus d'une fille regardait,  
 Et voulait aider son passage  
 Sur un bateau qu'Amour guidait :  
 Mais une d'elles, bien plus sage,  
 Leur répétait ces mots prudents :  
 " Ah ! souvent on a fait naufrage,  
 En cherchant à passer le Temps."

L'Amour gaiement pousse au rivage,  
 Il aborde tout près du Temps ;  
 Il lui propose le voyage,  
 L'embarque et s'abandonne aux vents  
 Agitant ses rames légères,  
 Il dit et redit dans ses chants :  
 " Vous voyez bien, jeune bergère,  
 Que l'Amour fait passer le Temps."

Mais tout-à-coup l'Amour se lasse.  
 Ce fut toujours là son défaut,  
 Le Temps prend la rame à sa place,  
 Et lui dit : " Quoi ! céder si tôt !  
 " Pauvre enfant, quelle est ta faiblesse,  
 " Tu dors et je chante à mon tour.  
 " Ce vieux refrain de la sagesse :  
 " Ah ! le Temps fait passer l'Amour ! "

## LA ROSE ET L'ENFANT

BLUETTE

O reine de la charmille,  
 Belle rose du bosquet,  
 Disait une blonde fille,  
 Vite viens dans mon bouquet.  
 Enfant, répondit la rose,  
 Ne ravis pas ma beauté,  
 Blonde fille fraîche et rose,  
 Laisse-moi ma liberté.

De mes fleurs tu seras reine,  
 Dit l'enfant, rose, crois-moi ;  
 En maîtresse souveraine  
 Tu leur donneras la loi.  
 Enfant, répondit la rose,  
 Ne ravis pas ma beauté,  
 Je ne suis que fraîche éclore,  
 Grâce ! un jour de liberté !

Mais c'est pour ma bonne mère,  
 Dit l'enfant d'un ton mutin,  
 Rose, écoute ma prière,  
 C'est sa fête ce matin.  
 Vraiment, dit alors la rose,  
 C'est pour fêter sa bonté,  
 Cueille-moi vite, et dispose  
 De ma douce liberté.

## PRÈS D'UN BERCEAU

ROMANCE

Comme un pêcheur, quand l'aube est près d'éclorre,  
 Court épier le réveil de l'aurore,  
 Pour lire au ciel l'espoir d'un jour serein.  
 Ta mère, enfant, rêve à ton beau destin.

Ange des cieux, que seras-tu sur terre ?  
 Homme de paix ou bien homme de guerre,  
 Prêtre à l'autel, beau cavalier au bal,  
 Brillant poète, orateur, général ?  
 En attendant, sur mes genoux,  
 Ange aux yeux bleus, endormez-vous.

Son œil le dit, il est né pour la guerre,  
 De ses lauriers comme je serai fière !  
 Il est soldat... le voilà général !...  
 Il court, il vole, il devient maréchal !...  
 Le voyez-vous au sein de la bataille,  
 Le front radieux, traverser la mitraille ?  
 L'ennemi fuit, tout cède à sa valeur,  
 Sonnez, clairons, car mon fils est vainqueur !  
 En attendant, sur mes genoux,  
 Beau général, endormez-vous.

Mais non, mon fils, ta mère en ses alarmes  
 Craindrait pour toi le jeu sanglant des armes.  
 Coule plutôt tes jours dans le saint lieu,  
 Loin des périls, sous le regard de Dieu.  
 Sois cette lampe à l'autel allumée,  
 De la prière haleine parfumée.  
 Sois cet encens qu'offre le séraphin  
 A l'Eternel, avec l'hymne divin.  
 En attendant, sur mes genoux,  
 Mon beau lévite, endormez-vous.

Pardon, mon Dieu, dans ma folle tendresse,  
 J'ai de vos lois méconnu la sagesse ;  
 Si j'ai péché n'en punissez que moi ;  
 J'ai, seule, en vous, Seigneur, manqué de foi.  
 Près d'un berceau le rêve d'une mère  
 Devrait toujours n'être qu'une prière !  
 Daignez, mon Dieu, choisir pour mon enfant,  
 Vous voyez mieux, et vous l'aimez autant.  
 Et toi, mon ange aux yeux si doux,  
 Repose en paix sur mes genoux.

## LES ANGES DU FOYER.

## MÉLODIE.

Veillez sans bruit, pieuses sentinelles,  
 Sur ces trésors qui vous sont confiés,  
 Sur vos enfants, ces beaux anges sans ailes  
 Veillez toujours, bonnes mères, veillez ;  
 D'un saint devoir ne quittez pas la rive  
 Le vrai bonheur est au bout du sentier,  
 Pour enhardir votre marche craintive,  
 Dieu vous donna les anges du foyer.

Mère, les fleurs, les fragiles dentelles,  
 Les gais rubans, les merveilleux satins,  
 Vous le savez, ne vous font pas si belles  
 Que ces enfants attachés à vos seins ;  
 Leurs jeunes bras mieux que des perles fines  
 Vous font alors un gracieux collier !  
 Pour ajouter à vos grâces divines  
 Dieu vous donna les anges du foyer.

Mères, parfois le bruit du monde en fête  
 En votre cœur éveille un souvenir :  
 Mais sur l'enfant votre regard s'arrête  
 Et le passé fait place à l'avenir.  
 Vous aimez tant, égides salutaires,  
 Ces fleurs qu'un souffle hélas ! peut effeuiller ;  
 Pour animer vos chastes sanctuaires  
 Dieu vous donna les anges du foyer.

Courage donc, et vos cœurs, bonnes mères,  
 De tant de soins recueilleront les fruits,  
 Vous les verrez un jour, ô faibles lierres,  
 Avec orgueil se montrer vos appuis ;  
 Vous les verrez, alors que le génie  
 Ceindra leur front d'un éclatant laurier !  
 Pour que vos noms soient chers à la Patrie,  
 Dieu vous donna les anges du foyer.



## LAISSEZ LES ROSES AU ROSIER.

## MELODIE.

Enfants, la rive est en bellie  
 De liserons, de boutons d'or,  
 N'effeuillez pas la fleur jolie  
 Qui de l'abeille est le trésor :  
 Ne touchez pas au riche voile  
 Que Dieu donne aux mois printaniers  
 Laissez au lis sa blanche étoile.  
 Laissez les roses aux rosiers.

Beaux séducteurs au doux langage.  
 Qui semez l'or, a volonté,  
 Des jeunes filles du village  
 Respectez l'humble pauvreté ;  
 N'allez pas en larmes amères  
 Changer la paix de leurs foyers,  
 Laissez ces enfants à leurs mères,  
 Laissez les roses aux rosiers.

Rois qui des palmes de la guerre  
 Voulez orner vos pavillons,  
 Laissez pour le bien de la terre  
 Le laboureur à ses sillons ;  
 N'enlevez pas à leurs amis  
 Ces gens pasteurs, ces bateliers ;  
 Laissez vos foudres endormies,  
 Laissez les roses aux rosiers.

Et vous dont les tristes sentences  
 Ne nous présagent que malheurs,  
 N'effeuillez plus nos espérances,  
 Ne fanez plus vos jours en fleurs ;  
 Laissez les brises tutélaires  
 Parfumer nos rudes sentiers ;  
 Passez, passez, rêveurs austères,  
 Laissez les roses aux rosiers.

## BALANCONS-NOUS

## NOCTURNE.

Balançons-nous,  
 Sous ce feuillage  
 Au frais ombrage  
 Balançons-nous,  
 Un éventail n'est pas si doux  
 Balançons-nous,  
 A rendre les oiseaux jaloux.

Au sein des airs, de notre cage  
 Envolons-nous en les suivant,  
 Balançons-nous comme un nuage  
 Comme une feuille au gré du vent.  
 Balançons-nous etc., etc.

Quand nous montons, quel doux mirage  
 En ballon, moi, je crois partir !  
 Quand on descend, je fais naufrage  
 Notre vaisseau va s'engloutir !  
 Balançons-nous etc., etc.

Les yeux fermés, calme et muette  
 Moi, je fais là des rêves d'or....  
 Je crois dans ma barcelonnette  
 Que ma mère me berce encor.  
 Balançons-nous etc., etc.

## LE BOUQUET DE NINA

## ROMANCE

Nina la belle était bergère,  
 De mille fleurs, des prés, des champs,  
 Elle formait vive et légère  
 Un gros bouquet des plus charmants.  
 En retournant à son village  
 Elle aperçut près du château  
 Un beau rosier au vert feuillage  
 Portant de fleurs un lourd fardeau !  
 Seule une de ces roses  
 Toutes fraîches écloses  
 Rendrait bien mon bouquet  
 Plus joli, plus coquet.

Soudain, cédant à son envie  
 Nina s'avance en tapinois,  
 Et de son plan toute ravie  
 Saisit deux roses à la fois.  
 Le maître, hélas, de loin l'a vue  
 Il gronde et vient sévèrement :  
 Nina confuse et toute émue,  
 Parait attendre un châtiment :  
 Dis, pourquoi de ces roses,  
 Toutes fraîches écloses,  
 Ornes-tu ton bouquet  
 Si joli, si coquet ?

Nina répond : Votre colère  
 Me trouble et fait couler mes pleurs ;  
 Si j'ai failli, c'est pour ma mère,  
 Pour elle étaient toutes ces fleurs.  
 Ne pleure pas, ô jeune fille,  
 L'amour filial est un trésor :

Pour une mère être gentille,  
 Vaut mieux qu'avoir un monceau d'or.  
 Va, des plus belles roses,  
 Toutes fraîches écloses,  
 Orne encor ton bouquet,  
 Si joli, si coquet.

## LA GOUTTE D'EAU

### BLUETTE.

De nature, petite chose,  
 En me créant, Dieu me permit  
 Qu'en tous les endroits où je pose,  
 Je puisse me trouver un nid.  
 Je suis claire, douce et limpide,  
 Je forme le petit ruisseau.  
 Qui devient un torrent rapide  
 Je suis la goutte d'eau.

Je ne suis pas ambitieuse  
 Le moindre rayon de soleil  
 Me rend de suite radieuse,  
 Je produis le bel arc-en-ciel,  
 Quand sur la rose je m'appuie,  
 Je suis un bien léger fardeau.  
 Je sais la rendre plus jolie.  
 Je suis la goutte d'eau.

Mais hélas ! je suis si limpide  
 Que le souffle le plus léger.  
 Détruisant ma forme liquide,  
 Me laisse bientôt dessécher.  
 Là pour moi cesse l'existence,  
 Mon destin est écrit la hant ;  
 D'un Dieu révélant la présence,  
 Je suis la goutte d'eau.

## LES AVEUX

Te souviens-tu de ce jour plein de charmes,  
 Où te faisant l'aveu de mon amour,  
 Je te jurai pour calmer tes alarmes  
 De te payer par un tendre retour ?  
 Eh ! bien, pourtant, je voulus le soir même  
 Par mes serments séduire un autre cœur,  
 Car en amour, moi, voilà mon système  
 On est trompé si l'on n'est pas trompeur.

Rappelle-toi l'instant où de ta bouche  
 Je recueillis le plus doux des aveux !  
 Pour l'obtenir de ta vertu farouche  
 J'avais voulu m'immoler à tes yeux.  
 Tu crus alors mon désespoir extrême ;  
 Mais je riais tout bas de ton erreur.  
 Car en amour, etc., etc.

Quand je feignis de te trouver moins tendre  
 Et t'accablai de mes transports jaloux,  
 Quand je partis sans vouloir rien entendre  
 C'est qu'autre part j'avais un rendez-vous.  
 Si j'employai ce rusé stratagème,  
 C'était encor pour conserver ton cœur.  
 Car en amour, etc., etc.

Ah ! mon ami, que ce discours m'enchanté  
 Quoi ! cet amour pour vous n'était qu'un jeu ?  
 Vous me trompiez, que mon âme est contente.  
 A votre tour écoutez mon aveu :  
 Depuis longtemps je vous trompais de même  
 Mais : j'aurais voulu vous laisser votre erreur,  
 Car en amour, j'ai le même système,  
 On est trompé si l'on n'est pas trompeur.

## UN PAS VERS LES CIEUX

ROMANCE.

Tu vois, mon fils, un pauvre passe....  
 Tiens, dit la mère, et sans retard  
 Cours droit à lui, donne avec grâce,  
 Et chapeau bas, c'est un vieillard !  
 Tête blonde et légère,  
 Idole de mes yeux,  
 Un bienfait sur la terre  
 Est un pas vers les cieux.

Oui, de bonne heure apprends l'aumône,  
 Sainte vertu qui chaque jour.  
 Si peu de chose que l'on donne,  
 Fait près de nous germer l'amour.  
 Ton ange tutélaire  
 En sera tout joyeux ;  
 Un bienfait sur la terre  
 Est un pas vers les cieux !

Si Dieu t'appelle à la richesse,  
 Laisse à ton cœur un libre essor !  
 S'il te réserve la détresse,  
 Oh ! donne moins, mais donne encore !  
 Et du chant de ta mère,  
 Souviens-toi, jeune ou vieux :  
 Un bienfait sur la terre  
 Est un pas vers les cieux !

## LES REGRETS D'UN PÈRE

AIR :—*La Brigantine.*

Trop courte vie,  
 Pleurs superflus,  
 Fille chérie,  
 Tu n'es donc plus !

Pour elle, Marie,  
 Pour nous priez Dieu,  
 Fille chérie,  
 Mathilde, adieu ! } *bis.*

La mort t'appelle,  
 Tu lui souris,  
 Et sur son aile  
 T'évanouis.  
 Pour elle, Marie, etc.

Ton pauvre père  
 Reste à gémir ;  
 Ta tendre mère  
 Reste à languir  
 Pour elle, Marie, etc.

Si je succombe  
 En vains désirs,  
 Près de ta tombe  
 Vois mes soupirs.  
 Pour elle, Marie, etc.

Notre prière  
 Sera l'écho  
 Du sanctuaire  
 Et du tombeau !  
 Pour elle, Marie, etc.

Toi, sa couronne,  
 Toi, son appui,  
 Grand Dieu ! pardonne,  
 Pardonne-lui !  
 Pour elle, Marie, etc.

Jeune et fidèle  
 Jusqu'à la fin,  
 Gloire éternelle,  
 Sois son destin !  
 Pour elle, Marie, etc.

## LA PRIERE DU MATIN

ROMANCK

Toi qui donnes la vie  
Aux simples fleurs des champs,  
Beau soleil du printemps,  
Veille sur mon amie.  
Sois doux, chaque matin,  
A celle que j'adore,  
Doux depuis ton aurore  
Jusques à ton déclin.

Hâte, pour la surprendre,  
Le tilleul, le lilas ;  
Fais pour ses premiers pas  
Croître une herbe plus tendre.  
Et vous, gentils oiseaux,  
Sous le naissant feuillage,  
Repassez au bocage  
Tous vos airs les plus beaux.

Matineuse alouette,  
Au terrestre séjour,  
Chante aussi ton amour :  
Imite la fauvette.  
Quand tu fuis vers les cieux,  
Songe que sur la terre  
Tes chants pourraient distraire  
Quelqu'amant malheureux.

---



## LE DERNIER ADIEU

ROMANCE

Voici l'instant suprême,  
 L'instant de nos adieux !  
 O toi ! seul bien que j'aime,  
 Sans moi retourne aux cieus !  
 La mort est une amie  
 Qui rend la liberté :  
 Au ciel reçois la vie,  
 Et pour l'éternité.

Adieu ! tu vas m'attendre,  
 Bientôt tu dois partir ;  
 Mon cœur fidèle et tendre  
 Te garde un souvenir.  
 Adieu ! jusqu'à l'aurore  
 Du jour auquel j'ai foi,  
 Du jour qui doit encore  
 Me réunir à toi.

## LA CLOCHE DU VILLAGE

ROMANCE.

Dans ce vallon solitaire.  
 Vois-tu ces murs dévastés,  
 Que Pasteur des nuits éclaire  
 De ses lugubres clartés ?  
 Partout du lierre sauvage  
 Les rameaux sont étendus.  
 De l'église du village  
 La cloche ne sonne plus.

LA, dans une humble chaumière,  
 Laure coulait d'heureux jours,  
 Et l'heure de la prière  
 Fut l'heure de nos amours.  
 Elle disait : " Je t'adore ! "  
 Tous mes sens étaient émus ;  
 Vainement j'écoute encore,  
 La cloche ne sonne plus !

Laure, tu fus infidèle ;  
 Puisse le remords vengeur,  
 Effroi d'une âme cruelle,  
 Epargner ton faible cœur.  
 Rien ne rappelle l'outrage  
 A mes esprits éperdus.  
 Revois en paix le village,  
 La cloche ne sonne plus !

## NE PENSE QU'A DIEU

### BERCEUSE

Petit enfant, repose ;  
 Qu'un paisible sommeil,  
 Sur ta paupière rose,  
 Pèse jusqu'au réveil.  
 Reste dans ton aurore,  
 Sur la route ici-bas  
 Il n'est pas temps encore  
 D'y conduire tes pas ;  
 Dors et laisse la terre,  
 Petit ange à l'œil bleu,  
 Dors et rêve à ta mère,  
 Et ne pense qu'à Dieu.

Par l'ange protégée,  
 Dessous son aile d'or,  
 Reste toujours cachée,  
 Ne prends pas ton essor.

Quand sur le sol vulgaire  
 Ton pied se posera,  
 Suis sa voix tutélaire,  
 Qûi te dirigera.  
 Dors et laisse la terre, etc.

La vie a trop d'orages  
 Pour toi, frère arbrisseau,  
 Le ciel trop de nuages.  
 Reste dans ton berceau.  
 Petite fleur timide,  
 Qué ton calice d'or,  
 Ta corolle limpide,  
 Ne s'ouvrent pas encore.  
 Dors et laisse la terre, etc.

---

## LA BONNE MÈRE

### BERCEUSE

Un soir une jeune mère  
 Disait près de deux berceaux :  
 Mes chers enfants, sur la terre  
 Je crains pour vous bien des maux.  
 Votre cœur, exempt d'envie,  
 Aux passions de la vie  
 Un jour, hélas ! s'ouvrira . . . .  
 Mais tandis qu'il les ignore,  
 Enfants chéris, dormez encore,  
 Dormez encore jusque là.

En débutant dans le monde,  
 Tout y charmera vos yeux,  
 Vous ne verrez à la ronde  
 Que des gens officieux ;  
 On nous fait dans la jeunesse

Bon accueil, tendre caresse :  
 Jadis cela m'aveugla !....  
 Mais le charme s'évapore....  
 Enfants chéris, dormez encore,  
 Dormez encore jusque là.

Toi, ma fille, quoique sage,  
 Tu te laisseras charmer ;  
 Toi, mon fils, dans ton jeune âge  
 Tu trouveras doux d'aimer.  
 Temps heureux de l'innocence,  
 Où l'on croit à la constance !  
 Mais on est, malgré cela,  
 Trahi par ce qu'on adore....  
 Enfants chéris, dormez encore,  
 Dormez encore jusque là.

Vous verrez que le mérite  
 Sait rarement parvenir,  
 Que l'intrigue va plus vite,  
 Que l'or fait tout obtenir :  
 Vous verrez la jalousie  
 Au talent porter envie ;  
 Et puis on encensera  
 Un sot qu'un titre décore....  
 Enfants chéris, dormez encore,  
 Dormez encore jusque là.

Mais non, j'en ai l'espérance,  
 Les hommes deviendront bons ;  
 De vertus, de tolérance,  
 Ils donneront des leçons ;  
 On trouvera sur la terre  
 Amitié pure et sincère ;  
 La justice en chassera  
 Tous les maux que fit Pandore,  
 Enfants chéris, dormez encore,  
 Dormez encore jusque là.

## LE DÉSIR ET L'ESPÉRANCE

ROMANCE.

On a quelquefois confondu  
 Deux sentiments qui, dès l'enfance,  
 Par leurs charmes ont suspendu  
 Les ennuis de notre existence :  
 L'un est précurseur du plaisir,  
 Et l'autre naît de la souffrance ;  
 Le premier fut nommé Désir,  
 Et le second est l'Espérance.

Pour le pauvre dans son réduit,  
 Ces deux sentiments ont des charmes ;  
 Le désir parfois le séduit,  
 L'espérance sèche ses larmes.  
 En amour l'un fait réussir,  
 Vers l'amitié l'autre s'élance :  
 Le plus heureux, c'est le Désir,  
 Mais le plus doux, c'est l'Espérance.

Au dernier jour, lorsque le Temps  
 Guidera la Parque cruelle,  
 De ces aimables sentiments  
 Un seul nous restera fidèle.  
 Dès que la mort vient nous saisir,  
 Adieu, grandeur, beauté, puissance.  
 Nous perdons aussi le Désir,  
 Mais nous emportons l'Espérance.

## LE CHIEN DE L'INVALIDE

AIR :—*Dans un grenier.*

Autour d'un brave une foule se presse,  
 Ses nobles yeux ont perdu la clarté ;  
 Un pauvre chien le conduit, le caresse,  
 Et le préfère aux grands qui l'ont flatté ;  
 Du vieux soldat qui le choisit pour guide  
 Il sait aussi conserver la fierté.  
 Ah ! respectons le chien de l'invalidé. *(bis.)*

Ne pensez pas que jamais il s'oublie,  
 Il ne veut pas du pain de la pitié ;  
 Il le prendrait d'une main ennemie,  
 Si le vieillard en voulait la moitié.  
 Un seul besoin pourrait le rendre avide :  
 Celui qu'éprouve une pure amitié.  
 Ah ! respectons le chien de l'invalidé. *(bis.)*

Comme son maître, à travers la mitraille,  
 Le bon Médor cent fois s'est élancé,  
 Et comme lui sur le champ de bataille,  
 Le même jour on le trouva blessé.  
 Son œil de feu devient sombre et timide,  
 S'il ne voit plus l'ami qui l'a pansé.  
 Ah ! respectons le chien de l'invalidé. *(bis.)*

## LA VIERGE AUX OISEAUX

ROMANCE

Par un de ces beaux soirs d'automne,  
 Où, sur les feuillages rouillés,  
 Le soleil pose une couronne  
 De pourpre et de rayons mouillés,  
 Berthe s'en va sur la colline,  
 Ses doigts couverts de fin chamois,

A son cou blanc portant hermine,  
 Pour conjurer les premiers froids ;  
 Et l'on entend de douces phrases  
 Jaillir en gerbes de son chant,  
 Dans les roses et les topazes  
 Du soleil couchant.

Tournés vers la voûte céleste  
 Ses yeux en reflètent l'azur,  
 Les biches ont le pied moins leste,  
 Les mules ont le pas moins sûr.  
 Comme un ormeau jaune qui plonge  
 Ses longs rameaux dans le saphir,  
 Dans l'ombre du soir qui s'allonge  
 Vous voyez son ombre grandir.  
 Et l'on entend de douces phrases  
 Jaillir en gerbes de son chant  
 Dans les roses et les topazes  
 Du soleil couchant.

Elle mêle à sa chevelure  
 Le chêne d'or avec ses glands,  
 Et, dernier don de la nature  
 Des arbrisseaux les fruits sanglants.  
 Si bien qu'elle a comme un cortège  
 De grives, merles et pinsons,  
 D'oiseaux nourris pendant qu'il neige,  
 Par les fruits rouges des buissons.  
 Et l'on entend de douces phrases  
 Jaillir en gerbes de son chant  
 Dans les roses et les topazes.  
 Du soleil couchant

Or, voilà ce qui nous arrive,  
 De ces chants dispersés dans l'air :  
 Dieu, que le petit oiseau vive,  
 Et passe chaudement l'hiver !  
 Préservez-le de la gelée  
 Et des ouragans de la nuit.

Afin qu'il revoie étoilée  
 La branche en fleurs où fut son nid.  
 Et l'on entend de douces phrases  
 Jaillir en gerbes de son chant,  
 Dans les roses et les topazes  
 Du soleil couchant.

La nuit des montagnes s'élançait,  
 Comme un croissant de diamants ;  
 La nuit d'étoiles ensemence  
 Les vastes champs des cieux dormants ;  
 La voix de Berthe dans l'espace  
 Se mêle aux cadences du ciel ;  
 Son ombre descend et s'efface  
 Au seuil du logis maternel.  
 On croit toujours ouïr ses phrases  
 Jaillir en gerbes de son chant,  
 Dans les roses et les topazes  
 Du soleil couchant.

---

## JE NE SUIS POINT AIMÉ

ROMANCE.

AIR :—*Moi, l'oublier, etc.*

Adieu, plaisirs, adieu, douce espérance.  
 Séjours riants dont mon cœur fut charmé,  
 Ah ! votre vue augmente ma souffrance,  
 Je dois vous fuir, je ne suis point aimé.

Le doux printemps embellit la nature,  
 L'oiseau redit son chant accoutumé.  
 Mais d'un œil froid je revois la verdure,  
 Tout me déplaît, je ne suis point aimé.



C'est par l'amour que la vie est plus chère,  
 C'est par l'amour que tout est animé.  
 Ah ! si du moins il me restait ma mère,  
 Dirais-je encor : je ne suis point aimé ?

## LES PETITS NOMS DE MADELEINE

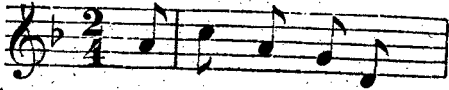
### ROMANCE.

Oui, Madeleine est une fleur,  
 De nos fleurs la plus belle,  
 Un lis est moins blanc qu'elle,  
 Une rose a moins de fraîcheur.  
 Aussi, plus d'une châtelaine  
 Est dit-on, jalouse en sa cour,  
 De Madeleine,  
 Que ses compagnes tour à tour  
 Nomment, nomment rose d'amour.

Qu'elle soit mise bien ou mal,  
 Quand on danse au village,  
 Toujours et sans partage  
 Elle obtient les honneurs du bal.  
 Aussi, plus d'une châtelaine  
 Est, dit-on, jalouse en sa cour,  
 De Madeleine,  
 Que tous les garçons d'alentour  
 Nomment, nomment perle d'amour.

Mais elle a mieux, bien mieux encor,  
 C'est une main mignonne.  
 Qui soir et matin donne :  
 Et cette main, c'est un trésor !  
 Aussi, plus d'une châtelaine  
 Est, dit-on, jalouse en sa cour,  
 De Madeleine,  
 Que tous les pauvres d'alentour  
 Nomment, nomment trésor d'amour.

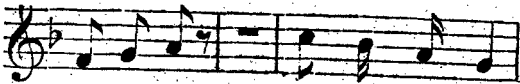
## LES ANGES GARDIENS

*R. Schumann.**Avec simplicité.*

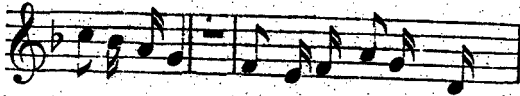
A - lors que les pe-



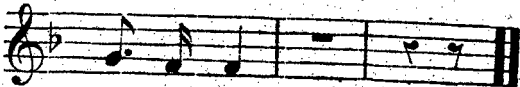
tits en-fants Se cou-chent dans leurs



beaux draps blancs, Deux sé - ra - phins,



tou-te la nuit, Veillent au pied de leur



lit, Sans bruit,

Quand l'aube vient rouvrir leurs yeux,  
 Les Anges rentrent dans les cieux,  
 Et le bon Dieu,  
 Du haut du ciel bleu,  
 Protège ses petits  
 Amis.

---

## IL N'EST PLUS LÀ

### ROMANCE

Il n'est plus là, celui que deux années  
 Auprès de moi le plaisir rappela ;  
 Adieu ! serments d'unir nos destinées,  
 Adieu ! beaux jours, époques fortunées !  
 Il n'est plus là !

Il n'est plus là ! pourtant dans la souffrance  
 Plus d'une fois ma voix le consola.  
 Lui qui n'était heureux qu'en ma présence,  
 Qui maudissait les heures de l'absence,  
 Il n'est plus là !

Il n'est plus là !.. l'amour ailleurs l'engage.  
 L'amour !.. son cœur ne connaît pas cela.  
 Vous qui charmez maintenant le volage,  
 Un jour aussi vous direz, je le gage :  
 Il n'est plus là !

---

## PRIEZ POUR LUI

AIR :— *Moi, l'oublier, etc.*

Je vais revoir ma patrie adorée.  
 Ma pauvre sœur, mon père déjà vieux !  
 Je vais revoir cette France illustrée  
 Par nos exploits et ceux de nos aïeux.

Ah ! sans retour fuyez, vaines alarmes,  
 Seuls revenez, souvenirs glorieux !  
 Pour moi la vie a repris tous ses charmes,  
 Je cours aux champs où vivaient mes aïeux.

Ainsi chantait un enfant de la France,  
 Qu'un dur exil retint sous d'autres cieus,  
 Il revenait, conduit par l'espérance,  
 Vers l'humble toit acquis par ses aïeux.

Mais épuisé par sa longue souffrance,  
 L'infortuné tombe et ferme les yeux ;  
 Il meurt. Hélas ! il avait l'innocence  
 Et la valeur de ses nobles aïeux.

Vous dont les cœurs sont fermés à la haine,  
 Vous qui pleurez des excès odieux !  
 Priez pour lui ! car son âme erre en peine  
 Loïn de la tombe où dorment ses aïeux.

## LE PETIT SAVOYARD

ÉLÉGIE

Adieu, mes petits camarades,  
 Je ne puis partager vos jeux ;  
 Chez nous mes parents sont malades :  
 Ici, tout mon temps est pour eux.  
 Pour oublier votre misère,  
 Vous allez vous amuser tous ;  
 Moi, je travaille pour mon père,  
 Je suis bien plus heureux que vous.

Le matin, gaiement je ramone,  
 Le soir, je montre un sapajou ;  
 Je ménage ce qu'on me donne,  
 Et mets de côté sou pour sou.  
 Gens riches que l'on considère,  
 Votre or satisfait tous vos goûts,  
 Mais moi, j'amasse pour mon père,  
 Je suis bien plus heureux que vous.

Dans les demeures magnifiques  
 On a besoin du Savoyard ;  
 J'y vois de nombreux domestiques  
 Me toiser d'un air goguenard ;  
 Ils se moquent de ma poussière :  
 Mais de leurs galons peu jaloux,  
 Je me dis : Je nourris mon père,  
 Je suis bien plus heureux que vous.

Toi, Joseph, avec ta sellette,  
 Tu comptes rester à Paris ;  
 Pour te marier à Nanette,  
 André retourne au pays.  
 Dans l'avenir chacun espère.  
 Le mien m'annonce un sort plus doux :  
 Dans un an je verrai mon père,  
 Je serai plus heureux que vous.

## POUR MOI DANS LA NATURE

AIR : *Home sweet home*

Pour moi dans la nature  
 Tout n'est plus que douleur  
 Des eaux le doux murmure  
 Ne charme plus mon cœur ;  
 L'oiseau dans la prairie  
 Ne sait plus m'attendrir,  
 Pauvre Léocadie,  
 Il vaudrait mieux mourir.

La fleur à peine éclose  
 Me paraît sans fraîcheur,  
 Le parfum de la rose  
 A perdu sa douceur.  
 Le bonheur d'une amie  
 Ne vient plus m'embellir,  
 Pauvre Léocadie  
 Il vaudrait mieux mourir.

## LA CHAPELLE ABANDONNÉE

### ROMANCE

Salut ! ô modeste chapelle,  
 De tes vieux murs le triste aspect  
 Dans mon cœur attendri rappelle  
 De doux pensers, un saint respect.  
 Aujourd'hui ta voûte entr'ouverte  
 N'entend plus de pieux accents ;  
 Et dans ton enceinte déserte,  
 Ne montent plus des flots d'encens.

Ici l'eau sainte du baptême  
 Sur mon jeune front s'épancha ;  
 Là le prêtre, à celle que j'aime  
 Au nom du Seigneur m'attacha.  
 Hélas, sous cette froide pierre  
 Qu'avec respect foulent mes pas,  
 Auprès de toi, ma bonne mère  
 Ton fils ne reposera pas.

Jadis la cloche, aux jours de fête,  
 Eveillait les échos lointains ;  
 Maintenant ta cloche est muette,  
 Tes cierges brillants sont éteints.  
 Chaque jour une pierre tombe,  
 Et bientôt tout disparaîtra :  
 Quelques ruines, une tombe,  
 Diront : La chapelle était là !

## LES ENFANTS ÉGARÉS

## ÉLÉGIE

Dans une sombre solitude,  
 Deux enfants de cinq à six ans,  
 Portaient avec inquiétude  
 Leurs regards doux et caressants.  
 Ils pressaient leur course légère,  
 Au bruit du tonnerre en courroux,  
 En disant : Cherchons notre père,  
 Le ciel aura pitié de nous.

“ C'est dans cette forêt profonde,  
 “ Que nous avons perdu ses pas.  
 “ Ah ! du moins, s'il passait du monde,  
 “ On nous tirerait d'embaras.  
 “—Mais dans cette forêt, mon frère,  
 “ Si nous allions trouver des loups ?  
 “—Nous avons perdu notre père,  
 “ Le ciel aura pitié de nous.

“ La nuit vient, je n'entends personne ;  
 “ Que diront nos parents ce soir ?  
 “ Comment notre mère si bonne  
 “ Dormira-t-elle sans nous voir ?  
 “—Marchons toujours, ce soir j'espère  
 “ Me retrouver sur leurs genoux.  
 “ Nous avons perdu notre père,  
 “ Le ciel aura pitié de nous.

“—Je suis las, mon frère ; il me semble  
 “ Qu'il faut nous reposer aussi.  
 “—As-tu faim ?—Oh ! non, mais je tremble.  
 “ Il faudra donc dormir ici ? . . . .  
 “—Ne pleure pas si fort, mon frère,  
 “ Le bon Dieu là-haut nous voit tous !  
 “ Nous avons perdu notre père,  
 “ Il doit avoir pitié de nous ! ”

Et sanglotant, sous le feuillage  
 Les deux enfants se sont assis,  
 Et malgré le bruit de l'orage,  
 Ils se sont pourtant endormis.  
 Mais en dormant, cette prière  
 Se mêle à leur souffle si doux :  
 " Nous avons perdu notre père,  
 " Bon Dieu, prenez pitié de nous ! "

## LA MARGUERITE

BLUETTE

Oh ! conservez la marguerite,  
 Humble fleur, symbole d'amour ;  
 En l'effeuillant, pauvre petite ;  
 Hélas ! elle n'aurait qu'un jour.

Pitié, donc, oh ! pitié pour elle,  
 Qui vient dans l'arrière-saison !  
 Retenez votre main cruelle,  
 A vous appelez la raison.

Le doute glace la pensée  
 Ne doutez donc plus, c'est mourir  
 L'âme que l'amour a blessée  
 D'espérance doit se nourrir.

Oh ! conservez la marguerite  
 Humble fleur, symbole d'amour  
 En l'effeuillant, pauvre petite,  
 Hélas ! elle n'aurait qu'un jour.

Pourquoi dépouiller sa corolle  
 Des fleurons qui l'ornent si bien,  
 En perdant sa blanche auréole  
 Marguerite ne dit plus rien.



Oh ! conservez la marguerite  
 Humble fleur, symbole d'amour  
 En l'effeuillant, pauvre petite,  
 Hélas ! elle n'aurait qu'un jour.

---

### LES RAMEAUX

Sur nos chemins les rameaux et les fleurs  
 Sont répandus dans ce grand jour de fête,  
 Jésus s'avance, il vient sécher nos pleurs,  
 Déjà la foule à l'acclamer s'apprête.  
 Peuples, chantez, chantez en chœur,  
 Que votre voix à notre voix réponde,  
 Hosanna ! gloire au Seigneur !  
 Béni celui qui vient sauver le monde !

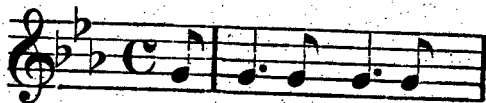
Il a parlé, les peuples à sa voix  
 Ont reconquis leur liberté perdue,  
 L'humanité donne à chacun ses droits,  
 Et la lumière est à chacun rendue.  
 Peuples, chantez, chantez en chœur,  
 Que votre voix à notre voix réponde !  
 Hosanna ! gloire au Seigneur !  
 Béni celui qui vient sauver le monde !

Réjouis-toi, sainte Jérusalem,  
 De tes enfants chante la délivrance,  
 Par charité, le dieu de Bethléem  
 Avec la foi t'apporte l'espérance.  
 Peuples, chantez, chantez en chœur,  
 Que votre voix à notre voix réponde !  
 Hosanna ! gloire au Seigneur !  
 Béni celui qui vient sauver le monde !

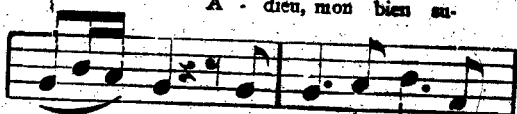
---

## L'ADIEU

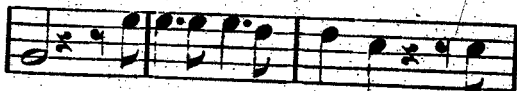
F. Schubert

*Andante*

A - dieu, mon bien su-



pré - me, A - dieu, tous mes a-



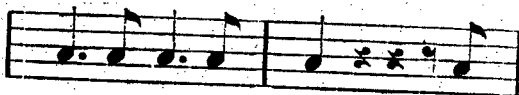
mours, O toi qui fus l'em - blé - me De



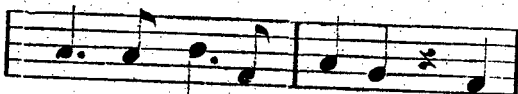
mes pre - miers beaux jours ! Tu



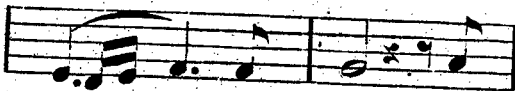
vas quit - ter la vi - e, Ne



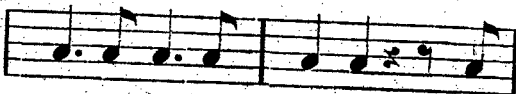
la re - gret - te pas, La



Vierge aux cieux bé - ni - e T'ap-



pel - le dans ses bras, Tu



vas quit - ter la vi - e, Ne



la re - gret - te pas, La



Vierge aux cieux bé - ni - e T'ap-

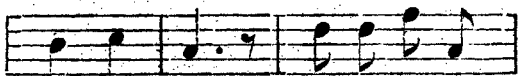


## L'AMOUR FAIT SON NID

BLUETTE

*J. Faure**Andantino*

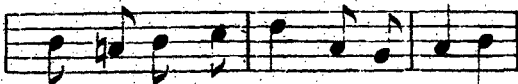
A-vril est ve - nu, Dans le



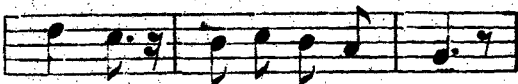
buis - son nû, Du bec et de



l'ai - le, L'oi - seau - guil - le - ret



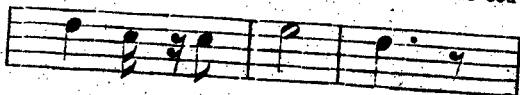
D'herbe et de du - vet Fait sa mai-son



frê - le, Et bien - tôt c'est là



Qu'il a - bri - te - ra . La ten - dre cour -



vé - e, Ai - mé - e..



Au bois qui ver - dit L'a-mour fait son nid.

Juillet au sillon  
 Jette son rayon  
 De lumière ardente ;  
 Des couples d'amants  
 Portent dans les champs  
 Leur marche indolente..  
 Et des doux propos,  
 Les coquelicots,  
 Qui près d'eux surgissent,  
 Rougissent..  
 Dans le blé jauni  
 L'amour fait son nid.

Octobre bientôt  
 Dore le côteau ;  
 Vendange est permise..  
 Voisine et voisin  
 Mordent au raisin  
 Dont chacun se grise,

Et l'on voit oser  
 Plus d'un gros baiser,  
 Qui s'est laissé prendre,  
 Se rendre..  
 Sous le cep muri  
 L'amour fait son nid.

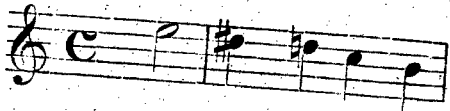
Décembre à son tour  
 Raccourcit le jour,  
 Voile la nature ;  
 Mais dans les cités,  
 Les bals enchantés  
 Narguent la froidure,  
 Et, la valse aidant,  
 Plus d'un beau galant,  
 Anprès d'une dame,  
 S'enflamme..  
 Au milieu du bruit  
 L'amour fait son nid.

Donc, pour ce fripon,  
 Ni temps, ni saison  
 Ne restent revêches ;  
 Qu'il souffle en ses doigts  
 Pour prendre au carquois  
 Ses meilleures flèches  
 Ou qu'a son front pur  
 Son aile d'azur  
 En riant essuie  
 La pluie..  
 Partout, jour et nuit,  
 L'amour fait son nid.

---

## L'EFFRAIE

R. Schumann.

*Pas vite.*

Ah ! pau - vre, pauvre ef-



frai - e, Seu - lette en mon clo - cher, Là-



bas, sous la cou - drai - e, Que

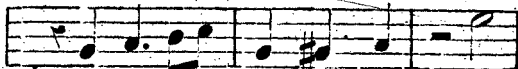


je vou-drais vo - ler ! Hé - las ! au

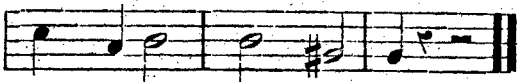


sein des som - bres tours,





Il faut pas - ser mes jours, Ah !



pauvre ef - frai e !

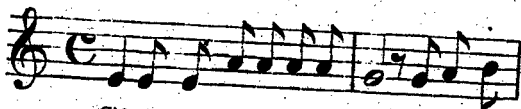
Là, sous ces frais ombrages,  
 Dans les riants sentiers,  
 J'entends le gai ramage  
 Des merles et des verdiers.  
 Que j'aime leur joyeuse humeur !  
 Leurs chants apaisent ma douleur ;  
 Ah ! pauvre effraie !

Ma voix, dit-on, présage  
 L'approche d'un malheur,  
 Et de mon cri sauvage  
 Tous les enfants ont peur.  
 Mais est-ce donc ma faute aussi,  
 Si Dieu, si Dieu m'a faite ainsi ?  
 Ah ! pauvre effraie !

Déjà les prés jaunissent,  
 L'automne va finir ;  
 Les feuilles se flétrissent,  
 Que vais-je devenir ?  
 Bien longues sont les nuits d'hiver,  
 Dans mon clocher désert ;  
 Ah ! pauvre effraie !

## ROSE, SOUVIENS-TOI

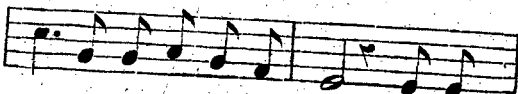
George Rupès

*Allegretto agitato*

C'était l'instant mysté-ri - eux, Où de l'oi-



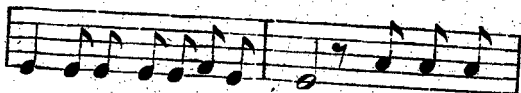
seau la voix se fait en - ten - dre, Où



sur l'ho - ri - zon ra - di - eux Le so-



leil com-mence à des - cen - dre,



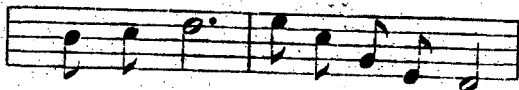
Et nous al-lions si-len-ci - eux, Mais nos deux



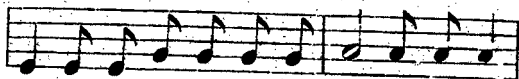
cœurs croy-aient s'en - ten - dre.



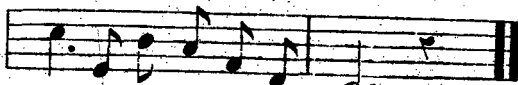
Com-me tu t'ap-puy-ais sur moi,—



Sou - viens - toi, Ro - se, sou-viens - toi,



Com - me tu t'ap-puy-ais sur moi, Sou-viens-toi,



Ro - se, Ro - se, sou-viens - toi !

C'était l'instant mystérieux,  
 Où de l'oiseau la voix se fait entendre,  
 Où sur l'horizon radieux  
 Le soleil commence à descendre ;  
 Et nous allions silencieux,  
 Mais nos deux cœurs croyaient s'entendre !  
 Comme tu t'appuyais sur moi  
 Souviens-toi, Rose, souviens-toi } (bis.)

Tes grands yeux noirs étaient rêveurs,  
 Je t'appelais tout bas ma bien-aimée ;  
 Les arbres ruisselaient de fleurs,  
 Et de la neigeuse ramée,  
 Glissaient d'amoureuses senteurs  
 Qu'emportait la brise embaumée.  
 Comme tu t'appuyais sur moi  
 Souviens-toi, Rose, souviens toi } (bis.)

Puis à l'heure où l'oiseau se tait,  
 Ta main d'enfant frissonnait dans la mienne,  
 La brise à mes lèvres portait  
 Tes boucles soyeuses d'ébène :  
 Avec ton cœur mon cœur battait,  
 En s'enivrant de ton haleine !  
 Comme tu t'appuyais sur moi !  
 Souviens-toi, Rose, souviens-toi, } (bis.)

### DEUX COEURS.

Hélas ! j'ai perdu mon cœur ;  
 Je le cherche en ce village,  
 Dans nos bois ou sur la plage,  
 Mais je n'ai pas de bonheur...  
 Jean, as-tu trouvé mon cœur ?  
 Dis, as-tu trouvé mon cœur ?  
 Non, Jeannette la charmante ;  
 Chagrin plus grand me tourmente...  
 Je n'ai pas trouvé le tien ;  
 De plus, j'ai perdu le mien ! (bis.)

Eh bien, cherchons notre cœur,  
 Et cherchons tous deux ensemble...  
 Mais, dis-moi pourquoi ta voix tremble ?  
 Serait-ce donc de frayeur ?

Jean, faut avoir plus de cœur !  
 Faut avoir bien plus de cœur !  
 Oui, c'est de peur, et je n'ose  
 Hélas ! t'en dire la cause...  
 Si tu veux chercher le mien,  
 Moi, je chercherai le tien ! (*bis.*)

Soudain pour chercher leur cœur,  
 Tout tremblants ils sont en route...  
 Ils cherchèrent tant, sans doute,  
 Que touché de leur douleur,  
 Dieu leur fit trouver leur cœur,  
 Dieu leur fit trouver leur cœur,  
 Entre deux cœurs, c'est l'usage,  
 Tout s'arrangeant, au village  
 Jeanne, à Jean dit : prends le mien...  
 Puisque j'ai déjà... le tien ! (*bis.*)

---

## OU VAS-TU PETIT OISEAU

### MÉLODIE

Rêve, parfum ou frais murmure,  
 Petit oiseau, qui donc es-tu ?  
 Je suis l'amant de la nature  
 Créé par Dieu, par lui vêtu ;  
 Je suis un prince sans royaume !  
 Je suis heureux, peu m'importe où ;  
 Et malgré tout ce qu'en dit l'homme,  
 Je suis le sage, il est le fou !  
 Rêve, parfum ou frais murmure,  
 Petit oiseau, qui donc es-tu ?  
 Je suis l'amant de la nature,  
 Créé par Dieu, par lui vêtu.

Dans tes chansons toujours joyeuses,  
 Petit oiseau, que chantes-tu ?  
 Je chante mes plumes soyeuses,  
 Ma liberté, mon bois touffu !  
 Je chante l'astre qui rayonne,  
 Et ma campagne et mes amours !  
 Je chante le Dieu qui me donne  
 Le grain du mil et les beaux jours !..  
 Dans tes chansons toujours joyeuses,  
 Petit oiseau, que chantes-tu ?  
 Je chante mes plumes soyeuses,  
 Ma liberté, mon bois touffu !

De nos bosquets, hôte infidèle,  
 Petit oiseau, dis, où vas-tu ?  
 Je vais où me porte mon aile,  
 Vers l'avenir, vers l'inconnu !  
 Je vais où va l'homme moins sage :  
 Tous deux même but nous attend ;  
 Nous faisons le même voyage,  
 L'un en pleurant, l'autre en chantant ;  
 De nos bosquets, hôte infidèle,  
 Petit oiseau, dis, où vas-tu ?  
 Je vais où me porte mon aile,  
 Vers un avenir inconnu.

Mais au terme de ton voyage,  
 Petit oiseau, qu'espères-tu ?  
 J'espère le repos du sage,  
 Si doux au voyageur rendu !..  
 J'espère au Dieu de la nature  
 Rendre ce qu'il m'avait prêté ;  
 Ma plume blanche et ma voix pure  
 Mon innocence et ma gaieté !  
 Mais au terme de ton voyage,  
 Petit oiseau qu'espères-tu ?  
 J'espère le repos du sage,  
 Si doux au voyageur rendu.

## ROSEE AMÈRE.

Quand la triste rêverie  
 Seul m'entraîne au fond des bois,  
 Je pense aux jours d'autrefois ;  
 En foulant l'herbe flétrie,  
 Et mon cœur, mon cœur trop plein  
 Se répand en pleurs soudain.

Coulez de ma paupière,  
 Coulez, larmes du cœur,  
 Rosée amère  
 De la douleur.

Une vierge à son aurore  
 Souriait à mes vingt ans ;  
 Aux rayons d'un beau printemps  
 Mon bonheur allait éclore.  
 Mais hélas ! adieu bonheur !  
 Elle est morte dans sa fleur.

Coulez de ma paupière,  
 Coulez, larmes du cœur,  
 Rosée amère  
 De la douleur.

Les chimères de la gloire,  
 Sans consoler mon amour,  
 M'ont bercé... rêve d'un jour.  
 De leur splendeur d'usoire :  
 Et mon cœur pleure à jamais  
 Le doux ange que j'aimais.

Coulez de ma paupière,  
 Coulez, larmes du cœur,  
 Rosée amère  
 De la douleur.

## CRÉPUSCULE.

## MÉLODIE

Quand sur la colline  
Seul je vais m'asseoir !  
Quand le jour décline  
Dans la paix du soir !  
Dis ! alors ne viens-tu pas ?  
Car mon cœur entend tout bas  
Murmurer ta voix divine.

Loin de ton sourire  
La douleur me suit !  
Tout me semble dire  
Le bonheur te fuit !  
Mais que ton regard charmant  
Me caresse doucement,  
Dans tes yeux mon âme expire !

Si tu m'es ravie  
Il me faut mourir !  
Car sans toi ma vie  
N'est plus que souffrir !  
Mais rêver et vivre à deux,  
Ici-bas c'est vivre aux cieux,  
Viens rêver ma douce amie !

FIN



## TABLE

Adieu (l') ( <i>avec musique</i> ).....	250
Adieux de Marie Stuart.....	147
Aide-mémoire (l').....	43
A la claire fontaine.....	19
A l'hon. L. J. Papineau.....	173
Amante inconnue (l').....	129
Amour et fanatisme.....	192
Amour (l') et la musique.....	98
Amour fait son nid (l') ( <i>avec musique</i> ).....	253
Ange de la pitié (l').....	164
Ange des jeunes filles (l').....	218
Anges (les) du foyer.....	224
Anges gardiens (les) ( <i>avec musique</i> ).....	242
A Saint-Malo.....	18
Astrologue (l').....	120
Au nom du Père.....	159
Aux femmes de mon pays.....	186
Avant tout je suis Canadien.....	177
Ave Maria.....	141
Aveux (les).....	229
Balançons-nous.....	226
Barcarolle de la <i>Muette</i> .....	158
Belle Française (la).....	6
Bœufs (les).....	82
Boiteuse (la).....	29
Bonheur (le) et l'amour ( <i>avec musique</i> ).....	123
Bonjour, p'tit Pierre.....	94
Bonne mère (la).....	235
Bossus (les).....	71
Bouquet de Nina (le).....	227
Brigadier, vous avez raison.....	64
Brigantine (la).....	157
Brise du soir.....	149
Bruse Thérèse (la).....	78

Ça fait toujours plaisir .....	93
Canadien exilé (le) .....	66
Canadienne (la) .....	1
Case (la) de l'oncle Tom .....	36
Cécilia .....	23
Cela finit toujours par là .....	65
C'est trop fort pour ma vache .....	40
Chanson de voyageur .....	16
Chant du vieux soldat canadien .....	184
Chapeau (le) du p'tit Jean-Louis .....	48
Chapelle (la) abandonnée .....	246
Charité (la) .....	209
Chef-d'œuvre (le) de Dieu .....	197
Cheveux roux (les) .....	63
Chien (le) de l'invalidé .....	238
Cloche (la) du village .....	233
Comme à vingt ans .....	198
Commençons la semaine .....	70
Confiteur (le) .....	27
Corbeau (le) et le renard .....	67
Corbeau vengé (le) .....	68
Crépuscule .....	264
Croix (la) de ma mère .....	155
Dame blanche (la) .....	136
Dans les prisons de Nantes .....	13
Dedans Paris .....	34
Dernier adieu (le) .....	233
Désir (le) et l'Espérance .....	237
Deux cœurs .....	260
Dieu, mon enfant, te le rendra .....	211
Distrait (le) .....	105
Docteur (le) Grégoire .....	101
Dot (la) de l'Auvergne .....	72
Drapeau (le) de Carillon .....	176
Eau (l') et le vin .....	112
Echo malin .....	201
Effraie (l') (avec musique) .....	256
Enfants (les) égarés .....	247

Fête-Dieu (la).....	216
Feuilles mortes (les).....	151
Fleurs (mes).....	89
Gamelle patriotique (la).....	84
Gamin (le) de Paris.....	107
Girondins (les).....	168
Goutte d'eau (la).....	228
Grenier (le).....	88
Gueux (les).....	87
Guilléri.....	22
Hirondelle (l') et le proscrit.....	137
Hymne aux martyrs de 1837-38.....	174
Il était un' bergère.....	57
Il me l'avait promis.....	192
Il ne reviendra pas.....	195
Il n'est plus là.....	243
Inès.....	219
J'ai bien raison de pleurer.....	187
J'ai trop grand peur des loups.....	32
Jeanne d'Arc au bûcher.....	215
Jeanne, Jeannette et Jeanneton.....	95
Jean ne ment pas.....	212
Je garde ma foi.....	139
Je ne suis point aimé.....	240
Juif errant (le).....	72
Lac (le).....	135
La fontaine est profonde.....	8
La gingue me prend.....	33
Laissez les roses au rosier.....	225
Le vingt-cinq de mai.....	26
Loin de toi.....	196
Louis d'or (les).....	149
Lucy.....	160
Lune de miel.....	97

Ma boule roulant.....	15
Margotton et son âne.....	20
Marguerite (la).....	248
Marseillaise (la).....	169
Ménage d'un garçon (le).....	58
Mer (la) se plaint toujours.....	190
Mes vingt ans.....	191
Mois (le) de mai.....	121
Mon âme à Dieu.....	140
Mon Dieu ! quel embarras.....	60
Mon-moine.....	31
Mon rêve à moi.....	194
Monsieur de la Palisse.....	79
Montre (la) de ma marraine.....	116
Mort et convoi de Malbrough.....	50
Ne me fais plus souffrir.....	193
Ne pense qu'à Dieu.....	234
Nez (le).....	128
O Canada, mon pays.....	178
Oh ! qui me passera le bois.....	11
O mon ange, veillez sur moi.....	213
Orage (l').....	62
Orpheline (l').....	217
Où vas-tu, petit oiseau ?.....	261
Papillon (le).....	217
Pays (le).....	90
Pays (le) de Cocagne.....	115
Perrette et le sorcier.....	202
Petit aveugle (le).....	153
Petit mousse noir (le).....	145
Petit Savoyard (le).....	244
Petits noms de Madeleine (les).....	241
Peureuse (la).....	127
Piété (la).....	207
Pigeons (les).....	119
Plainte (la) du mousse.....	144
Plume (la).....	130

Pommier doux (le) .....	4
Pour moi dans la nature .....	245
Près d'un berceau .....	222
Prière (la) du châtelain .....	138
Prière (la) du matin .....	232
Prière (la) d'une orpheline .....	156
Priez pour lui .....	244
Quand j'étais chez mon père .....	25
Quand les poules auront des dents .....	114
Que je voudrais avoir vos ailes .....	210
Rameaux (les) .....	249
Recours (le) des étudiants .....	77
Régent (le) de mathématiques .....	45
Régiment de Sambre-et-Meuse (le) ( <i>avec musique</i> ) ..	132
Regrets d'absence .....	146
Regrets (ies) d'un père .....	230
Renard (le) et le Bouc .....	103
Résille (ta) .....	200
Retour (le) .....	163
Rêve du bonheur .....	188
Rocher (le) de Saint-Malo .....	86
Rosée amère .....	263
Rose (la) et l'enfant .....	222
Rose, souviens-toi ! ( <i>avec musique</i> ) .....	258
Rosier de mai (le) .....	3
Sapins (les) .....	161
Savoyarde (la) .....	139
Si les fleurs parlaient .....	199
Silvio Pellico .....	205
Si vous n'avez rien à me dire .....	195
Sol canadien, terre chérie .....	181
Soldat (le) en goguette .....	125
Soldat (le) et le berger .....	142
Souvenir de Napoléon .....	171
Souvenir et espoir .....	182
Souvenirs d'un vieux militaire .....	167
Soyez heureux .....	188
Sur le coin d'un pont .....	30

Tais-toi, mon cœur .....	204
Fa main .....	166
Tasse (le) .....	206
Temps (le) que je regrette .....	212
Toujours seul .....	189
Trois capitaines (les) .....	10
Trois temps du verbe aimer (les) .....	147
Un baiser de mon fils .....	165
Un confesseur trop indulgent .....	104
Un pas vers les cieux .....	230
Un rêve de jeune fille .....	117
Un souvenir de 1837 .....	180
Vengeance (la) corse .....	152
Vie est rose (la) .....	92
Vierge (la) aux oiseaux .....	238
Vieux (le) braconnier .....	99
Vieux (le) Cheik .....	208
Vieux (le) garçon .....	111
Vir' de bord ( <i>avec musique</i> ) .....	52
Vole, mon amant, vole .....	28
Voyage (le) de l'Amour et du Temps .....	221
<b>Zozo</b> .....	<b>114</b>

